

721





Aut 51

Antille Guyane





BAIE DU DIAMANT

MARTHE OULIÉ

LES

ANTILLES

FILLES DE FRANCE

COLLECTION



EASQUELLE ÉDITEURS

pour Monsieur Bogat
en reconnaissance de sa
sympathie

Marc de Ouhé

LES ANTILLES

FILLES DE FRANCE



Océan Atlantique

LA TORTUE
CAP HAITIEN
LA GONADE
PORT AU PRINCE

HAITI



SANTO DOMINGO

REP. DOMINICAINE



PORTO RICO



LES VIERGES

S^T THOMAS
S^T MARTIN

S^T BARTHELEMY

LA GUADELOUPE

BASSE TERRE
TROIS RIVIERES

POINTE A PITRE

LA DESIRADE

MARIE GALANTE

LES SAINTES
LE ROSEAU

DOMINIQUE

LA MARTINIQUE

S^T PIERRE

FORT-DE-FRANCE

S^T ANNE

S^T LUCIE

MER DES ANTILLES



Carte dessinée par Schoedelin.

504-35

MARTHE OULIÉ



LES ANTILLES

FILLES DE FRANCE

MARTINIQUE — GUADELOUPE

HAÏTI

ILLUSTRÉ DE PLANCHES HORS TEXTE

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

0037.

Tous droits réservés
Copyright 1935, by FASQUELLE ÉDITEURS



Cl. Photomaton.

MARTHE OULIÉ

Qu'est-ce donc que l'esprit colonial?
On le reconnaîtra à deux traits :
Au besoin de la vie neuve, et à
l'amour de l'unité dans une vieille civi-
lisation.

F. STROWSKI.

AVANT-PROPOS

Février. Paris. Le bassin des Tuileries est un piteux chaos de glaces fondantes.

Le halo triste des réverbères mordillé par la brume éclaire deux pauvres diables, mains aux poches, qui grelottent en attendant l'autobus... Tant de jours depuis que l'été est mort, tant de jours sans joie, sans soleil! A peine un petit rayon pâle, économe comme le rire des gens trop bien élevés.

Les agences anglaises mettent bien en évidence, à côté d'une maquette de paquebot de la Star, une affiche aux cocotiers étourdissants sur un ciel de saphir : Come to the West Indies!... Jamaïca, Trinidad, Paradise of sunshine...

Mais n'y a-t-il donc pas aussi des Antilles françaises, des cocotiers français, une Martinique, une Guadeloupe? Aucune affiche ne les rappelle au passant. La France est une grande dame qui néglige ses affaires. Elle possède tant de domaines lointains qu'ils ne sauraient lui être tous présents à l'esprit.

Pourtant « nos » Antilles sont les plus proches de l'Europe. Nous aussi nous avons une compagnie de navigation qui les dessert par une double ligne : vers Cuba et vers Panama. Trois bateaux par mois, dix jours de croisière...

Bordeaux. Toujours la pluie, le froid, l'hiver. Cela durera encore quatre jours, jusqu'aux Açores, et puis la mer s'apaisera; les passagers sortiront de leurs cabines. On échangera des sourires.

La mer est de plus en plus bleue : on dépouille les vêtements sombres. Les visages se détendent. On oublie ses soucis. « Ceux-là sont sûrement des créoles. » On les reconnaît tout de suite à la douceur de leur accent qui supprime les « r » comme du temps des Incroyables, et aussi à une certaine lueur dansante et dorée dans le regard.

On les reconnaît aussi à ce que, au bar, ils commandent, eux, un punch. Et au lieu de leur apporter un grog brûlant, le garçon, qui a l'habitude, leur apporte un précieux mélange : deux parties de sirop de sucre, une partie de rhum, une tranche de citron et de la glace.

« Pour que ce soit véritablement le punch, il faut remuer le tout avec le lélé, un petit bâton fourchu, me dit un Martiniquais. C'est si vrai que... tenez... je vais vous raconter une histoire.

» Un supérieur des Pères du Saint-Esprit avait défendu le punch à ses subordonnés. Les voilà désolés et pourtant prêts à se soumettre. Ils vont trouver le Supérieur : Ah! mon Père, avec un climat si débilitant, avez-vous décidé d'interdire le rhum? — Ah! non, dit le Supérieur — Et le sucre? — Mais non. — Et le citron? — Non plus. — Et la glace? — Non, bien sûr. — Et si nous tournons ce mélange avec le lélé? — cela est interdit, car alors ce serait le punch!

» Voyez-vous, ce punch, c'est le ressort de la vie aux Antilles. Le rhum qui nous tient lieu de whisky, c'est le sang de nos îles, ce rhum dont on a dit avec humour qu'il est un poison lent qui tue vers la centième année. Il est, chez nous, ce que le vin est pour la métropole. »

(Il s'agit de faire bien attention — le créole est susceptible — à dire la métropole et non la France, car on nous répliquerait que les Antilles aussi sont la France, qu'elles étaient françaises avant la Corse et la Savoie.)

Maintenant, on a quitté le bar et le salon pour les chaises-longues du pont.

Des trainées d'or languissent sur la mer : ce sont les algues de la Mer des Sargasses. Brise d'ouest, qui vient des îles.

Casquette sur le nez, mouchoir de soie à la poche, un monsieur qui s'intitule « prospecteur » se fait de plus en plus impatient. Il dit bien haut à qui veut l'entendre qu'il va chercher de l'or dans la Guyane inexplorée.

Un bon gendarme qui revient de congé et qui a plusieurs années de Guyane le regarde, goguenard : « Tu seras vite dégoûté, va, mon petit... tu m'en as l'air d'un chercheur d'or avec ton phono, et ta culotte de golf... tu ne sais pas... »

Et il raconte les serpents, la jungle, les évadés qui vivent en sauvages dans la forêt, toujours sur les dents, le bagne, cette plaie qui tue la colonie, et la condamne à végéter.

« Pauvre Guyane! à cause du bagne, elle a si mauvaise réputation que tout Guyanais, à Paris, est suspect et qu'il en est réduit à se faire passer pour Martiniquais. »

Dans le hall, où tous les jours on affiche les cours des sucres, des rhums, les créoles viennent palabrer. On dirait que la crise du rhum commence... Que deviendraient alors les îles prospères?...

Quand le ton s'échauffe, c'est que, du rhum, on est passé à la politique. Terrain brûlant. « Je parie que vous n'avez entendu parler des Antilles que sous le jour des élections — Je l'avoue — Les journalistes, les romanciers, ont exploité à outrance ce filon. Il y a pourtant autre chose dans nos îles. — J'en suis sûre, et c'est pourquoi je viens voir leur vrai visage, en dehors des périodes électorales. »

J'irai aussi jusqu' « en Haïti », là où fut jadis, du temps où elle s'appelait Saint-Domingue, la plus brillante de nos colonies.

I

MARTINIQUE

A mes amis martiniquais
et à M. Gheerbrandt.

— Eh! bien qu'en dites-vous?

— Je ne pouvais l'imaginer ni si haute ni si verte. Je comprends maintenant pourquoi Christophe Colomb lorsqu'il voulut en donner une idée à la Reine Isabelle prit une feuille de papier et la froissa. « Voici, Madame, la Martinique avec ses pitons et ses vallées. » Peut-être imagine-t-on toutes les îles volcaniques sous la forme schématique du Stromboli : un pain de sucre aride. Et voici surgir de la mer paisible un beau jardin accidenté, tout hérissé de pics verdoyants, un peu plus bleus dans les sommets. Vue d'avion, je suppose qu'elle doit sembler une énorme émeraude, et ses petites plages de sable blond, des griffes d'or qui la sertissent.

La baie de Fort-de-France atteint une grandeur digne d'un continent. Elle est plus majestueuse cent fois que ne le feraient supposer les dimensions restreintes de l'île, à cause de la composition savante de son décor : à gauche, des hauteurs immédiates, premières marches, semble-t-il, des trois Pitons du Carbet; puis la trêve d'une plaine qui refoule dans l'éloignement le moutonnement des collines, et de nouveau, à droite, habilement disposées sur des plans successifs, en bleus dégradés, toute une chevauchée d'éminences.

Et dans cette immense vasque aux rebords irréguliers, la plus bleue des ondes bleues, la plus pacifique des mers sans marée. Quelques petites îles, pas assez pour empâter l'admirable nappe lisse, juste assez pour donner

l'échelle et pour montrer qu'il s'agit bien de la mer et non d'une illusion comme le ciel.

Ainsi que dans les tableaux d'un consciencieux Primitif, tous les petits détails apparaissent nettement : clochers blancs d'églises, rivières, accumulation plus dense de palmes... c'est dans quelques jours seulement que je saurai donner un nom à ces multiples éléments du petit monde complet, parfait, que représente la Martinique, la plus belle, la plus douce de ces petites îles qui sont la plus grande France, une parcelle de la France émiettée entre les deux énormes continents américains, poussière d'étoiles entre deux planètes...

FORT-DE-FRANCE AU TRAVAIL

La Martinique, divinisée à la manière des Grecs, c'est-à-dire humanisée, je la vois comme une belle fermière, une belle femme en pleine maturité qui se porte bien et fait bien ses affaires. Elle a le rire facile, des fossettes aux joues, les hanches larges, la gorge ronde et la croupe assortie. Ses dents, ses yeux, quand elle rit, semblent capter toute la lumière environnante. Elle ne craint pas de se décolleter : elle est sûre d'elle. Elle n'a pas de secrets. « Entrez, venez, regardez ! C'est comme cela chez nous ! » dit-elle au voyageur. Elle rit sans honte, sans timidité. Elle est heureuse, et simple, et riche. La ferme marche bien. On n'y connaît pas l'hiver. Le moulin tourne. « Faites comme chez vous ! »

Voilà la première impression dès le débarquer aux quais de la « Transat » ; des quais sans tristesse, aux barraques égayées de flamboyants chevelus. Rien de conven-

tionnel à cette entrée de capitale : il faut un peu s'y boucher le nez, car le bassin du carénage ne sent pas très bon, mais enfin, c'est « nature », cela fait une admirable aquarelle aux tons chauds, avec les carcasses rougeoyantes des bateaux sur l'eau huileuse et noire.

En bordure, de petites guinguettes de planches impayables, aux noms prometteurs : Au plaisir du marin — Aux plaisirs de Venise — Aux plaisirs de Brest — Aux cent mille plaisirs. C'est trop de modestie. Pourquoi ne pas dire tout simplement « Aux plaisirs de la Martinique!... » cela promettrait bien davantage! Les « plaisirs » sont sur le pas des portes dans des robes aux couleurs vives qui heureusement ne masquent pas la ligne impeccable des corps de bronze. Voici dix, douze Joséphine Baker, aux fines chevelures crépelées, aux sourires ensorcelants, aux rires enfantins et qui crient : « Bonjour, Beké France! » — Et je réponds avec sympathie à ces jolies filles : Bonjour, Martinique! — Qu'elles ont l'air d'être heureuses de vivre!

J'ai vu des touristes hargneux protester contre ce « vestibule » de la ville... ils auraient mieux fait de ne pas quitter le Parc Monceau; la rue de Prony, c'est certainement beaucoup plus digne. La vie s'en est retirée comme de ces coquillages abandonnés sur la grève. Mais si on va aux Antilles, ce n'est pas pour boudier au soleil doux, au bercement des palmes, aux caresses de la brise, au rire des femmes, à tout cet hymne de joie devant la vie que chantent à l'unisson la nature et l'être humain, et que les moroses métropoles ne savent plus chanter!

Passé le pont des Amours, la ville prend figure de ville, et très sympathique, avec des avenues, des places et des rues, tout cela tracé au cordeau à angles bien droits et bien incommodes pour les autos, car ces rues qui ne sont déjà pas bien larges se diminuent encore de caniveaux

assez profonds. Chaque virage est un tour de force, et malheur au distrait qui descend le trottoir... il prend un bain de pied, car ce sont de véritables petites rivières qui coulent dans ces caniveaux. Parfaitement, des rivières où l'on peut, en pêchant à la ligne, prendre de tout petits poissons! Le maire, M. Sévère, qui a des principes d'urbanisme, veut faire combler ces caniveaux par mesure d'hygiène, mais le pittoresque de la ville y perdra. Imagine-t-on Fort-de-France avec ses chères petites maisons aux fenêtres sans vitres — seulement des persiennes — ses toits de tuiles, ses balcons fleuris et ses bougainvilléas, privée tout à coup de ses canaux — joujoux si poétiques?

Voulez-vous que je vous dise franchement? tout n'est pas très beau dans Fort-de-France, mais tout y est sympathique, jusqu'à ses agents de ville, les « ti-bâton », aux carefours. J'aime son air de préfecture bien sage, les boutiques bariolées de sa rue Saint-Louis, et je me sens tout attendrie au souvenir de cette cathédrale en fer, hall de gare rehaussé de peinturlures carolingiennes! Je lui préfère évidemment l'adorable chapelle jésuite des Capucins près de la rivière Madame, avant la montée de Bellevue. Là, les cocotiers s'inclinent paternellement de façon à former une belle voûte verte au-dessus des laveuses qui « fessent » le linge, près du pont. Un peu de la clarté mystérieuse des forêts équatoriales règne sous ces palmes. Mais bientôt elles cessent, et alors la rivière au si joli nom perd de son charme en coulant vers la mer toute proche. Elle passe au pied de la Fontaine de Gueydon d'où jadis jaillissait une fraîche cascade.

Le cœur de Fort-de-France, ce n'est ni l'Hôtel de Ville (qui contient un théâtre), ni le Palais du Gouvernement étincelant de correction et de dignité; c'est la Savane.

« Savez-vous qu'elle est aussi étendue que la place de la Concorde? » disent les Martiniquais avec fierté. Son herbe rare, un peu pelée, rappelle plutôt la Pelouse des Cerfs-Volants au Bois de Boulogne. Mais peu importe! La Savane avec son herbe sèche a une âme incontestablement et il n'est pas de jour où l'on ne soit tenté d'y revenir. Des tamariniers gigantesques en ombragent le tour, et en particulier des sabliers que quatre hommes, bras étendus, ceintureraient à peine. L'allée la plus ombreuse est l'Allée des Soupirs : non que des exécutions capitales, des scènes de tortures, s'y soient autrefois déroulées, mais parce que les amoureux, le soir venu, s'y promènent. Dans la journée, ce sont les nourrices avec les bébés, nourrices qui ne sont pas plus insensibles que celles de notre Champ-de-Mars, aux œillades des militaires, tandis qu'en plein soleil, sur l'herbe, on joue au football. Vers cinq heures, après la sieste et le bureau, le Tout Fort-de-France s'y donne rendez-vous dans les kiosques en ciment pour boire le punch et discuter de politique, à moins qu'on n'ait fait un tour au Cercle, qui donne, lui aussi, sur la Savane.

On a des chances de voir, accosté à une table « le » peintre de l'île. Ils se sont adoptés réciproquement. Jadis, ainsi, Lafcadio Hearn fut le plus aimé des écrivains à la Martinique.

Marillac, lui, est un franco-américain de Colombie, fixé ici depuis cinq ou six ans. On aime ses toiles à la Gauguin, mais plus colorées, plus violentes, et on aime plus encore sa sympathique personnalité de doux bohème.

C'est sur la Savane aussi qu'est érigé le monument aux morts et que défilent aux grands jours les Associations avec leurs bannières. Sur neuf mille cent soixante-dix-neuf combattants martiniquais, mille six cent cinquante sept ont été frappés à mort. Ils se montrèrent les dignes

fils de ceux qui s'engagèrent dans le corps expéditionnaire du Mexique. Il est remarquable, quand on est si éloigné du sol, de tenir si fermement à l'idée de patrie. A la demande du pays le service militaire est devenu obligatoire.

C'est sur la Savane que sont bâtis la Bibliothèque Schoelcher, vestige de l'exposition de 1900, et la nouvelle Maison du Sport, symboliques toutes deux de deux générations qui se succèdent.

C'est sur la Savane enfin que s'élève la plus exquise des statues... Et de qui, croyez-vous, sur ce piédestal? Schoelcher, libérateur des esclaves? Un de ces amiraux qui gouvernèrent l'île, ou la délivrèrent des Anglais? Mais non, la Martinique est bien plus sentimentale, et plus poétique! C'est une femme qu'elle a placée sur ce piédestal, une femme frêle, élégante, frissonnant un peu dans sa longue robe décolletée, et coiffée d'un diadème. Elle regarde la mer, et sa main s'appuie sur un portrait. L'attitude est si naturelle, avec le genou gauche un peu en relief sous la draperie, qu'on oublierait presque qu'elle est de marbre, de marbre blanc doré par l'air marin. Elle est si belle que Claude Farrère, un soir où il avait bu, l'a crue de marbre rose!

Des palmistes très hauts avec leur tronc lisse comme des colonnes et leurs somptueux panaches de palmes sombres autour d'une flèche qui semble défier le ciel, montent autour d'elle une garde impériale. Car, vous l'avez deviné, c'est Joséphine, et la Martinique est justement fière d'avoir donné, si petite, si lointaine, une impératrice française à la France.

J'imagine qu'au voyageur solitaire, errant tacitement sur la Savane, la présence immortelle de cette silhouette féminine, pleine de coquetterie et de réserve à la fois, apporte une douceur impondérable. Et quand la brise,

forçant un peu, agite les palmistes altiers, le bruissement de leurs grandes ailes semble être au clair de lune celui de sa traîne...

Les lettres de noblesse de Fort-de-France qui fut Fort-Royal et Fort-République sont tout entières inscrites sur la petite presqu'île qui, d'abord fortifiée, vit naître et grandir la ville. C'est là que le comte de Blénac construisit le fort Saint-Louis vers 1672, tel que nous le voyons aujourd'hui.

Il subit bien des assauts, car l'histoire de la Martinique est une histoire héroïque. Certes les troupes et les flottes de France eurent souvent maille à partir avec les Anglais, qui, à plusieurs reprises, se rendirent maîtres de l'île. Mais le noyau de la résistance fut ces milices volontaires qu'un simple appel aux armes amenait de tous les coins du pays; sans distinction de couleur ni d'origine, les Martiniquais de toutes classes participaient, contre des troupes toujours supérieures, à la défense de leur île, forçant l'admiration de l'ennemi. « Eh! quoi, demanda-t-on à Rochambeau, quand le 22 mars 1794, il se décida à capituler, est-ce là toute votre garnison? » car seule une poignée d'hommes survivait et entourait son chef vaincu.

Mais l'épisode dont Fort-de-France est le plus fier parce qu'il est en même temps une victoire de la ruse remonte à un siècle de plus, au 20 juillet 1674, jour où les Hollandais avec trois mille hommes vinrent attaquer le fort tout neuf qui n'était défendu que par cent cinquante huit hommes, miliciens pour la plupart.

Ils ne peuvent empêcher les quarante-cinq navires de l'amiral Ruyter de débarquer leurs contingents, et d'avancer à l'assaut des méchantes palissades qui, du côté de la terre, relie faiblement les deux bastions. Mais les assaillants ne peuvent les franchir, pas plus qu'ils ne

peuvent escalader les falaises du côté de la mer. Ils sont d'ailleurs pris à revers par deux petits vaisseaux français mouillés au Carénage. Soit! ils iront plus patiemment et creuseront des tranchées pour une nouvelle attaque!

Mais... Les voilà-t-il pas qui mettent la main sur des tonneaux de bon tafia et qui s'en régalaient à pleine panse! tant et si bien qu'ils ne livrent l'assaut que pour la forme et s'exagèrent l'importance des défenseurs. « Nous ne viendrons pas à bout de ces lions; ils ont dû recevoir des renforts! » Et eux de s'embarquer précipitamment, pleurant leurs cinq ou six blessés ou morts. Le plus mari de l'aventure était bien le noble comte de Stirum qui, ne doutant pas du succès, s'était fait envoyer d'avance son parchemin de Gouverneur de la Martinique pour le compte du Prince d'Orange.

De leur côté, les défenseurs, inquiets de leur petit nombre s'enfuirent pendant la nuit, à l'exception d'un tonnelier de navire qui s'était assoupi. A son réveil, il appelle ses camarades, regarde par les meurtrières... Silence! néant! l'ennemi est parti. On accourt des navires. Les Hollandais font déjà voile au large. L'île est sauvée. Une inscription, par les soins du syndicat d'initiative rappelle sur les murs moussus ce glorieux épisode, et c'est lui qu'on évoque en parcourant le chemin de ronde d'où on découvre tout le port.

Avec leurs deux mâts inégaux et trapus, leur belle coque frégatée, elles sont là quelques-unes qui se balancent, les goëlettes des Antilles, déchargeant leur sel ou leurs « boucauts » de sucre, que les cargos emporteront. Hélas, elles se font de plus en plus rares. On dit que l'île anglaise de la Trinidad en est un véritable cimetière. Inemployées, personne ne les soigne plus, et elles pourrissent lentement au gré des bourrasques et des grains.



Cl. Marthe Oulié

LA STATUE DE L'IMPÉRATRICE
JOSÉPHINE A FORT-DE-FRANCE



Cl. Marthe Oulié

GOMMIERS MARTINIQUAIS A BELLEFONTAINE

Jadis, avec leurs équipages noirs, pimpantes sous de fraîches couleurs, elles tiraient des bords incessants au souffle régulier des alizés, d'une île à l'autre. Les plus rapides faisaient la contrebande. Chargées à couler, elles trouvaient encore moyen de faire des régates entre elles. Mais les cargos les ont remplacées et aussi les camions à l'intérieur des îles, si bien que le petit cabotage lui-même a diminué. C'est qu'avec l'embarquement, le débarquement, quelques tonneaux ou quelques caisses se perdaient toujours en route, tandis que, sur terre, la surveillance est plus facile.

Et la mer se fait déserte; on ne voit presque plus les grands oiseaux blancs frémissants sous la brise.

Les « charbonnières » aussi ont disparu, ces charbonnières si célèbres de Fort-de-France, fortes et agiles gailardes qu'on voyait escalader, puis redégringoler sans arrêt toute une longue journée, les planches qui reliaient aux navires les quais, avec des corbeilles sur la tête, pleines de brillant charbon.

Maintenant tout au plus chargent-elles les navires bananiers si propres. Mais le spectacle n'est pas aussi pittoresque qu'on pourrait le croire, car ce ne sont pas des régimes de bananes toutes nues qu'elles enfournent dans le ventre du monstre : ce sont de vulgaires paquets de papier gris, qui vont prendre place dans les cases des cales maintenues à 12° pour les fruits délicats et protégés.

Car les navires naviguent au mazout et n'ont plus besoin de charbon. Au contraire des îles anglaises, les Antilles françaises n'ont pas de service aérien. Dans un souci de défense militaire, et pour ne pas permettre aux Américains une concession de territoire, on a refusé

l'escale proposée par la compagnie américaine. Il faut se contenter du courrier postal par mer, si lent.

C'est que les Antillais détestent les Etats-Unis au point que, pendant la guerre hispano-américaine, ils prêtaient secours aux navires espagnols. Ils ont eu grand peur de voir les îles françaises échangées contre la dette de guerre conformément à la proposition du sénateur américain Reeds. Leur indignation à ce sujet a éclaté violemment, quand ils ont su que certains écrivains français se ralliaient à cette idée, oubliant, en dehors de toute considération sentimentale, que Fort-de-France avant l'entrée en guerre des Etats-Unis fut une base navale indispensable, abritant jusqu'à cinq croiseurs et que sur le sol français les Martiniquais ont payé de leur sang leur patriotisme.

A Fort-de-France, quand on dit le « bateau », il s'agit du bateau « Gouverneur-Moutet » qui quotidiennement fait la navette de Saint-Pierre. — Et quand on dit le « courrier », il s'agit du paquebot de la Transatlantique qui arrive ou repart « pour France » trois fois par mois.

Ce jour-là, inutile de chercher quelqu'un en ville; tout le monde est à bord. On n'a pas toujours des amis à accueillir ou à accompagner, ni des lettres à porter, mais on vient respirer l'air de France. On s'y console de ne pas bouger de l'île. A voir les ponts et les cabines, on se croit presque un passager. Les commandants, les garçons, que tout le monde connaît, racontent les nouvelles. Sur les quatre heures, tous les hommes sont au bar, toutes les femmes chez la marchande de fanfreluches du bord, ou bien chez le coiffeur dont les « permanentes » sont retenues six mois d'avance!

Et quand le navire frappe les échos de la ville par quatre beuglements de la sirène, chacun a un petit trem-

blement comme si quelqu'un de cher allait partir. Il siffle longtemps d'avance, le « courrier », et il a soin d'annoncer son départ pour une heure plus tôt, car il sait qu'à la Martinique on n'est pas pressé... Prend-on rendez-vous pour deux heures? Vos amis, à quatre heures passent vous chercher... « Nous voulions vous laisser vous reposer. La journée est encore longue! » — Doux pays, où on sait se dire que, quelle que soit l'heure marquée par la routinière pendule, il est d'autres pays où il est quatre heures de moins, et que tout en ce monde n'a qu'une importance relative!

En vertu du moindre effort, on a trouvé moyen de remplacer les réponses par une onomatopée facile : on-on. Pour dire oui, cela se chantonne do-sol (en montant), et pour dire non, sol-do, en descendant.

Au contraire de beaucoup de ports, Fort-de-France masque l'accès de ses quais aux citadins. On croit trouver un large boulevard en bordure de la mer, mais non, de la Savane à la Rivière Madame, le passant ne peut suivre qu'une rue comme les autres où siègent les vieilles maisons de commerce. Là se négocient le rhum et le sucre, dans des bureaux perchés au premier étage tandis que le rez-de-chaussée sert de magasin. Père et fils travaillent ensemble, comme chez M. Louis Meyer, conseiller privé du Gouverneur. Et cette rue du bord de la mer est si animée qu'on peut à peine y circuler en auto. Les terrains sont si chers dans ce quartier qu'ils montent à dix mille francs le mètre. Grâce au contingentement du rhum et du sucre, la Martinique ne connaît pas la crise et se tient en équilibre sur la corde raide de sa monoculture, alors que les Antilles anglaises crient misère et famine. Chaque jour, les douaniers attrapent de malheureux et courageux contrebandiers de la Dominique ou

de Sainte-Lucie qui essaient de passer dans de frêles embarcations quelques marchandises ou même un bœuf.

Pas de chômeurs avec une population de 240.000 habitants sur 987 km².

Une visite au marché vaut tout un voyage.

De bon matin, les femmes ont quitté les cases, les plus aisées dans ces autobus bariolés qui roulent à toute vitesse sans chavirer et qui portent un nom comme des navires : le mieux nommé est certainement « A la grâce de Dieu ! » — les autres, pieds nus et sur la tête des « trays » (des plateaux) ou des paniers si lourds qu'il a fallu les aider à charger. C'est à croire que leurs vertèbres vont en craquer, leurs reins se plier. Mais non, quelle que soit la route, la charge restera en équilibre, jusqu'au marché. « Vini chagé moin » (Viens me décharger).

Alors s'étalent sur les tables tous les fruits, tous les légumes bien ordonnés. Pour mettre dans le « canari » (la marmite) il y a les « racines », l'igname, le couscouche, le chou caraïbe que nous prenons pour des raves. Il y a aussi le fruit à pain, énorme marron vert bosselé cueilli à l'arbre, de délicates aubergines jaunes : ce sont les christophines, et près d'elles les épices : les noix de muscade dans leur robe noire parfilée de rouge. Des paquets de feuilles fines; ce sont les herbes à tisanes, la citronnelle.

Et tous les fruits dont un nouvel Ecclésiaste chanterait les mérites doucereux : la brune sapotille, au goût de nêfle, les mangues juteuses avec un arrière-goût de térébenthine, et dont il existe vingt espèces, et les bananes si variées qu'on en ferait un catalogue, des vertes, des jaunes, des dures et des molles, celles à cuire et celles à manger crues, celles de cuisine et celles de table. Bien entendu, si vous désirez manger une banane, il faut récla-

mer une « figue » — car si vous parlez de banane, il s'agira d'un légume à bouillir, la banane-cochon, ou le poteau, encore plus gros! D'ailleurs la figue est un fruit si commun qu'un hôte prévenant ne saurait pas plus en offrir qu'un Auvergnat des prunes. C'est bon pour les porcs! Et le nouveau débarqué qui se réjouissait à l'avance de vraies orgies de bananes doit se rabattre sur la crème au chocolat, symbole des hivers européens!

Oui, c'est ainsi, la maîtresse de maison martiniquaise a honte de ses bananes!

Si on va au marché pour voir le contenu prestigieux de la corne d'abondance locale, c'est aussi pour les marchandes. Leurs longs doigts bruns, très adroits se faufilent habilement entre toutes ces marchandises. Elles sont là, trônant derrière leurs tables et souriant aux acheteurs, sans faire beaucoup de bruit, à moins que, plus pauvres, elles ne restent par terre, à l'entrée, accroupies sur leurs talons, avec cette science particulière aux femmes du peuple antillais pour accrocher déceimment leur robe sous leurs genoux.

Et c'est seulement pour quelque querelle que les voix tout à coup s'élèvent, piaillent de plus en plus fort, avec une volubilité empruntée aux torrents de la montagne. Parfois même, dit-on, si un couteau est là sous la main, il vole plus vite qu'on ne l'eût souhaité... Mais il faut pour cela une grande colère.

J'ai au marché une amie, Valentine Matthieu. Voilà bien soixante-dix ans qu'elle descend vers la ville, depuis le Lamentin où elle réside. Toute sa vie, elle l'a consacrée à élever une nichée d'orphelins qui ne lui étaient pas parents. C'est pour eux qu'elle a travaillé si durement. Valentine s'exprime volontiers comme les vieilles gens du Berry, au moyen de ces proverbes pittoresques où s'est fixée la sagesse paysanne en termes du pays.

« Ravet pas tini raison devant poule » dit-elle en mettant en scène le peureux cancrelat qu'on entend ramper la nuit sur les planches du parquet.

« Code iam maré iam » (c'est la corde de l'igname qui attache l'igname : le fourbe se prend dans ses propres filets).

« Jadin loin, gombos gâtés » (quand le jardin est loin, les légumes fragiles que sont les gombos se gâtent : loin des yeux, loin du cœur).

« Ti bol allé, ti bol vini, l'amitié resté » (les cadeaux entretiennent l'amitié).

De la main, elle me fait un petit signe amical, avant que, parmi tant de visages bruns, j'aie distingué dans la pénombre de la halle, son visage.

Elle reste fidèle au costume « matador » que seules, portent encore les vieilles femmes, les plus jeunes se contentent du madras : l'ample jupe à ramages relevée à la taille de façon à découvrir le jupon empesé, le fichu de soie brillante sur le corsage, prenant bien le buste, et sur la tête, le madras, ce madras qui fait monter aux lèvres la complainte du chevalier :

*Adié foulard, adié madras,
Adié grains d'or, adié colliers-choux,
Doudou à moin ka le parti
Hélas, hélas! c'est pou toujou.*

Le madras en principe ce n'est qu'un carré de cotonnade bariolée de rayures. Mais enroulé en turban, sur la tête des femmes, il exprime quantité de choses : une pointe en l'air, et c'est cœur à prendre. Deux pointes en ailes de moulin, et c'est cœur déjà pris ». Trois pointes, c'est « tête à trois bouts » ! La fille a déjà sauté barrière !

Les toutes vieilles personnes en font faire à l'avance une coiffure plate, « calendrée », qu'on pose sur la tête comme un chapeau. Elle est enduite de couleur jaune, au pinceau. Ce travail délicat, qui prend deux jours, était payé jadis vingt-cinq centimes.

Ma Valentine par-dessus le madras pose de côté un grand chapeau de paille. Et je vous assure que les grands jours, lorsqu'elle ajoute les colliers à boules d'or guilochées, les anneaux d'oreilles et les « zépingues tremblantes », elle a grande allure, et se rit des jeunes gens qui cachent leur minois sous des chapeaux d'Europe.

Mais comme dans nos campagnes, la jeunesse a honte de ces costumes du passé. Elle est à l'affût des journaux de mode. Dans toutes les classes, on a horreur de tout ce qui fait « colonial ». Les hommes étouffent sous des feutres et dans des costumes de laine. Seuls les fonctionnaires européens portent l'été des vêtements de toile et des casques de liège. Quant aux femmes, elles préfèrent se griller le visage au soleil sous un petit « bibi » de rien du tout plutôt que de paraître « coloniales ». Et cet aspect du costume est le symbole d'un état d'esprit.

La Martinique, depuis trois siècles française, n'aime pas ce nom de colonie. Mort à l'exotisme ! Elle veut être un département français. Dans les dernières années de l'ancien régime, n'était-elle pas administrée comme les provinces françaises ? L'« assimilation » complète a de chauds partisans, dont M. Lémery, sénateur de la Martinique et ancien ministre. Il a proposé à plusieurs reprises de nommer des préfets à pouvoirs étendus au lieu d'un gouverneur. Elle a presque été réalisée et c'est en violation du sénatus-consulte de 1866 qu'en 1901 on a décidé de mettre à sa charge toutes les dépenses de souveraineté (troupes, magistrature, douanes, enregistrement, etc...).

Actuellement, sous la direction de M. Sévère, entouré par des collaborateurs de premier ordre, la ville est un vaste chantier. De tous côtés on travaille à son embellissement. Longtemps, on n'a pu toucher au côté pittoresque mais un peu nauséabond du carénage, à cause de la vieille loi « des cinquante pas géométriques inaliénables » qui datait du temps de Louis XIV! Les « cinquante pas du Roi » marquaient une zone réservée en bordure de la mer sur laquelle les équipages des vaisseaux avaient droit de se ravitailler en bois, et où on ne pouvait planter ni bâtir. En 1887, un décret a autorisé l'Etat à faire une concession aux habitants, mais on ne pouvait pas se risquer à construire.

La ville vient de s'augmenter d'un quartier nouveau qui compte déjà dix mille habitants. Ce sont les Terres-Sainville : ce terrain en cuvette, malsain et boisé, a été assaini, pourvu de l'eau de la rivière Mozé au moyen d'un réservoir, et la Terre-Sainville est maintenant une cité-ouvrière composée de lotissements au profit des anciens locataires.

Sur la hauteur, deux nouveaux bâtiments en construction vont accroître encore l'importance de la capitale : un hôpital qui sera en même temps une école de médecine, et un observatoire, le plus considérable des colonies françaises, à la fois laboratoire de recherches scientifiques et centre de prévision des cyclones et d'observation du volcan. Jusqu'à présent, le plus grand observatoire des Antilles est le Weather Bureau Américain de Porto-Rico et c'est de lui qu'on attend les messages. La création d'un centre de cet ordre dans les Antilles françaises sera à la fois un élément de prestige et d'utilité pratique pour les habitants.

Créé par le Gouverneur Gerbinis, et placé sous la direction d'Albert Lacroix et de M. Romer, il est en voie

d'achèvement quand je le visite. Les caves (sur un des souterrains du fort Desaix) attendent les pendules astronomiques, qui exigent une température constante.

Aux étages pavés de mosaïque et ventilés selon les nécessités du climat, se succèdent la salle des appareils enregistreurs récepteurs, des anémomètres et girouettes de la tour. « Voyez ce dispositif nouveau, me dit M. Romer, pour lire de l'intérieur les indications de température! »

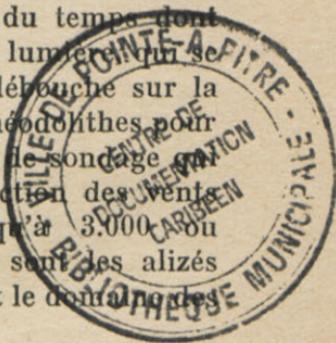
Une belle bibliothèque sera entièrement consacrée à la physique du globe.

La salle de T. S. F. recevra un poste qui rendra l'observatoire indépendant pour les émissions en cas de cyclone ou d'éruption.

Dans la chambre de veille, on sera à l'écoute de façon permanente pendant l'inquiétante saison de l'hivernage (juillet à octobre) pour répondre à l'appel des bateaux au large.

Voici encore une salle de prévision du temps dont M. Hys a la charge, et dans l'éblouissante lumière qui se reflète sur la blancheur du ciment, on débouche sur la terrasse. « C'est là qu'on va installer les théodolites pour suivre les mouvements des petits ballons de sondage qui permettront d'étudier la force et la direction des vents jusqu'à 8.000 mètres d'altitude. » Jusqu'à 3.000 ou 4.000 mètres, 90 % des vents régnants sont des alizés soufflant du N.-E. au S.-E. Au-dessus, c'est le domaine des contre-alizés...

Et son regard se perd, non pas vers les alizés invisibles, mais vers les trois majestueux pitons du Carbet. « Un autre jour, me dit M. Romer, plein de juvénile enthousiasme pour l'œuvre entreprise, je vous expliquerai ce que nous réalisons près du volcan... »



Le clergé de Fort-de-France tient une grande place dans la vie de la cité. C'est lui qui possède et dirige le journal à plus gros tirage : *La Paix*. La salle paroissiale, véritable théâtre, est le meilleur cinéma de la ville. La colonie d'orphelins à Notre-Dame de l'Espérance joue le rôle d'école professionnelle. Se basant sur les aptitudes spontanément musicales de ces enfants, un Père a formé une fanfare qui déjà leur assure des cachets. Quant aux Sœurs elles ont créé un ouvroir où on exécute de magnifiques broderies et une école ménagère dont on souhaiterait l'extension.

Une légende facile nous fait songer aux Français de ces îles comme à de nonchalants privilégiés de la nature, laissant s'écouler la vie dans une demi-oisiveté. Créole n'est-il pas à tort synonyme de mollesse? En réalité, la brise sournoise, douce, insinuante, est là qui chuchote à l'oreille : « Pourquoi s'agiter? Pourquoi vouloir? Viens t'asseoir dans la berceuse, et tu sentiras tes désirs se borner aux satisfactions faciles et immédiates. Le goût de la lutte en toi s'éteindra... » Et d'un mot qui résume tout, elle conseille : « Pas combiné, ché, pas combiné! »

Mais en fait on conserve de ces îles un souvenir de pays laborieux. Quel Européen voudrait à deux heures de l'après-midi dans l'étuve d'un bureau de la ville basse avoir à signer du courrier, étudier une plaidoirie, ou faire un cours? Et pourtant les Martiniquais sont là, à leur poste, comme l'usinier dans sa rhumerie, et le travailleur sur son champ de cannes, au soleil.

L'activité de cette classe de couleur, la plus nombreuse et la plus influente, qui est l'honneur de la Martinique, est remarquable. Hommes et femmes travaillent dur et élèvent de belles familles. J'ai vu une femme encore jeune, ancienne élève de Fontenay-aux-Roses, seule à la tête d'un pensionnat colonial de jeunes filles qui a mille

élèves, plus qu'aucun lycée de France; — une autre femme, veuve, à la tête d'un journal quotidien, *l'Aurore*; — une jeune coiffeuse debout dans son magasin de cinq heures du matin à dix heures du soir, à faire des sham-poings et des mises en plis. Elle a de ravissants yeux verts. Elle a fait son apprentissage à Paris, pendant cinq ans. « J'ai appris la biguine à tout le Quartier latin! »

Familles martiniquaises unies, où le succès des enfants, leur élévation dans la vie sociale est le seul orgueil des parents. J'ai vu un père, ingénieur des Travaux Publics, qui a sept filles comme dans les contes de fées. Et toutes les sept, très douées, sont arrivées à des situations personnelles : l'une est pianiste, prix du Conservatoire, deux autres, violonistes, une autre, licenciée ès lettres, une autre encore, licenciée de mathématiques, la cinquième est journaliste à Paris, la sixième, sage-femme. Et ce n'est pas un cas isolé.

Toutes les situations libérales et presque tout le commerce ainsi que les postes de fonctionnaires sont à la classe de couleur. La terre, les propriétés rurales appartiennent presque entièrement aux Blancs qui forment une sorte d'aristocratie de naissance ou d'argent. Tous également laborieux. Mais l'élite intellectuelle est plutôt formée des « hommes de couleur » comme on dit là-bas, accentuant des distinctions de peau qu'à Paris on remarquerait à peine, et d'autant plus difficiles à percevoir qu'il est des gens classés comme blancs qui ont le teint bistré et les yeux noirs, tandis que des femmes, dites de couleur, ont un teint délicat et clair comme la coquille d'œuf. Que de gens cultivés, tel M^e Hector André, l'éminent bâtonnier, pleins de conscience professionnelle, de courtoisie — cette courtoisie bienveillante particulière aux îles — à compter parmi cette élite! Que de femmes instruites, auteurs même comme Louise Perrenot, pénétrées

de solidarité sociale (cette solidarité qui a remplacé le mot odieux de charité) et dont elles ont trouvé l'exemple dans le peuple : car de longtemps datent les Sociétés de Prévoyance, et c'est en 1900 qu'a été créée la « Prévoyance des femmes » sous la direction de Mme Sévère, la charmante femme du maire de Fort-de-France. Elles avaient des commissaires pour visiter les malades, des fêtes pour conserver le joli costume local et, pendant la guerre, elles ont donné leurs maisons pour les orphelins. Elles ont été des premières à vouloir agir d'accord avec les femmes coloniales de la Métropole, groupées sous le nom d'Entr'aide Coloniale Féminine, présidée par Mme Rondet-Saint et dont Mme Alcide Delmont est la grande animatrice; et à la Martinique, un comité local très actif est recruté entièrement dans la classe moyenne, celle qui vit derrière les petits balcons des rues bien sages de Fort-de-France.

L'enseignement est très répandu dans l'île : on compte par exemple 23 instituteurs pour 6.000 habitants à la Trinité, alors qu'à Groix, dans le Morbihan, on n'en compte que dix.

Mais l'enseignement post-scolaire est insuffisant. On a supprimé l'École des Arts et Métiers qui avait formé de bons techniciens. On a surtout formé des intellectuels : d'où pléthore de fonctionnaires que tous les enquêteurs ont signalée, et qu'on écoule en Afrique ou dans d'autres colonies. Il est à craindre que bientôt les intellectuels inutilisables deviennent des déclassés, alors que Fort-de-France manque d'artisans. La plupart des meubles viennent de France. Les « cuiseurs » employés à la cristallisation du sucre, les tailleurs, sont anglais, de la Barbade. Il y a bien une école professionnelle, elle est en décadence. On l'appelle ironiquement un « cimetière de

machines ». Il en faudrait une par canton, m'a-t-on dit souvent, afin d'assurer un enseignement professionnel industriel et agricole, au sortir de l'école communale, pour les enfants doués, qui en deux ans d'apprentissage se verraient assurer un certificat. L'enseignement technique tel qu'il a été créé en 1932 à Fort-de-France, en application de la loi Astier, grâce aux efforts d'Alcide Delmont, n'a pu encore produire ses effets.

« Il n'y a pas de ferme ici », m'a-t-on dit. Pourquoi des jeunes filles martiniquaises au lieu de ne se consacrer qu'à des professions libérales, ne s'orienteraient-elles pas, comme beaucoup de métropolitaines vers les carrières agricoles : élevage de volaille, horticulture, ainsi que l'a fait Mme Rébaud à Saint-Pierre?

Dès que la chaleur augmente, la ville encaissée manque d'air. C'est alors qu'on apprécie de pouvoir résider « au plateau », à Didier. Les plus belles habitations, dont le nombre augmente chaque jour, s'y alignent au bord de la route en lacet, parmi leurs pelouses et leurs bosquets d'hibiscus : maisons simples, grands chalets de bois peint à balcons couverts, et tout fleuris, avec une construction séparée pour la cuisine, de peur des incendies. Il y a une autre annexe : la « case-à-vents », un abri bétonné, souvent en crypte, pour les heures tragiques des cyclones.

On entre comme dans un moulin dans ces demeures coloniales. D'abord, pas de cambrioleurs dans l'île, et puis, tout le monde se connaît. On ne ferme sa porte ni jour ni nuit; entre qui veut!

Presque toujours, des meubles achetés en France, ou bien de ces vieux meubles hérités des familles, dont on envoyait le bois brut, acajou, mahogany, poirier, à Bordeaux ou à Saint-Nazaire, et qui revenait façonné à la

mode du jour. On reconnaît tout de suite le style sobre et élégant de ces canapés du temps du Premier Empire ou de la Restauration, sculptés dans la belle matière du courbaril.

Comme sièges, souvent des « berceuses » à défaut du « hamac » que la légende croit inséparable du créole. Les fenêtres n'ont pas de vitres : ce sont des persiennes, comme les portes, et le haut des murs, afin de laisser passer l'air, est à claire-voie; on vit dans un courant d'air perpétuel, mais qui est sans inconvénient. Quant aux dimensions des pièces, surtout de la salle à manger, elles nous stupéfient, on se croirait dans un restaurant. « C'est que nous sommes nombreux, quand toute la famille est rassemblée. J'ai dix enfants. Cinq sont déjà mariés, et il y a une vingtaine de petits-enfants ».

Allez-vous dire après cela que les familles blanches des Antilles, dont certaines (quatre-vingt-quatre, d'après l'inventaire de l'abbé Renard, arrivées avant 1700), sont dégénérées? Que non, leur vitalité le prouve, et la belle mine de ces petits descendants de Normands ou d'Angevins aux yeux bleus et aux boucles blondes.

Malgré tout, le nombre des Blancs qui était de 14.000 en 1783 n'est guère que de cinq mille. Ils se marient généralement entre eux, entre Martiniquais. Aussi, tout le monde se connaît dans la « société », et quand il y a un mariage, elle est tout entière invitée.

Jusqu'à présent, elle se réunissait dans les maisons privées. Depuis un an, une innovation est survenue dans les mœurs martiniquaises, innovation qui va sans doute apporter un contact plus étendu avec la classe de couleur : Le Lido.

C'est un club, un club nautique, dans un charmant endroit, au bord de la mer, à six kilomètres de Fort-de-France. On s'y croirait sur un paquebot; tandis qu'on

sirote un punch sur la terrasse, des couples dansent. Des athlètes plongent dans la piscine. Un petit yacht est à l'ancre. Le Tout-Fort-de-France s'y donne volontiers rendez-vous vers cinq heures, et quelquefois on y danse toute la nuit. Penché à la balustrade, entre deux danses, on regarde dans la nuit très noire vibrer les étoiles filantes, autour de la Croix du Sud.

« Comment disait votre poète Daniel Thaly?...

Les fûts des grands palmiers sont si hauts dans la nuit
Qu'ils semblent les piliers du temple des étoiles... »

— Oui, c'est un grand poète, un peu agacé par l'ignorance des gens d'Europe sur nos îles. C'est lui qui répondait aux questions candides et peu flatteuses d'une grosse dame sur la Dominique où il habite. « Mais oui, Madame, les lettres arrivent jusque-là. Comme adresse, il suffit d'écrire : M. Thaly, troisième cocotier, quatrième branche ! Mais, venez danser ce tango, chère ! »

Quelques heures de séjour à la Martinique suffisent pour savoir qu'il faut, au titre de la politesse, ajouter *cher* à chacune de ses phrases. Ce tout petit mot adoucit les ordres, arrondit les angles, atténue les critiques, compe la sécheresse ou l'irritation du ton. Voyez comme c'est différent de dire : « Va-t-en ! » ou bien : « Va-t-en, cher ! »

C'est là le symbole de cette gentillesse propre aux manières et aux conversations créoles. Elle se traduit de mille façons. Un enfant qui aura un peu chipé de la canne à sucre sur le chemin dira : « J'ai senti la canne. »

Il est d'autres endroits charmants sur les routes multiples qui rayonnent de Fort-de-France et d'où les autos s'élèvent en lacets comme des insectes bourdonnants.

J'en sais un d'autant plus délicieux qu'il est ignoré : le jardin Tivoli.

Il y eut là, jadis, une belle et noble habitation. Des pans de murs croulants en témoignent, romantiques, avec leurs briques roses ébréchées. Un torrent aux grosses roches noires y baigne les mahoganys déchiquetés, et les bambous qui font une voûte de dentelle. Toutes les espèces de palmiers y font la roue de leurs palmes plus ou moins chevelues, plus ou moins finement découpées. Et à l'assaut des gros troncs d'arbres toutes les lianes, toutes les fleurs grimpanes tressent des arches fleuries sans respect des vieux géants.

Si l'averse vous y surprend, les frondaisons sont si denses qu'on est suffisamment à l'abri. Pluie chaude qui ne provoque pas un frisson, mais délasse comme une caresse, et qui chante des gammes savantes sur les feuillages différents...

Mais le beau jardin Tivoli, taciturne et rêveur, est presque toujours désert.

L'hospitalité martiniquaise est si large qu'on n'avait pas encore compris le besoin d'hôtels dignes de l'île et de ses possibilités touristiques.

Afin d'honorer un hôte, on n'hésite pas à couper un palmiste, un bel arbre de cinquante ans, afin d'en tirer le « chou » (les feuilles en formation à la base des palmes) pour en faire une salade.

« On pourrait faire le tour de l'île sans un sou en poche et ne jamais manquer de rien », dit-on couramment. Et c'est vrai. Donc, c'est à la clinique Saint-Paul, sur la hauteur de Bellevue, que je m'en fus loger. Charmante demeure, toute en balcons ! Tout le confort d'Europe et toute la douceur martiniquaise. D'un côté, la mer, de l'autre, les pitons du Carbet. Les palmiers et la sage

camomille! Les cornettes blanches des sœurs de Saint-Paul-de-Chartres et les madras des filles noires aux silencieux pieds nus qui toujours répondent sur un ton chantant : « mais oui! » en apportant à dix heures du matin la petite tasse de café grillé tout exprès : la grâce et la discipline combinées pour le meilleur des dévouements. La population martiniquaise l'a si bien reconnu que, lorsqu'on voulut, au début du siècle, chasser les sœurs des hôpitaux, elle menaça de faire une émeute si on ne les laissait pas en paix. Qu'il soit béni le doux abri si gai, où fourbue par mes courses dans l'île, je revenais échouer, heureuse et confiante!

S'il est dans l'histoire des Antilles françaises une figure populaire entre toutes, c'est bien celle du Père Labat, le Dominicain joufflu, coléreux, gourmand, mais génial. On serait tenté de le boudier un peu parce qu'il n'était pas très tendre pour les esclaves et les faisait rosser sans scrupule, mais on lui est tout de même reconnaissant d'avoir inventé les premiers appareils à distiller. Les rhueries primitives portent encore son nom. On voit encore, de nos jours, dans les annonces des journaux, figurer la vente d'un « moulin Père Labat ».

Quand les enfants ne sont pas sages, on les menace d'aller chercher ce terrible Père Labat, et si, par les nuits très noires comme elles sont aux Tropiques, un feu sautille sur la mer, on dit : « C'est le Père Labat qui revient. »

Près de Fort-de-France, il y a encore une grosse tour basse et trapue qui date de son temps et qu'on appelle Vieux Moulin. On lui a accolé une jolie villa, et la tour sert à cette demeure de case à vents. C'est là que réside le Gouverneur de la Martinique, avec sa famille.

LE DOUX FANTOME DE SAINT-PIERRE

La plus célèbre des routes qui s'écartent de Fort-de-France, c'est celle de la Trace. S'élevant rapidement au-dessus de la ville, elle donne au voyageur l'impression de survoler en avion. Les navires en rade ne paraissent plus que de minuscules bibelots sur un plateau de métal clair. Et tout de suite on est dans un grand parc naturel qui va se poursuivre sur une trentaine de kilomètres, de plus en plus dense, de plus en plus fastueux à mesure qu'on gagne des hauteurs de cinq cents mètres.

Mais à la Martinique, si peuplée, pas de forêt inhumaine. Les temps sont bien loin, relégués dans un passé demi-léger, où des serpents redoutables défendaient les forêts inaccessibles qui rebutaient Colomb. Les serpents ont été mangés par les mangoustes et elles en ont tant mangé qu'elles en sont maintenant lasses et leur préfèrent les poulets. Pas de gibier non plus. « Il se peut qu'on voie un lapin traverser la route. Mais c'est qu'il s'est sauvé d'un clapier! »

Les premières cases apparaissent, clayonnées de bambous, coiffées de chaume de cannes. On ne peut s'empêcher de songer à Paul et Virginie. Un travailleur en pantalon de toile, pieds nus, chapeau de feutre pointu, appuyé sur sa bêche au pied d'un cocotier, semble poser pour une illustration du roman célèbre! Il rit au passant de toutes ses dents blanches, crie : « Bonjour! » et le chauffeur lui répond en soulevant son chapeau. Il conduit, ce chauffeur, à toute allure, sur la route étroite qui n'a pas été élargie depuis qu'en dix jours, un régiment du génie l'a ouverte. Il vient de me dire qu'il s'appelle Gracieux.

Gracieux, comme tout le peuple martiniquais, est fort

dévoit. Chaque fois qu'il rencontre une croix ou une église en bordure du chemin, sans ralentir, il soulève d'une main son chapeau et, de l'autre, fait le signe de la croix; or, il y en a une à chaque tournant! Mais il faut croire que les autos martiniquaises ont l'habitude, on n'a pas encore chaviré!

— Montmartre! s'écrie triomphalement Gracieux.

— Comment Montmartre?

— Là, devant vous!

En effet, une église dans le genre du Sacré-Cœur de Montmartre (œuvre de Wulffleff), dresse ses coupoles blanches dans les masses vertes du Balata. Mais c'est bien plutôt la splendeur de la végétation qui éblouit le nouvel arrivé après dix jours de mer.

Comme le plus souvent il « fiffine » (il tombe une petite pluie fine) sur les hauteurs, on ne distingue aux creux des vallées qu'une masse confuse, d'un vert unique. Mais, peu à peu, et dès que le soleil revient, l'œil s'habitue aux éléments qui la composent. Il distingue bientôt les nappes charnues des larges bananiers qui, au bord de la route, semblent tendre la main. Les fougères géantes, à cinq mètres au-dessus du sol, étalent en transparent sur le ciel leur fine dentelle. Les manguiers, les arbres à pain, les goyaviers qui ressemblent aux figuiers de chez nous, traînent accrochés à leurs troncs un petit monde de végétaux. Ce sont les courtisans de ces grands potentats.

Chaque arbre est à lui seul un jardin botanique : dans un creux, une pousse de bananier s'élève victorieuse et fraîche; des orchidées, des fougères sont installées tout autour, sur l'écorce rugueuse, et depuis les plus hautes branches, des lianes grimpent ou dégringolent, on ne sait plus, comme des câbles mystérieux les reliant à la terre.

Des bégonias mettent au ras du sol leur note de couleur. De loin en loin, une cascade explique la présence

d'une telle prodigalité florale. Les poteaux télégraphiques eux-mêmes sont couverts de mousse, et parfois d'orchidées tenaces. On dirait que les montagnes ont de la peine à se dégager de tout ce manteau lourd pour dresser vers le ciel leurs pitons aigus, tandis que, plus soumis, les « mornes » s'arrondissent comme des croupes de bétail.

Et parvenue au plus haut col, la route se décide à redescendre. Le ciel se dégage. La forêt démesurée s'engloutit dans une vallée qui rejoint la mer de l'Ouest. Les arbres font place aux champs de cannes, ondulant à la brise comme un champ de blé chez nous. Mais plutôt qu'à du blé, elles ressemblent, ces cannes, à des brins d'herbe géants, mille fois agrandis par une nature gargantuesque. Et elles sont vraiment telles que les plus gourmands d'entre nous le rêvaient dans leur enfance : en une minute, on peut en couper une tige au bord de la route, tailler un peu dans le bois tendre et sucer à pleines lèvres en l'écrasant contre ses dents, le jus douceâtre et nourrissant, le sang même de la Martinique.

Au bas des champs de cannes des plantations Saint-James, se blottit un joli village aux toits rouges avec une église qui, vue de haut, ressemble à un hangar pour dirigeables. « Il est gentil ce village! — C'est Saint-Pierre », dit la voix soudain plus grave de Gracieux. Et instantanément l'esprit nonchalant se met au garde-à-vous... Cela, Saint-Pierre, dont le nom, par la plus horrible des catastrophes, est connu jusque dans les campagnes les plus reculées de France? Et cette grande montagne dont la pente majestueuse et lente glisse jusque dans le golfe, est-ce donc la terrible montagne Pelée? De petits nuages blancs la coiffent, qui sont des fumerolles, car sa rage n'est pas assouvie.

Alors, pieusement, comme à Verdun, la promenade

devient un pèlerinage, car cette terre martyre est pavée d'ossements et le cri d'agonie de quarante mille êtres résonne encore au cœur des Martiniquais. Ils ne sont pas rares, ceux qui ont perdu huit, dix des leurs dans la brutale catastrophe. D'autres en sont devenus fous. Trente années n'ont pas éteint ces désespoirs, ni calmé ces regrets.

Quand vous parlez de l'île à un vieux Martiniquais, il écoute d'une oreille distraite ce que vous dites, puis il hoche la tête et dit : « Ah ! si vous aviez connu Saint-Pierre, c'était bien autre chose ! »

« Sur quatre kilomètres, le long de cette plage tranquille, la ville s'étendait... Au sud, c'était le Mouillage, où les navires, sans crainte, venaient jeter leur ancre. Au nord, c'était la Galère, le quartier des grandes rhumeries, tout près de la rivière Blanche. L'industrie s'était surtout développée depuis 1881 : après l'épidémie de choléra. La France avait besoin d'alcool. On a alors créé les distilleries. Puis les usines à sucre se sont mises à en faire. Tout le jour retentissait le marteau des charpentiers (car on y construisait des navires), et des tonneliers qui préparaient les « boucauts », les grandes barriques de cinq ou six cents kilogs de sucre. Qu'il était gai et animé, ce quartier avec toutes ses rues regardant la mer et les navires qui attendaient leur lourdes cargaisons ! « Fout' ! que Saint-Pierre est belle », s'écriaient les campagnards en jetant sur la ville un dernier regard ! »

« Un peu plus haut, c'était le quartier du Fort, avec ses riches résidences qui gagnaient les hauteurs, si bien que la ville se développait en amphithéâtre. On voyait du large son Christ gigantesque et sa Madone ! Le jardin des plantes était le plus riche des Antilles avec ses cascades naturelles. Une allée, l'allée des Duels, servait de terrain à ceux qui avaient à vider une question d'honneur.

« De la mer aussi on apercevait le théâtre dont Saint-Pierre était si fier, construit à la grecque, avec des colonnes de marbre. Durant sa saison de quatre mois, ses troupes venaient de France; son dernier directeur, tenez, Bertrand, avait été directeur de l'Opéra. Nos décors, pour l'« Africaine », avaient été peints par Sachetti, qui, lui aussi, avait travaillé pour l'Opéra de Paris. Il nous coûtait soixante mille francs par an, notre théâtre!

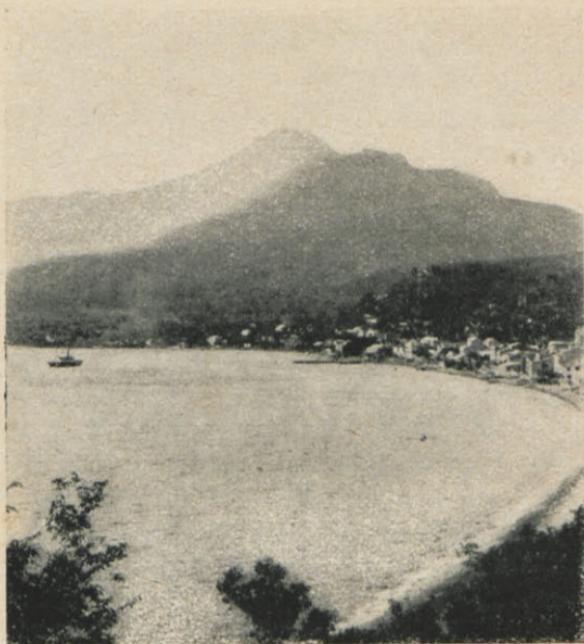
« Et que d'élégance, de gaieté, de courtoisie dans les bonnes maisons de Saint-Pierre. Les jeunes gens y faisaient la fête de bonne heure. Les jolies filles de couleur, les ti-tannes n'étaient pas farouches, et surtout le cœur sur la main, elles ne regardaient pas uniquement à la fortune du soupirant! L'amour à Saint-Pierre était roi : il chantait dans toutes les branches, par toutes les lucarnes. La nuit venue, on entendait, à tous les coins de rues, aubades et sérénades. On entendait :

« *Moin descend Saint-Pierre
Acheter du dobanne¹
Au lieu de dobanne
Moin ka méné l'Amou monté.*

ou bien :

*Moin té tini un Espagnol
Qui pa té savé palé français
Moin maré li bord pié tab é moin
Agoulou passé, enlevé li
Aïe, aïe, aïe, Doudou,
Guèpe la ka piqué où
Aïe, aïe, aïe, Doudou,
Mouche à miel ka consolé!*

1. Poteries venant d'Aubagne en Provence.



Cl. Perret

SAINT-PIERRE AU PIED DE LA MONTAGNE PELÉE



Cl. Ronier

COULÉE DE LAVE DU SOMMET DE LA MONTAGNE PELÉE

« Bientôt une fenêtre s'ouvrait, et nos jeunes musiciens, bien accueillis, riaient et jouaient jusqu'au petit matin en buvant force « sungaree », du madère glacé parfumé de muscade. Parfois ils entraînaient avec eux Saint-Arles, un pauvre barde en redingote rapée, d'une verve étourdissante, qu'on payait en punchs.

« Mais c'est surtout au moment du Carnaval que Saint-Pierre donnait tout son éclat ! Fort-de-France avait bien essayé de rivaliser, mais c'étaient là piètres réjouissances. Tout au plus la fête des bouchers, le jour du Mardi-Gras, où on promenait dans la rue Blondel, en criant : « Bœuf Mardi-Gras déro hou ! », un taureau couvert de broderies et de fleurs, entre des toréadors à cape rouge, qui, pour finir, faisaient un simulacre de mise à mort.

« Mais, par exemple, le mercredi des Cendres, il y a un défilé des diablasses des plus amusants ; des femmes s'habillent en grotesques, un bas blanc, un bas noir, une robe noire, un fichu blanc, et la figure toute enfarinée.

« Le Carnaval de Venise, celui de Nice paraissent bien conventionnels et bien froids en comparaison ! Comprenez-moi : ce sont des « impresario » de métier qui en règlent le cours et il faut payer pour s'amuser ; on y achète son plaisir.

« Mais à Saint-Pierre, on était entre soi. Tout le monde se connaissait, et surtout nul n'ignorait les petites affaires du voisin. Aussi le Carnaval était une fête de famille, une fête qui durait plus d'un mois. Et ne croyez pas que le dernier jour les enthousiasmes fussent un peu blasés ! Pas du tout, le plaisir allait crescendo.

« Le Vendredi-Saint, on commençait à lancer des cerfs-volants sur le Morne Abeille. Pendant des heures, avec des cris de joie, on suivait dans les airs les évolutions des « carrés » de couleurs vives. Parfois on accro-

chait à sa queue de petits morceaux de verre pour couper le fil des autres cerfs-volants. Mais il arrivait qu'il enlevât tout au plus le mouchoir de tête d'une jolie enfant. Et c'était alors bon prétexte pour faire connaissance, en le lui retournant avec force excuses.

« Puis venaient les grands jours où on se déguisait qui en Turc, et qui en Arlequin, ou plutôt en diables rouges, avec une langue pendante, et qui criaient en sautillant « Z'enfants! moïn c'est du feu! » Au grand amusement des petits qui adoraient les « guiables ». Le cortège envahissait la longue rue Victor-Hugo, parallèle à la mer, qui bientôt fourmillait de tant de monde qu'on n'eût pu y glisser un bâton.

« Sous le couvert du masque, l'audace atteignait son comble; l'esprit fusait; la satire s'en donnait à cœur joie, faisait son vinaigre de tous les petits potins accumulés pendant une année et qu'on criait alors à tue-tête, sans aucun égard, en les chansonnant. Les tics, les manies étaient impitoyablement caricaturés. Chaque jour naissaient mille chansons, que tout le monde aussitôt savait par cœur. C'étaient les « Mémoires d'un vonvon » (une de ces grosses mouches bourdonnantes de vitre en vitre) — ou bien c'était la Comète, une de ces belles comètes bien brillantes comme on en voit sous les tropiques, comète indiscreète qui racontait tout ce qu'elle avait vu, en pleine nuit du haut du ciel :

« La Comète a dit nous à quat heu du matin. »

« Et allez donc Comète bavarde... gare à ceux qui, cette nuit-là, ne dormaient pas bien sagement dans leur lit.

« Et l'aéronaute, qui était venu faire le malin à Saint-Pierre et dont les essais avaient été plutôt malencontreux? Il n'échappe pas non plus aux quolibets :

*Colbi monté, colbi descend
Colbi tombé dans d'leau.*

« Tant pis pour les grincheux qui auraient voulu dormir tranquillement. Saint-Pierre en folie ne dormait ni nuit ni jour. Elle chantait et dansait.

« La musique était toute-puissante. Chacun jouait d'un instrument fût-ce d'un harmonica ou d'une flûte à deux sous. Une émeute populaire ne pouvait résister à l'appel d'un orchestre. On dansait dans le théâtre sur un parquet qui recouvrait scène et parterre.

« Rien ne saurait lui être comparé; Marseille, peut-être un peu, si vous voulez, ou Perpignan, mais avec toute la prodigalité, toute l'insouciance créoles qui ne se gâtent pas l'aujourd'hui par la pensée du lendemain, avec cet appétit du plaisir jamais rassasié, avec toute la magie langoureuse et pétulante à la fois, dans les yeux de velours et les beaux bras ambrés!

« On dansait, comme jadis en France, les vieilles danses gracieuses et décentes : le quadrille, les lanciers, la haute-taille. Quatre couples comme pour les lanciers, les femmes en jupes cloches, et qui viraient et voltaient au son du tambour basque, tandis que sonnaient clair les commandements en créole : « En avant deux! balancé les quat'zotes, chassé-coisé, zenfants baissé. » On dansait surtout la biguine. Non pas ce trémoussement des hanches et des fesses que vous avez vu dans vos bals nègres de Paris, mais une biguine à figure, sœur du menuet tout aussi gracieuse, avec toute la différence qu'il peut y avoir entre une « marquise » serrée dans son corselet et ses paniers, et la belle créole souple comme un jeune cocotier.

« Ecoutez-moi bien : ces airs de biguine, les bel-airs

comme on dit, ils ont été apportés dans nos campagnes par les premiers navigateurs, par les marins de Christophe Colomb. Ils se sont répandus dans toutes les îles, au vent et sous le vent. Mais au début, on n'avait pas d'instrument, dans les cases. Alors, on se les transmettait en les chantant. C'est pourquoi jadis la biguine était chantée par ceux qui ne dansaient pas et qui formaient spontanément l'orchestre. On la dansait dans toutes les classes. « Pour biguiner, disait-on, il faut être musicien, avoir du soleil en tête, de l'amour au cœur... et du rhum un peu partout!

« C'est seulement depuis ces dernières années que la biguine, hélas, s'est américanisée, syncopée, et qu'elle est devenue une sorte de fox-trott, un corps-à-corps. Ce n'est plus la biguine de ma jeunesse!

« Tout autour de la ville, il y avait de jolis nids de verdure pour les amoureux. Sur la rixière Roxelane, de petites tonnelles ne désemplissaient pas le dimanche, et on entendait de loin le bruit de ses accordéons : c'était Dési-Léfant.

« Jeunes gens et jeunes filles avaient un langage secret... à la manière de Polichinelle, langage dont le code était une brochure éditée chez Deslandes : « le langage des fleurs ». Ce flirt muet auquel elles étaient si joliment associées voulait par exemple que l'envoi d'une fleur de cerisier signifîât : j'ai peur de vous parler!!!

« Puis les fleurs eurent une signification politique. Les Schoelcheristes adoptèrent la « crête de coq » et les Bisetistes le laurier.

« Mais surtout l'esprit de la jeunesse a changé. Les jeunes ne sont plus moqueurs; ils sont amers. De mon temps, on faisait de bonnes plaisanteries dont personne ne se fâchait. On ne craignait pas la verdeur des mots. Savez-vous comment on appelait une jolie fille un peu

pimbêche et que la nature avait pourvue d'appas un peu... tombants? « tété kilomètre ».

« Et certaine petite rue en pente, fort obscure où les vagabonds s'oubliaient de préférence, savez-vous comment on l'appelait? « ruelle pissa ».

« Le Morne Mirail était toujours appelé le Morne Tricolore en souvenir du Gouverneur de Caylus qui appréciait indistinctement, blanches, noires ou mulâtresses. Toujours à court d'argent, il demanda au diable de l'aider. Un messenger vêtu de noir arriva dans une barque inconnue et lui remit une lettre scellée. Le soir même le Gouverneur mourait. On le mit en bière, mais le lendemain, on ne trouva dans le cercueil qu'un tronc de bananier. Le diable avait exaucé son vœu, il l'avait enlevé!

« Il y avait un restaurateur célèbre, et tout noir, Belo, mais le plus noir de la ville, où tout le monde était de couleur plus ou moins claire. Les plus clairs des mulâtres, on les appelait des « chabins » et même, tenez, soit dit en passant, les « chabines » avec leurs cheveux roux passaient pour les plus gaillardes... Donc un jour, des jeunes gens de la société s'en viennent trouver Belo. « Belo, nous allons te nommer chabin. Prépare un bon dîner, et au dessert, nous te consacrerons ». Belo, enchanté de monter en grade dans la minutieuse hiérarchie, se met en quatre pour régaler ses clients, à ses frais bien entendu; on célèbre ses talents, mais au dessert, nos farceurs : « Merci, ami Belo. Tu es un grand homme. Mais, pour cette fois, afin de ne pas aller trop vite, tu seras seulement câpre. Et la semaine prochaine, au cours d'une nouvelle cérémonie, nous te ferons chabin! » Et Belo, pris au piège, de rire, car la farce était bonne.

« La « blague » gauloise ne s'est pas atténuée sur les

bords de la Roxelane, et comme au Moyen Age les amateurs de contes prenaient pour victimes les curés eux-mêmes.

« Toujours gouailleur, le Pierrotain bravait la mort. Ainsi ce vieux qui allait mourir et dont les enfants, le croyant déjà inanimé, entamaient les lamentations : « Zenfants, pas cor », dit-il. Mais un moment plus tard, se sentant à bout de souffle : « Zenfants, en branle! »

« Quand on inaugura, à Saint-Pierre, la guillotine, le couteau s'arrêta en route deux fois, et la victime qui attendait le coup fatal dit au bourreau sans s'émouvoir : « Si zot continué, zot' ké fini pa blessé moïn an même! » Le bourreau, et les juges, et tous les assistants se prirent à rire, si bien qu'on gracia le condamné.

« — Et vous rappelez-vous comment on se moquait de cette femme qui venait de perdre son mari, et qui criait bien haut : « Moïn ka jeté par fenêtre! moïn ka jeté par fenêtre! » et tout bas, à sa bonne : « Quimbé moïn! » (tiens-moi bien).

« C'est que Saint-Pierre a toujours été la ville frondeuse, un brin voltairienne. Laissant à Fort-de-France le Gouverneur, ses fonctionnaires et ses cérémonies officielles, les Pierrotains, eux, intellectuels, bourgeois aisés, négociants riches, se vantaient de ne dépendre de personne, non, pas même de ces riches planteurs qui devaient passer par eux pour trafiquer leurs marchandises. et par leur « port ivre de mâts » selon le joli mot de Thaly.

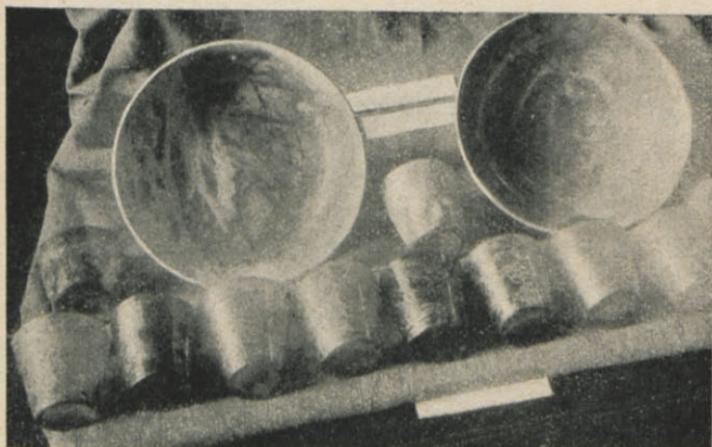
« Saint-Pierre avait vu débarquer le premier drapeau tricolore et malheur à ceux qui ne s'étaient pas dépêchés de l'arborer. Saint-Pierre libérale, avait fait un triomphe à Bisette, injustement condamné par la Métropole pour ses réclamations en faveur des hommes de couleur, et la chanson qu'on composa en son honneur se chante encore :

« Papa Bisette, bombardé yo...



Cl. Perret

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE SAINT-PIERRE
DE LA MARTINIQUE



Cl. Perret

AU MUSÉE DE SAINT-PIERRE : ASSIETTES ET VERRES
IRISÉS PAR LA LAVE LORS DE L'ÉRUPTION

« Les « gens Saint-Pié » se moquaient un peu des « gens Royal » (de Fort-Royal) pliés à la contrainte militaire, qui entendaient la messe flanqués d'un piquet de soldats!

« Quant aux personnes de mauvais poil, peu civilisées, on les traitait de « mōune d'entre-Deux-Choux » un village sur les hauteurs. »

Un jour, le volcan qu'on considérait comme définitivement éteint, s'est réveillé. Il s'est mis à gronder, à lancer en l'air un panache de fumée...

Les gens affolés, poussés par leur instinct, voulaient s'enfuir. D'autres se précipitaient vers les confessionnaux, se jetaient aux pieds des prêtres. Les plus crâneurs se moquaient de ceux qui partaient. Et certains, pris d'amour-propre, rebroussaient chemin vers leur maison.

Le Gouverneur, afin de rassurer la population, arrive avec sa femme s'installer à Saint-Pierre. Il somme les fonctionnaires de rester à leur poste sous peine d'être renvoyés. Et le lendemain...

Le lendemain un receveur des postes de Fort-de-France, M. Lodéon, décide de se rendre à Saint-Pierre par le bateau. Au moment de s'embarquer, il se rappelle qu'il a oublié une clé sur la porte, et retourne sur ses pas, ennuyé de ce contre-temps. Quand il revient, quelques minutes plus tard, le bateau a déjà quitté le quai. Alors M. Lodéon téléphone ses regrets à son collègue de Saint-Pierre. Celui-ci lui répond. Tout à coup la voix se tait, fait place à un râle d'agonie; une violente commotion électrique ébranle son interlocuteur. Et puis, plus rien..., le silence.

Saint-Pierre venait de disparaître avec ses quarante mille habitants asphyxiés. La ville n'était plus qu'un

champ de ruines. Les témoignages sont rares, car peu de gens ont survécu : un prisonnier au fond de sa geôle, le capitaine d'un navire en rade, échappé par hasard, car tous les autres navires brûlèrent. Les hommes qui plongeaient pour échapper à l'air embrasé ressentaient une violente brûlure sur le crâne dès qu'ils sortaient leur tête de l'eau.

Trente ans ont passé. Fidèles, plusieurs sont revenus comme dans les zones dévastées du nord de la France après la guerre. Des maisons se sont reconstruites. Un village a succédé à la ville. Mais les usines détruites ne se sont pas relevées. Les survivants des familles atteintes se sont établis ailleurs pour recommencer leur fortune.

Mais l'esprit de Saint-Pierre demeure. Même anéantie, elle continue de donner le ton, de symboliser l'élégance. « L'accent de Saint-Pierre », cet accent chantant et nonchalant, parfois à peine susurré, reste l'accent chic. Etre de Saint-Pierre est une référence.

Dès 1903, quelques habitants étaient revenus. Saint-Pierre avait été rétablie comme commune en 1923.

Et puis, en 1929, une nouvelle alerte a porté un second coup à la ville meurtrie.

De nouveau se ranima l'activité des fumerolles, un vingt-trois août et le seize septembre, commençaient les phénomènes explosifs. « Un nuage épais s'élevait de six à trois mille mètres, s'inclinant tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, parsemant les abords immédiats du cratère de débris de roches et tous les alentours d'une couche de cendre atteignant par endroits dix centimètres d'épaisseur. »

La nuit du 18 octobre, il y eut une éruption de dix minutes. Le nuage descendit la vallée de la rivière Sèche. On entrevit une lueur fugitive. Des grondements intermittents accompagnés de poussées de vapeurs blanches se

faisaient entendre. Puis des nuées silencieuses, à marche lente, qui heureusement n'atteignirent que la mer, se formèrent encore pendant plusieurs mois.

La figure du volcan en fut transformée. Deux aiguilles remplacèrent l'ancien dôme. Un volcanologue américain, M. Perret, en a observé la formation. « La première, dit-il, montait avec une vitesse d'un mètre par heure, la pente du dôme s'ouvrant comme de la terre sous la poussée d'un champignon. Du magma encore pâteux montait encore plus vite que l'aiguille formant comme une cravate autour d'elle, puis elle se solidifiait. »

« Dans les débuts, dit le même observateur, la lave dans les bouches du cratère était suffisamment liquide pour être projetée verticalement... »

Cette fois, huit mille personnes avaient été évacuées. Si la population, malgré tout, revint, si la confiance renaquit, ce fut grâce à cet Américain, M. Perret.

Il vint s'installer sur les pentes du volcan et promit qu'il avertirait la population dès qu'un nouveau danger serait à craindre. Il faillit bien, en 1930, être victime de son dévouement : un nuage d'oxyde de carbone le surprit dans son ermitage et faillit l'intoxiquer.

C'est au Musée du Volcan qu'il a fondé que j'ai eu le plaisir de le rencontrer. Musée du souvenir et en même temps musée scientifique d'échantillons de roches volcaniques des Antilles, d'Hawaï et du Japon. Le Ministère a attribué à cette belle œuvre une subvention de trente mille francs en échange du legs du musée à la colonie.

Le petit musée blanc s'élève sur l'emplacement d'un ancien square. Sur le site même, on a trouvé une des principales curiosités qu'il renferme : des assiettes qu'on n'avait pas encore déballées, enveloppées dans de la paille, et qui ont été colorées par le feu, des verres, de simples verres blancs, ordinaires, irisés comme de pré-

cieux verres de Venise. Un petit verre à liqueur laisse encore lire la devise peinte « Amitié ».

Des vitrines entières contiennent ces humbles reliques de la vie journalière brusquement étouffée. C'était la veille de l'Ascension, le 8 mai 1902, et chacun se préparait pour la fête. Voici des fers à repasser, des machines à coudre qui semblent rouillées par de l'eau de mer, du café, du vermicelle, du pain, carbonisés. Voici, paradoxale, une boîte d'allumettes qu'on a retrouvée dans une poche et qui ne s'était pas allumée dans cet incendie fantastique, où les arbres verts furent réduits en cendres, tandis que des maisons de bois demeuraient intactes. Voici encore des carafes aux goulots liquéfiés, aplatis : voici, plus émouvant que tout le reste, un livre presque dévoré par le feu et dont une seule phrase reste lisible, presque cynique : « Voici le moment heureux, voici le moment que j'ai tant désiré. » C'est une Bible.

Dans une autre salle, des photographies permettent de comparer les états différents du volcan. Une loupe permet d'examiner des cendres contenant des gaz. Chaque grain est comme une bulle de verre.

M. Perret (yeux bleus, barbiche blanche) parle d'une voix douce, pondérée, de ces cataclysmes terribles : « Une nuée ardente, dit-il, est une masse de lave liquide vomie par le volcan par l'expansion des gaz qui se libèrent. Cette masse de milliers de tonnes, incandescente, se coagule en cendres et en blocs. L'explosion initiale fait du bruit. Ensuite c'est le silence, car ces blocs sont entraînés, comme des bouchons de liège par de l'eau, sur un véritable coussin de gaz. La contraction, la condensation suivent. Ce n'est pas de la cendre légère, mais du sable : de la roche pulvérisée qui a détruit Saint-Pierre... »

Il me montre, au mur, la photo d'un lac. Il s'était formé en 1902, il a disparu en 1929. L'eau de la Rivière Claire

avait été bloquée par l'apport de nuées ardentes, en un lac très vert, chargé de tous les sels solubles engendrés par le volcan. On l'a analysée à Washington. Aucun volcan ne contient autant de substances. Depuis, le lac a été comblé par des boues...

« Les volcans des Antilles, dit-il, sont solidaires. En 1902, ceux de Sainte-Lucie ont grondé aussi. Maintenant, c'est le Mont de la Soufrière, le Mont Garou à Saint-Vincent qui doit travailler... »

Un énorme ossuaire a été élevé dans le cimetière ancien, au pied du Morne Abeille. Mais les ruines qui partout apparaissent derrière les maisons nouvelles parlent davantage à l'imagination. Au long des « calles » (car les rues portaient des noms espagnols), des soubassements de pierre de taille, parfois un pan de mur avec des embrasures de fenêtres, un fronton, une statue, tout cela calciné, envahi par les plantes.

On a gardé la mémoire des lieux : ici se trouvait la chapelle de l'ex-voto, là, une maison de plaisance appartenant à telle famille. Les pavés des trottoirs anciens, des traces de peinture sur les murs subsistent. Là où fut le quartier du Fort, s'étend maintenant la campagne sauvage. Des rails de tram se voient encore sous les hautes herbes, près de cabanes où aboient des chiens efflanqués. Un vieux boucher de Saint-Pierre qui est revenu me sert de guide. Son fils est capitaine de Sénégalais en Afrique. « J'ai eu le temps de me sauver, dit-il, avec ma femme. Du Morne Parnasse, nous avons vu passer une nuée de boue noire avec des flammes... nous avons couru à pied jusqu'à Fort-de-France, en abandonnant tout. Moi, je pleurais, je sanglotais comme un enfant. Ma femme a été plus courageuse. Le soir, elle a refait le chemin à pied pour voir s'il restait quelque chose de notre maison. Le sol était si chaud qu'on pouvait à peine y marcher...

Tenez, la rivière passait plus au sud, elle a été déplacée. »

Trois profonds ravins descendent vers la mer des flancs de la Pelée : Rivière Blanche, Haute-Rivière-Blanche et Rivière Claire. Les pentes du volcan ont reverdi, mais seulement sur le plateau des palmistes et la petite Savane, la végétation a son aspect d'autrefois. Du côté de la mer, comme une énorme cicatrice, s'étale le champ de la coulée de lave, grise, rocailleuse, ravinée. Cette vision désertique, digne du Sahara, contraste violemment avec la fraîcheur et l'exubérance de la verte Martinique.

Vers le nord, les ruines de Sainte-Philomène prolongent celles de Saint-Pierre. Puis la végétation cesse brusquement et la route n'est qu'une piste poudreuse entre de petites falaises et d'énormes blocs solitaires qui sont des bombes volcaniques. C'est, à midi, une fournaise.

Quel est l'avenir réservé à cette région ? Voilà la question angoissante qu'on se pose en parcourant avec recueillement les vestiges de tant de désastres.

On a fait un gros effort pour assurer la sécurité de la région menacée, car on estime à mille, le nombre des individus vivant sous cette menace : de Saint-Pierre à Morne-Rouge, du Prêcheur à Ajoupa-Bouillon, et de Fonds-Cannonville à la Rivière des Pères. D'abord, on a construit des abris : mais ceci est précaire étant donné que les êtres, en cas d'éruption, sont asphyxiés et non seulement écrasés. Ensuite, on a construit une voie dite d'évacuation sous la forme d'une route (qui soit dit en passant peut servir de modèle, mais qui a coûté un prix astronomique), entre Deux-Choux et Morne-Rouge ; il est vrai qu'elle permettra en même temps l'exploitation des Fonds-Marie-Reine. On installe à grands frais, face au volcan, sur le Morne des Cadets, à 510 mètres d'altitude, un observatoire relié à la route par un téléphérique, muni

de sismographes puissants, les uns pour enregistrer les ondes superficielles du sol, et le plus gros (de vingt et une tonnes) spécialement destiné à l'étude de la Montagne Pelée. Des lunettes, télémètres, et appareils photo-cinématographiques seront braqués en permanence sur la montagne, tandis qu'on fera avec un attirail portatif sur le volcan même, des prélèvements de température de gaz, et qu'on se tiendra à l'écoute des bruits sourds. (Pourtant en 1929 aucun bruit n'annonçait l'émission des nuées.) A trois cents mètres de l'Observatoire une station magnétique sera installée sur le modèle du Val-Joyeux dans une construction de pierre afin d'assurer l'isolement.

C'est de ce site splendide qu'on saisit d'un seul regard la majestueuse montagne à l'aspect si pacifique. Pas de cratère permanent. Les phénomènes partent des flancs du dôme. Les gaz s'accumulent sous un joint de moindre résistance et quand leur tension est suffisante, ils s'ouvrent un passage aussitôt refermé.

Assagi pour l'instant, le volcan que couronne presque toujours un petit nuage est la grande attraction touristique de la Martinique.

SPLendeur DU NORD

Malgré les petites dimensions de l'île, il y a bien des gens de Fort-de-France qui ne sont jamais allés jusqu'à ses pointes extrêmes, bien des gens du Nord qui ne sont jamais allés dans le Sud et inversement. En réalité, il y a une assez grande différence d'aspect entre les deux régions qui d'ailleurs ne sont pas si nettement démar-

quées. Le Prêcheur se rattache plutôt au sud, au bord de sa mer tranquille, bien que situé au nord de Saint-Pierre. Le Vaucelin, bien qu'au Sud, mais battu par les vagues de l'Atlantique, rappelle plutôt le Nord.

Du côté de l'Océan, les villages paraissent plus froids.

Le soleil, assez tôt s'enfonce derrière la montagne. Et toute l'année, par-dessus les « cayes » serrées (ces bancs de madrépores redoutables aux navigateurs), les embruns amers aspergent les jetées fragiles. Il flotte sur cette côte de l'Est, une odeur de Bretagne. Malgré les cocotiers, on pourrait assez bien se figurer à Belle-Ile, un jour de soleil : des noms viennent compléter l'illusion. N'y a-t-il pas une Trinité comme en Morbihan? une Sainte-Marie? Basse-Pointe, le Lorrain, le Français, le Robert, sonnent aussi bien français. Seul, Macouba apporte une petite note sauvage. Au début de la colonisation, l'Ouest était habité par des gens de chez nous, alors que les naturels occupaient encore l'Est, et des cartes du xvii^e siècle au Musée de Fort-de-France, organisé par les soins de M. Théodore Baude, le distingué président du Syndicat d'Initiative, portent la démarcation *grosso modo* des deux parties de l'île, N.-O., S.-E. : demeure des Français, demeure des Sauvages.

Toute cette côte de l'Est est admirablement belle et découpée. De grandes baies presque fermées alternent avec des presqu'îles accidentées dont la plus fantastique, entre la baie du Galion et la baie de la Trinité, est celle de la Caravelle. Boisée jusqu'à son extrémité d'une multitude de petits arbustes odorants, elle porte un phare où le gardien prend son plaisir à élever au fond d'un tonneau des manicous capturés : étranges petits marsupiaux, gros comme un rat et craintifs, qu'on fait rôtir à la broche.

Une mer de turquoise scintille, à peine vraisemblable

de couleur, entre les feuillages légers. On dit que des galions chargés d'or coulèrent à pic vers le fond de ces baies et qu'un château montre encore ses ruines, comme de vieux chicots hérissés, dont le propriétaire, jadis, fut cruel. Mais ces légendes ne parviennent pas à assombrir la paix légère, aérienne, du paysage silencieux. Une buée estompe la ligne factice de l'horizon qui jamais ne s'affirme en un trait dur, d'un bleu sombre, comme en Méditerranée.

Peu de navires sur cette côte pleine d'embûches que toujours les navigateurs ont redoutée. Tout au plus, de ces hardies et robustes embarcations qu'on appelle des « gommiers » et sur lesquelles les marins martiniquais accomplissent des prouesses quotidiennes. C'est étroit, chatouilleux, ça a tout au plus six mètres de long, la longueur du tronc d'arbre dans lequel on l'a « fouillé », tout d'une pièce. Puis on l'a remplie de sable et on l'a laissée au soleil sur la plage. Le poids du sable a élargi la fine coque au maximum. Ensuite on a posé les bancs dont un a une emplanture de mât et le charpentier a ajusté un franc-bord de trente centimètres et une étrave tranchante comme un soc de charrue qui se continue en quille. Il faut voir comment cela fend la vague, courant, glissant au ras de l'eau sans une secousse, sans un bond superflu, avec une sûreté de requin. Le mât, la vergue, simplement maintenue de manière enfantine, par un gros clou en guise de piton, sont de bambou, très souples, qui plient sous les rafales sans les craindre. Ah! le merveilleux petit bateau qui affronte les canaux toujours agités de la Dominique et de la Sainte-Lucie et leurs courants rapides! On trouve moyen de s'embarquer à trois là-dedans.

La première fois que j'ai mis les pieds sur un gommier, c'était pour une pêche à la langouste, dans la baie

du François. Une vedette nous avait emportés, les Hayot et moi, sur le canal qui joint à la baie le bourg avec son église à clocher scandinave. Canal nauséabond, encombré de gabarres, en pleins marécages à demi asséchés, grâce au patient labeur de plusieurs générations d'Hayot. Certains sont morts à la tâche, vaincus par le paludisme. Sans se décourager, ils ont poursuivi leur effort, ils ont fait des enfants, dix, douze par ménage, et leurs petits-fils, continuant toujours la fortune de la maison, profitent de cette persévérance.

Donc, nous étions ensemble sur la vedette, quand je vis venir tout debout un homme coiffé d'un casque colonial, qui semblait marcher sur la mer. D'un peu plus près, on se rendait compte que quelques centimètres de bois l'isolaient des flots. Un autre homme dirigeait de l'arrière la minuscule embarcation au moyen d'une pagaie dont il se servait comme d'un gouvernail.

Un seul resta à bord, et je pris la place de l'autre. Il y avait peu de fond, les larges plaques violettes qui assombrissaient l'eau en témoignaient. L'homme, toujours debout maintenant son équilibre avec les pieds, guettait la mer. Tout à coup, avec une souplesse de chat, il s'accroupit, saisit quelque chose avec sa main sur un rocher, le porte à sa bouche. Je n'ai que le temps de voir une masse brune, mouchetée, molle et vivante : une pieuvre qui déjà, allonge ses répugnantes tentacules ! En un clin d'œil avant qu'elle n'ait pu s'agripper à son poignet, il la retourne comme un gant, et d'un coup de dent, casse son bec de perroquet. Elle n'a pas le temps de lui coller ses tentacules au visage. Alors, il la jette inerte au fond du canot tandis que, penché de nouveau sur le bord, il se rince la bouche à l'eau de mer. Puis il rit en nous regardant, content, son beau torse de bronze luisant de l'effort et vibrant de tous ses muscles au moindre

geste. Et, encore, il n'est pas tout à fait en forme; c'est lundi; il est fatigué du dimanche, il a dû boire, et danser toute la nuit précédente. Le lundi en principe est fait pour se reposer du dimanche et non pour aller à la pêche ou couper des cannes!

La pieuvre n'est qu'un paquet gluant sur le bois mouillé. Par un étonnant phénomène de mimétisme, elle est mouchetée de brun comme le rocher sur lequel on l'a cueillie.

Notre pêcheur a maintenant ce qu'il faut comme appât. Il pique la pieuvre au bout d'un bâton et en tête le rocher, tandis que de l'autre main, il tient une gaffe. Un peu incliné, il voit sous l'eau. Brusquement, il change de main et plonge sa gaffe d'un coup brutal et sûr. Il tire à lui, et on entend un cliquètement métallique. Un battement désespéré de la queue contre la carapace : une superbe langouste est au fond du canot, brune comme la pieuvre. Elle a été piquée par dessous — c'est là qu'est le tour de force — dans la partie plus molle du ventre. Longtemps, elle donne des coups de queue qui briseraient un doigt. Puis les sauts s'espacent.

Et le gommier, gentiment poussé à la gaffe, glissant doucement sur les eaux basses, parmi les algues et parmi les roches arrive ainsi, dans un air plus vif et plus salé, jusqu'au banc de madrépores qui ferme la baie comme un jardin. Les îlets sont déjà loin derrière nous.

L'homme ne craint nullement de tomber à la mer, mais il a une préoccupation évidente de ne pas voir s'envoler son beau casque blanc qui est, avec un vieux pantalon de toile, tout son costume. Toujours impassible, toujours attentif, il pique alternativement et comme si elles se présentaient sur commande, tantôt des pieuvres, tantôt des langoustes. Neuf belles pièces sont rassemblées au fond du canot. C'est assez pour le déjeuner. On

hisse la voile, et le « Vasco de Gama » à peine se balançant fend l'eau avec une rapidité vertigineuse. Bientôt il rattrape un grand boutre aux voiles en ciseaux qui forme en transparence sur le soleil un magnifique papillon.

Afin de donner une idée de l'hospitalité martiniquaise, et de la cuisine locale, je dirai le menu choisi qui accompagna les langoustes servies dans une gloire de belles carapaces vermillonnantes sur un plat démesuré. D'abord, en guise d'apéritif, du lait frais de coco, tel qu'on le sort des noix avant qu'elles ne soient mûres, un peu visqueux, fade et nacré. Puis, des crabes de terre farcis dans leur coquille. Des écrevisses grosses comme de petites langoustes. Des langoustes... plus grosses que les écrevisses. Des bananes en daube. De la purée de couscouche (une sorte de racine farineuse et très blanche, plus fine que la pomme de terre). Un cochon de lait rôti dans sa peau fondante et dorée. Une crème glacée au lait de coco. Et sur un énorme plateau, une montagne de fruits qui eût fait l'enchantement d'un Rubens ou d'un Jordaens : goyaves, mangues, sapotilles. Régnant sur toutes ces victuailles et notre émerveillement, l'incomparable sourire d'une créole aux yeux tantôt noirs et tantôt dorés où chante toute la poésie de son île.

Pas de sieste pendant la période de récolte des cannes, de janvier à mai. En plein soleil de deux heures, le jeune patron se lève : il a les yeux bleus, les cheveux blonds, la carrure trapue des Normands ses ancêtres, et aussi leur ténacité. « Venez voir l'usine », propose-t-il. Et sur ce mot d'usine, il met une intonation de douceur inattendue. L'usine est trahie par son odeur : une odeur aigre, de décomposition, qui serait écœurante si la brise ne la venait balayer aussitôt. Elle est en plein milieu de l'exubérance des cannes, modeste d'apparences : une grande baraque en planches avec une cheminée ronde.

C'est ainsi qu'elles sont toutes, les seize sucreries-rhumeries et les cent trente distilleries de la Martinique, ne payant pas de mine, mais tournant à gros bénéfices puisqu'elles emploient leurs propres détritits comme combustible, mâchant jour et nuit les tiges gonflées de jus douçâtre qu'apportent les wagonnets. Déversées sur un couloir roulant, croquées par des broyeurs, elles ne sont bientôt plus que « bagasse » desséchée et bonne à brûler, tandis que le jus brun, couleur de caramel, un peu mousseux, s'en va dans de grandes cuves pour devenir de la mélasse. Si on veut obtenir du sucre, on fait évaporer ce sirop qui devient une sorte de semoule de plus en plus claire.

Si c'est du rhum qu'on désire, on le fait fermenter pour produire du tafia.

— C'est-à-dire du rhum ?

— C'est-à-dire : le vrai rhum est plutôt le pur jus de canne fermenté. C'est alors la grappe blanche, colorée pendant l'opération avec un peu de caramel. L'artiste, là-dedans, c'est le « compositeur » : celui qui dose le caramel.

Mais plutôt : ici, à la colonie, nous appelons tafia l'eau-de-vie de canne fraîche et rhum l'eau-de-vie vieille en fût.

C'est seulement lorsqu'il aura été conservé longtemps avec une gousse de vanille en fût brûlé de merrain — chêne d'Amérique — qu'il prendra la belle couleur dorée du « rhum z'habitant ».

— Et comment s'appelle le rhum qui n'est pas « z'habitant » ?

— Oh ! la nomenclature est pleine de pittoresque ! Ici, on ne connaît que le rhum z'habitant et le rhum médecin ; celui-ci produit par la rhumerie industrielle (en voie de disparition et dont il ne reste plus que deux

dont la plus importante est le « Rayon Bleu » de M. Meyer qui produit 5.000 litres d'alcool par jour)! La rhumerie industrielle travaille la mélasse achetée à l'usine à sucre. La rhumerie agricole traite le jus de cannes provenant directement de la plantation comme ici. Le rhum dit de grand arôme sert à corriger les « rhums squelettiques » ayant un goût fort plat. On parle aussi de rhum louche, boisé, vesouté. Dans le Nord, grâce à un procédé spécial, en laissant couler les petites eaux au milieu de la distillation, on obtient le « cœur de chauffe ». Mais il y a bien plus d'espèces de cannes que d'espèces de rhums! Les statistiques du Bureau de recherches de Washington en sont au n° 28.700! On est toujours à la recherche du mieux, quoique dans le « Nord » le rendement soit excellent : les terres y sont ponceuses, plus légères, plus renouvelées. Les terres du Nord ont été préservées longtemps par une végétation équatoriale qu'on respectait à cause des serpents. Aussi les nouvelles tiges de cannes, les bouts blancs, plantées après la récolte dans le chaume même des vieilles feuilles, atteignent au bout de quelques mois soixante centimètres et en dix-huit mois, elles sont bonnes à couper. On fume d'ailleurs avec des nitrates et des superphosphates pour activer encore la pousse. Mais c'est une plante solide, la canne; elle vient dans tous les sols. Elle se couche sous le souffle brutal du cyclone et sous les averses torrentielles. Et puis comme le roseau, elle redresse sa tête verte et fleurie de blanc rosé, au printemps... s'il est printemps dans ce pays sans hiver!

Toute la vie du pays tourne autour de la canne, qui est devenue une véritable monoculture. On essaie d'encourager les cultures secondaires, la banane, le café, l'ananas. M. Vausanges en a une fort belle plantation avec usine de conserves. Mais la canne est reine. Elle a fait la for-

tune du pays, en quelques années, grâce au contingentement qui autorise les producteurs de rhum à placer deux cent mille hectolitres d'alcool pur chaque année sur le marché métropolitain (du moins les plus anciens producteurs, car les tout-nouveaux installés n'ont part au gâteau que s'ils font un arrangement avec un ex-cuisinier pourvu de son droit de contingentement et qui le leur cède à bon prix).

Cependant le commerce du rhum a traversé en 1931 une crise qui provient de l'organisation de la vente. Les producteurs vendent à des exportateurs; le système donne prise à la spéculation, car le marché des rhums est fait par quelques négociants en gros après discussion et entente avec les producteurs. Ces négociants disposent d'influence et de crédit, traitent de grosses quantités du contingentement. C'est cette moyenne qui établit les cours, et assure l'hégémonie du marché.

Là est le danger : le producteur et le commerçant sont distincts.

La surtaxe frappant les rhums hors contingent n'a pas un rôle régulateur efficace, car elle baisse quand les alcools libres sont abondants, et inversement.

Le remède serait la coopérative : la substitution des groupements de producteurs aux négociants métropolitains. Mais ceux-ci s'imposent par leur expérience du goût des consommateurs. Il faudrait, au préalable, une éducation progressive des distillateurs dans le sens pratique par l'affaire Saint-James et... un entraînement à l'action en commun de la Martinique!

Si la canne fait la fortune du planteur et de l'usinier, le travailleur des champs, lui, a la vie dure. Il faut avouer d'ailleurs qu'il est peu prévoyant, ne met rien de côté, et préfère souvent à un travail régulier les « barbes » au

jour le jour. Si la misère le frappe, il n'y a d'adoucissement à son sort que la prodigalité de la nature et la compassion de son voisin. Il y a deux sortes de travailleurs : l'itinérant journalier et les gens « casés » vivant sur la terre des propriétaires.

Il gagne douze à treize francs par jour à la tâche. Pendant la récolte de la canne, et comme il aime mieux achever son travail en quelques heures, il travaille en forcené. Le torse nu, luisant de sueur, et la tête abritée sous un large chapeau de paille, il manie sans arrêt son sabre d'abattage à lame noire, courbe du bout, sa terrible « machette ». D'un coup infallible, il tranche en biais la haute tige qui le dépasse de toutes ses feuilles, et la sectionne en « bouts » d'un mètre. Il en faut vingt pour faire un paquet et dix *paquets* pour faire une *pile*. Parfois, s'il a un moment d'inattention, il peut s'enlever un orteil du même coup! Eh han! eh han! la moisson se poursuit, les « paquets » s'abattent. De temps en temps, il sort de son pantalon une fiole de tafia et boit à la régale une sérieuse lampée. A mesure qu'on approche du centre d'un champ de cannes, il s'agit de se méfier des serpents, la machette ou le bâton parés. Et quand il ne reste plus que quelques plumeaux de cannes tout au centre, on allume un grand feu. Les travailleurs excités dansent alentour avec des cris de joie, tandis que les serpents, s'il y en a, sortent de leur refuge. On s'évertue à les prendre, à les tuer, car à chaque tête apportée à Fort-de-France, on touche quinze francs.

Les femmes, derrière les travailleurs, lient les paquets, se piquant les doigts aux fines dentelures des feuilles. Alors, on fait avancer les mulets bâtés de deux larges hottes ou bien les « cabrouets », les charrettes à bœufs, qui transportent les tiges jusqu'au wagonnet de l'usine.

C'est un vrai petit chemin de fer avec sa locomotive

sifflante, qui dessert chaque rhumerie. On les entend de loin dans les campagnes, où elles mettent une importance de grands réseaux! Le plaisir des enfants est de monter dans les wagonnets vides pour se donner l'illusion du voyage « comme en Europe »!

La tâche achevée, le travailleur regagne sa case, dans les mornes le plus souvent, car la plaine est toute tendue de cannes à perte de vue. La plaine! en réalité, il n'y a guère qu'une plaine, dans l'île cabossée, c'est celle du Lamentin où coude la Lézarde lente et large. Mais la canne tapisse d'un vêtement uniforme les vallées et les pentes basses des mornes, atténuant les accidents de terrain, se prêtant à tous ses caprices, s'accrochant n'importe où, pourvu qu'elle y ait de l'eau pour l'abreuver, des mains pour la sarcler et pour « chausser » le pied des rejets.

C'est sur ces mornes, au cœur de l'île, que je me suis assise de case en case. La route ou plutôt le sentier, avait un bien joli nom : Espérance. Était-ce l'espérance de la richesse? Dans ce cas, il y avait fort à faire dans les pauvres petites cases, rebâties à chaque orage, tendues à l'intérieur de journaux « rassis », montrant au hasard des illustrations ou de fines lignes pressées, qu'on achète en gros à la ville.

Dans le canari, quelque racine est mise à bouillir, ou bien des haricots rouges, ou bien un peu de morue sèche. Il n'y a jamais de viande. C'est pour les jours de fête, de même que la « cassave », la galette chaude. Une minuscule étagère portait entre deux bougies et deux roses en papier une statuette ébréchée de Vierge ou de Sacré-Cœur. Une autre étagère, quelques menus objets de ménage. Une table, un banc, un lit, et la terre battue. C'est tout.

Le contraste est grand entre les luxueuses habitations

et les cases des travailleurs. Toujours aussi grand que du temps de l'esclavage. Sans doute le travailleur a maintenant le droit de vote, le droit à l'instruction pour ses enfants (encore les garde-t-il le samedi pour grager le manioc!), le droit de ne pas travailler entre la paie du samedi et le mardi suivant. Mais s'il veut changer de plantation, il se trouve pratiquement devant la même impossibilité que jadis d'obtenir du travail chez l'ami et le voisin du patron dont il souhaite se séparer : il y a trop de solidarité traditionnelle entre les planteurs.

Jadis, enfin, ménagé à titre de bête de somme, le travailleur recevait les soins du médecin de la plantation. On l'assistait dans ses vieilles années. Mais tout dépendait du bon vouloir individuel. C'est M. Alcide Delmont qui a fait voter l'aide légale aux vieillards, aux familles nombreuses, même illégitimes, et aux femmes en couches. En cas d'accident, le blessé touchait la semaine entière. Aujourd'hui, l'assurance ne donne que la demi-semaine. D'ailleurs la tradition se perpétue à cause des mœurs patriarcales de l'île : on se connaît de toujours, et à condition que le travailleur soit soumis, il ne fait pas appel en vain à celui qui l'emploie. Des liens d'autre nature tissent le réseau social. Les mœurs patriarcales ne signifient-elles pas des unions nombreuses et nombreuse progéniture? On cite le cas d'un maire qui mourut fort âgé : tous les gens du village étaient plus ou moins sa descendance, et quand, à ses obsèques, l'orateur local l'assura une fois encore des sentiments filiaux de la population, c'était prendre l'expression dans son sens le plus réel.

Le fait met beaucoup de bonhomie dans des rapports qui autrement risqueraient d'être plus tendus à mesure qu'avec l'instruction, le contact des villes, le travailleur noir prend conscience de son état. Il est d'ailleurs naturellement doux.

Quant à la femme, je ne sais rien de plus attachant, de plus courageux que la femme du peuple des Antilles. Son dévouement, son absence de tout calcul, en font un être exceptionnel entre toutes les femmes. Sa condition est dure, rien ne la protège, car le mariage est rare dans le peuple. Un caprice peut la chasser, elle et ses enfants. Elle n'a pas de recours.

Les prêtres ont beau menacer de l'enfer, refuser l'absolution, la plupart du temps, l'homme répugne à s'engager. Il prétexte la dépense, car il ne saurait se marier ni être enterré sans de belles sonneries de cloches et force ripailles : « oui, oui, c'est une bonne femme, elle soigne bien ses enfants, elle est travailleuse; mais c'est qu'elle craint toujours d'être chassée. Si je l'épouse, elle va s'asseoir dans un coin de la case et elle dira : « Actuellement, moïn cé an Madame, ban moïn an bonne! »

Au lieu de vivre en ménage avec un noir comme elle, a-t-elle été, toute jeune, séduite par un « Monsieur » ? Elle s'est donnée simplement, tendrement, avec ce penchant à l'amour où la porte tout son atavisme, la candeur de sa nature, et le climat lui-même. Fière d'être choisie par quelqu'un d'une condition supérieure, par un « Béké » peut-être, folle de joie à l'idée d'avoir un enfant plus clair qu'elle, un enfant « chapé » (sauvé de l'humiliante couleur noire) elle s'est donnée sans réticence, de toute son impulsion première. Elle accepterait de se dévouer toute la vie sans récompense pour le maître. Mais elle sait que son bonheur sera de courte durée, qu'il la quittera. Elle sait qu'elle restera seule avec l'enfant qu'elle ne considère jamais comme une catastrophe. Il sera son dieu. Elle travaillera, elle se fera la servante de cet enfant de riche, elle l'élèvera de façon à le hisser un jour à un échelon supérieur de la Société. Je sais bien des exemples, bien d'émouvants exemples de vies laborieuses, pour

que la petite fille puisse fréquenter le Pensionnat colonial, devenir institutrice, devenir une « Madame » par le seul dévouement de sa mère. Et c'est pourquoi toute ma sympathie va vers ces humbles et admirables femmes du peuple, toujours rieuses, toujours actives, gazouillant sans arrêt ce français enfantin qu'est le créole. Vous rendent-elles un menu service? Inutile de leur tendre un pourceau. Vous les froisseriez. Pas de mendiants dans l'île.

Tôt levées, avec le jour, elles courent se laver au ruisseau proche. Puis il faut soigner les bêtes, les enfants. Heureusement le costume est simple! pas de souliers en semaine. Tout au plus, pour la messe du dimanche. Alors s'il n'y a pas assez d'argent pour acheter une paire complète à chacun, elle achètera une paire pour deux : un soulier qu'on chaussera à l'entrée du village afin de ne pas l'user, et l'autre pied, on le bandera afin de faire croire qu'il est blessé... et ne peut être pourvu de chaussure. Bien des bourgs ont, à l'entrée, un « pont-Soulié ». C'est le pont où on s'arrête pour se chausser!

D'ailleurs, les enfants qui n'ont pas l'habitude ont souvent quelque répugnance pour les souliers. Un curé me racontait sa mésaventure, alors qu'il était jeune prêtre. Un jour de première communion, il voit dans les rangs une petite figure noire qui pleure sous ses mousselines blanches. « Que lui arrive-t-il? Aurait-elle oublié un gros péché au confessionnal? » Il n'ose quitter l'autel où il officie avec deux de ses confrères. Les larmes continuent toujours.

L'heure de la communion approche. Le scrupule augmente dans sa conscience de prêtre. Va-t-il laisser cette enfant commettre un sacrilège dont elle est consciente? Il va la trouver, lui touche l'épaule : « qu'y a-t-il? » — Alors le petit visage noyé de pleurs se tourne vers lui

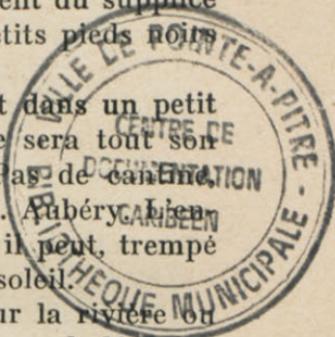
« Soulié moin fé moin mal! » — Et dès que la communion est achevée, la petite fille court s'asseoir sur les marches de l'église pour retirer l'instrument du supplice et délivrée, la voilà qui saute avec ses petits pieds noirs tout nus, sous la longue robe blanche.

Les jours ordinaires, on met à l'enfant dans un petit panier un peu de bouillie de manioc. Ce sera tout son repas, dans la cour de l'école à midi. Pas de cantine, excepté au Lamentin, par les soins de M. Aubéry. L'enfant est sous-alimenté. Il pousse, comme il peut, trempé par l'averse, mais aussitôt séché par le soleil.

Quant à la femme, elle se prépare pour la rivière ou le marché. Elle apprête sa charge de linge ou de légumes et l'installe soigneusement, non pas sur une cuvette d'émail comme les Haïtiennes, mais sur un plateau de bois : un « tray » (c'est, avec saillebotte, faille (five), et dead, un des rares mots anglais égarés dans le créole martiniquais). Si la charge est vraiment lourde, elle hèle son homme ou une voisine pour la camper sur sa tête. Et en avant!

Si c'est possible, elle préfère d'ailleurs faire la route en compagnie, sans tourner la tête, car elle compromettrait l'équilibre. Sinon, pour écarter le mauvais sort, elle parlera tout haut tout le long du chemin. Cela s'appelle parler à son corps. Et elle s'arrangera pour ne pas se mettre en retard afin de rentrer avant la nuit.

Partout où les ruisseaux lancent une eau claire à l'assaut des gros rochers, on voit trois ou quatre femmes agenouillées, bras nus, vêtues seulement d'une chemise et qui « fessent » le linge vigoureusement. C'est un dur métier, les genoux, les mains dans l'eau froide ainsi pendant des heures, et les reins au soleil. Et puis, il faudra remonter le sentier raide, avec une charge alourdie de tout le linge mouillé.



On les entend avant que de les voir, car leur rire se mêle à celui de la cascade, et se répercute, sonore. Que chantent-elles? De naïves chansons d'amour :

*Oh! Jojo, viens dans les bras de ta doudou.
Dès que je vois cet homme
Mon cœur bat comme la vague qui bat le rivage,
Il vibre comme la sonnerie du téléphone.*

Ou bien encore :

*Le mois de mai, c'est le mois des chaleurs.
Tous les oiseaux changent de plumage,
Les arbres, de feuillage.
Il n'y a rien d'étonnant si je change de doudou.*

Elles s'appellent de noms désuets ou fantaisistes : Chimène, pour peu qu'elles soient nées sur le bord du chemin, Médélices, Alcidia, Delmontine, en naïf hommage d'admiration pour le ministre que la Martinique a donné à la France.

Quelques privilégiées sont employées comme « dâ ».

Il arrive que dans les habitations on voit une vieille femme à la peau tannée, qui porte encore le costume ancien. Un des jeunes gens de la maison va la prendre affectueusement par le cou et vous crie de loin : « C'est notre dâ! »

Dâ, vous l'avez deviné, cela veut dire nourrice. Mais non pas une salariée, qu'on engage pour quelques mois, et qu'on renvoie ensuite. La dâ fait partie de la famille. On n'a pas de secrets pour elle. Chacun vient lui raconter tour à tour ses petites misères. Longtemps après que les enfants ont grandi, elle demeure auprès d'eux. Peut-être élèvera-t-elle leurs enfants, et qui sait? une troi-



ANTILLAISES EN COSTUME ANCIEN

sième génération encore. C'est elle qui le Jour des Saints-Innocents, et le jour de la première communion, amène les enfants à la messe. Et c'est le jour de la fête des Dâs, le 28 décembre, qu'on donne aux petits leurs jouets.

Peu à peu ses forces diminuent. Son vieux visage se creuse de rides; elle est toute courbée. Elle prend sa retraite dans la maison où elle a vécu et qui est sienne par droit d'affection. Et puis un jour, elle meurt. On lui fait un enterrement en blanc, comme pour les jeunes filles.

Souvent elle dort son dernier sommeil dans le caveau de la famille qui l'a adoptée. Et elle laisse aux enfants qu'elle a élevés sa fortune et ses beaux bijoux d'or.

Ainsi les mœurs des îles ont gardé le reflet de l'esprit qui régnait dans la vieille France, plus sentimentale que celle d'aujourd'hui.

La Trinité est le plus séduisant des bourgs de l'Ouest; il mériterait même le nom de ville, car il a son « mail » dirait-on en France : une place joyeuse bien plantée de catalpas qui sert de promenade aux citadins. Un quartier de pêcheurs y garde le nom de Brésil : des Hollandais qui avaient été chassés du Brésil par les Portugais s'y installèrent il y a trois siècles, de même qu'à Fort-de-France, et c'est pourquoi une partie de la baie s'appelle encore Baie des Flamands. L'église a un bel autel de marbre du XVIII^e siècle, et un bénitier en forme de coquille de la même époque. C'est un de ces nombreux autels dont la légende dit qu'ils étaient destinés à un riche couvent de l'Amérique et qu'une tempête a fait échouer sur les côtes de la Martinique.

Un peu au-dessus de la Trinité, dans la campagne, on découvre une petite maison fleurie, qui a nom « Brin d'amour ». Qui peut vivre là? deux amoureux... un cœur

et une chaumière! Eh bien! non, l'heureux propriétaire de Brin d'Amour est un curé, un fort gaillard de six pieds avec des yeux bleus et une barbe châtain qui en font le vrai sosie du général Gouraud. Il est natif de Groix, en Morbihan. « D'abord marin, puis soldat, et puis curé! » Il était capitaine aumônier pendant la guerre. Il a fait Salonique. Aussi, entre deux bouffées de pipe, attendez-vous à ce qu'il en raconte de vertes et de pas mûres sans mâcher ses mots. Ce n'est pas un abbé de cour, mais c'est un conteur né, comme les Celtes. Il a été trente-six ans curé à la Martinique et depuis il ne quitte son île adoptive que pour passer l'été dans son île natale de Groix. Il a reçu sur la tête la pluie de cendres du volcan. Il était alors jeune desservant de la paroisse. « Je faisais du zèle. Toujours par monts et par vaux, sur mon petit cheval que je soignais moi-même. Si vous aviez vu tous les gens se précipiter à mes troussees quand ils ont cru qu'ils allaient mourir! Il faisait noir en plein jour comme l'hiver chez nous. Tout le monde se pressait devant le confessionnal, tout le monde, même un vieux franc-maçon endurci qui en voulait comme les autres : il était vert de peur. Je n'ai pu m'empêcher de lui crier : Eh! pharmacien, c'est là ta force d'âme? Où sont tes convictions de libre penseur? — Aie pitié, curé, répondait l'autre, confesse-moi! — Je ne te refuserai pas l'absolution, sacripant, mais tu passeras le dernier! »

Et le père Yvon est encore tout secoué de rire à ce souvenir, tandis qu'il pose dans mon assiette un « ouas-sou » gigantesque. Traduisez : « un roi de la source », une écrevisse.

La mer miroite derrière les vitres. Une statuette de bois sculpté, perchée sur une étagère, regarde le buffet en chêne à colonnettes tournées. C'est à se croire en Bretagne. Il ne manque qu'un lit-clos. « On a du mal avec

les paroissiens d'ici. D'abord, ils n'aiment pas beaucoup se confesser, raconter leurs histoires. « Zaffaire cabri, pas zaffaire mouton », comme ils disent ». Encore maintenant, ils ont l'esprit plus ouvert, mais il y a trente ans ! Ils ne pouvaient pas comprendre que le bon Dieu fût autre chose que la statue dans l'église. Il fallait pourtant leur faire faire leur première communion. Je me rappelle une petite négresse dont je ne pouvais rien tirer. Je l'amenaï dans l'église : Combien n'y a bon Dié ? — Elle comptait laborieusement les statues : N'y a huit, Monsieur le curé » — les statues la troublaient. Je l'emmenais dehors. « Combien n'y a bon Dié ? — Et elle, candide : « N'y a point, Monsieur le curé ». Et je me désolais, parce que la petite allait sur ses quinze ans et qu'elle risquait d'être mère de famille avant sa première communion !

Quelque temps après, un missionnaire belge passe. Vous savez, les missionnaires, ils croient tout inventer. Celui-ci vient catéchiser mon Adolie. « Ne te trouble pas ma petite. Réfléchis. Combien y a-t-il de Dieu ? — Sais pas Monsieur le curé. — Voyons, combien as-tu de têtes (il prononce tête avec son accent belge) ? — N'y a deux, Monsieur le Curé. — Comment deux ? Montre-les ? — Elle porte les mains à ses seins : Une, deux, Monsieur le curé ! » — Rougissant jusqu'aux oreilles, mon pauvre confrère en a perdu son latin !

« Je faisais, dit encore le père Yvon, qui en est à son septième « ouassou », du prosélytisme pour le mariage. Je n'avais pas toujours du succès. Enfin un jour j'arrive à persuader un couple. Au jour dit, en présence de tout le village assemblé, et précédé d'une nombreuse progéniture, il monte vers l'autel. Je prononce la phrase sacramentelle : « Un tel, veux-tu prendre pour épouse... ? » — L'homme baisse la tête et ne répond rien. Je m'inquiète. Je lui dis tout bas : « Allons, allons, réponds. »

Alors il se tourne vers sa compagne : « Me feras-tu encore de la misère? » — L'assemblée éclate de rire, la femme se met à pleurer. Je crains pour la dignité de la cérémonie et je gronde mon bonhomme. « Veux-tu te dépêcher de répondre? » Mais lui, sans se laisser déconcerter, répète sa question. Il veut qu'elle s'engage en cette minute unique, à avoir à jamais bon caractère. Et c'est seulement quand elle a promis qu'à son tour il me répond « oui ».

« Ah! j'ai eu chaud! »

L'océan se fait plus houleux à mesure qu'on se dirige vers le nord. Sainte-Marie peut embarquer son rhum à l'aise grâce à un îlet qui coupe un peu l'élan de la mer. Mais au Lorrain, c'est une véritable barre qui se forme sur la côte, car en cet endroit elle n'est pas protégée comme dans le sud par les roches madréporiques. Et à Basse-Pointe le rivage est continuellement mordu par les vagues. On a dit de façon pittoresque que le bourg était bâti en « hamac ». Lors de la catastrophe de 1902, toutes les maisons ont été ensevelies sous les matières projetées par le volcan, tandis que la rivière soudain accrue emportait à la mer ce qui se trouvait sur son passage.

Toutes ces communes sont semblables, aux cocotiers près, à celles de France. Et les habitants de Basse-Pointe ont été fort indignés d'un timbre-poste qui représentait leur village comme un assemblage de pailloles africaines, alors que les petites maisons aux toits de tuiles s'alignent proprement autour d'une jolie église à clocher pointu.

Partout dans ces bourgs du Nord-Est, on embarque directement le rhum par bateaux. On y voit encore de ces « pirogues » de huit à dix tonnes, grées en goélettes, qui jadis étaient si nombreuses.

Face à nous c'est... la côte d'Afrique.

Nous voici maintenant tout au Nord de la Martinique, à Macouba, la paroisse du Père Labat. Les Dominicains avaient en effet, à Saint-Jacques, tout près de là, leur domaine, et dans cette partie de l'île les paroisses furent longtemps desservies par eux, tandis que les Jésuites régnaient sur le Nord-Ouest et les Capucins sur le Sud. Il officia donc dans la petite église carrée sur ces contreforts, toute peinte en bleu lavande à l'intérieur, et qui forme avec son cimetière fleuri, sous de très hauts cocotiers, une gouache aux tons violents, dont la mer est la dominante.

Au seuil des portes, les visages des femmes attirent par une note nouvelle. Le brun de la peau est plus rouge : on dirait un cuivre dans l'ombre. Les yeux immenses sont plus allongés, le nez est mince et les cheveux au lieu d'être finement crépelés à l'africaine, sont lisses, lourds et brillants d'un noir de jais. « Ce sont des coolies » me dit-on, car on appelle « coolies » non pas tant ces quelques Chinois de Saint-Pierre, dont la famille Yang-Ting, mais ces Hindous importés en 1853 au nombre de 13.600, quand l'abolition de l'esclavage et la détente qui s'ensuivit eurent soudain diminué la main-d'œuvre.

Certes, depuis ce temps, ils se sont bien un peu croisés avec les noirs, mais ils préfèrent, je crois bien, s'unir entre eux, car ils n'ont pas les mêmes goûts, ni la même religion. Ils craignent la mer et se rapprochent des rivières, de la claire eau courante que leurs ancêtres ont divinisée. Pas de marin parmi eux.

Ils ne fréquentent pas l'église catholique. Une cérémonie les rassemble où un cabri est sacrifié, dit-on, sous un drapeau rouge. Les femmes passent pour très amoureuses, et leurs yeux en amande, veloutés, affolent les hommes noirs ou blancs. Mais elles sont assez fières, moins

soumises que les négresses. « Ce sont de drôles de gens, me disait le petit chauffeur, Gracieux. Quand ils perdent un des leurs, ils ne le pleurent pas, ils se réjouissent au contraire, parce qu'il est délivré. »

La vieille famille de Pompignan a une des seules habitations anciennes qui soient conservées à la Martinique, avec celle de Pécol aux d'Origny. Un sobre et ferme jardin à la française affirme la volonté dominatrice de notre race sur la nature effrénée qu'elle rencontra.

Au sortir de Macouba, un domaine enchanté commence : c'est la falaise boisée, abrupte, qui baigne ici dans la mer farouche. Une route invraisemblable, que seules les fées ont pu tracer, s'insinue au creux des étroites vallées pour grimper à perdre haleine au flanc de la falaise. Mais on ne la découvre que mètre par mètre, parce que tous ces replis sont masqués par une débauche de végétation. Et l'œil est d'autant plus surpris, qu'on s'attendait, en ce point extrême, à voir se dessécher l'île en escaliers de rocs, en presque-îles squelettiques. Pas du tout, elle garde ce bouquet, ce feu d'artifice, pour la fin du voyage, se pare sans mesure avant de renoncer à la lutte avec l'océan qui l'étreint. Près des « figuiers maudits » les troncs s'élèvent encore plus hauts, les lianes se font plus touffues, les balisiers — ces bananiers sauvages — tendent la coupe de leurs feuilles à peine déroulées et révèlent leur magnifique secret : une fleur d'un rouge de sang qui a la forme d'une lame de sagaie, aux dents mortelles. Les bambous inclinés l'un vers l'autre en ogives parfaites étalent, au-dessus des têtes, dans une ombre mauve, leur fin treillis qui gribouille le ciel et de loin, tassés au creux de la vallée, ils prennent la majesté de ces panaches de plumes d'autruche qu'on voit au front des princesses d'Égypte sur les bas-reliefs antiques. Le moindre souffle les fait onduler, et plus tard

dépouillés de leurs feuilles, devenus mâts de gommier, ils se balanceront dociles à la brise.

C'est une vision enivrante de forêt équatoriale à laquelle rien ne manque, pas même l'odeur lourde de terre en travail incessant, riche en sève surabondante et tiède. Forêt de contes de fées, qui sur un coup de baguette magique s'ouvre sur une terrasse très noble avec de gros manguiers en quinconce, digne d'un château de France et d'où l'on peut surveiller toute la mer. Mais le château, au lieu d'avoir des étages superposés, les a posés de loin en loin. Il y a ainsi trois ou quatre maisons discrètement séparées, pour la commodité des hôtes, où les meubles les plus modernes alternent savamment avec les beaux lits à colonnes, en bois de courbaril, qui viennent des mères-grands.

Et la châtelaine? Je l'appelle Béatrice. Elle a selon les moments l'air d'un page florentin ou d'une mousmée japonaise, d'un gavroche parisien ou d'une lectrice de Proust : la plus vivante, la plus spirituelle des créoles que la légende veut toujours imaginer potelées et non-chalantes.

Béatrice m'emmène tour à tour vers un charmant petit jardin pareil à un jardin de presbytère, et vers des tortues qui célèbrent leurs amours. Ce ne sont pas des tortues de mer, sauvages, mais d'innocentes tortues domestiques, des « molocoï » (au corps mou) qu'on engraisse en champ clos. Le grand jeu est de les retourner sur le dos pour voir les efforts désespérés et habiles qu'elles déploient pour se remettre sur leurs pattes. Quelle tragédie tenace! Etirant leur grosse tête ridée aux yeux peureux et leurs pattes griffues, elles prennent point d'appui sur leur queue, s'aident d'un mouvement de terrain propice et à force de se remuer, vlan! les voici qui chavirent!

Puis on s'étend sur un hamac. On ne voit plus, de ce monde, qu'une voûte verte, très haut, trouée de ciel pâle, et on ne peut plus penser à rien, sinon que des voix amies résonnent tout près, et qu'il est vraiment des endroits de la terre où il fait exceptionnellement bon vivre.

— Allons, fait Béatrice, si vous voulez descendre à Grand'Rivière pour le départ des gommiers, c'est le moment. »

Le site même trahit le caractère héroïque de la vie qu'on y mène. Grand'Rivière, poussé à la mer par la falaise, s'accroche sur un étroit littoral. Tout y est dur, tendu : le roc, les cocotiers eux-mêmes, avec leur tronc rude et courbé sous une poigne invisible. De grands nuages gris de tempête roulent en masses menaçantes en harmonie avec les énormes rouleaux qui, sans arrêt, déferlent vers la grève de galets. C'est en vain que la Pelée a fait au village ce cadeau : un vaste terrain de lave un peu à l'Est dont on ne sait que faire et où quelques piquets retiennent les filets de pêche à sécher. Mais la vie pathétique de Grand'Rivière a pour tremplin la petite grève étroite, rocailleuse, où, comme une escadrille en attente, les coques fines des gommiers reposent, pointées vers le large : toutes de même coupe, et pourtant pas deux semblables, coques fidèles dont la mer furieuse n'a jamais raison. Une à une, poussées à bras, elles prennent la vague énorme. On a un frisson. Vont-elles être englouties ? Elles se redressent, presque verticales, appuyées à la muraille d'eau comme un lévrier qui bondit, et hop ! en se jouant, sans effort, elles escaladent l'obstacle. Les rouleaux franchis, on hisse la voile et déjà les gommiers ne sont plus, sur la mer étincelante comme un métal, que de blancs papillons fragiles, bientôt estompés dans la brume.

Les marins de Grand'Rivière sont de rudes hommes,

frères ignorés de nos pêcheurs bretons. Quand, à l'époque, ils partent au « thon », des thons plus longs parfois que le gommier, c'est un combat à mort qu'ils livrent. L'animal a de la défense, et se pêche à vingt milles au large.

On l'appâte avec du poisson-volant, frêle comme une libellule, aux ailes transparentes; on en pique un à l'hameçon et on file deux grosse lignes (les plat-bords des gommiers en gardent l'encoche incisée), avec le canot en travers à la lame. Quand le thon est pris il gagne le fond. Il faut filer vingt-cinq à soixante brasses de ligne et ramener ensuite à bout de bras tout cela à bord, en se soutenant d'une rame. Pourvu que la ligne ne cède pas! Il faut rendre, reprendre. Enfin on amène le poisson par le travers du canot, il se défend toujours avec de terribles coups de queue. Tout en gardant l'équilibre dans la coque étroite, on le fait basculer en amenant la tête hors de l'eau et on l'assomme à coups de matraque. S'il est trop gros — et c'est là qu'est le tour de force, — on le harponne et puis « on le ramasse à la petite cuiller », c'est-à-dire qu'on fait un peu chavirer le canot pour l'embarquer. S'il est trop long, on le tronçonne. Il n'est pas rare en effet de voir des thons de mille kilogs ou bien c'est un requin, bonne prise, ou un « varé » (le poisson épée) ou bien un « merbalaou » de cinq cents kilogs. A Fort-de-France, j'ai vu au marché un de ces énormes poissons que cinq hommes avaient de la peine à porter sur leurs épaules... et que ces frères gommiers, avec leurs deux ou trois hommes d'équipage, arrivent à capturer. Quelle n'est pas leur peine lorsqu'il leur faut abandonner un poisson sur deux, en cas de double prise. Aussi, parfois, se mettent-ils à deux embarcations pour cette pêche.

On pêche très rarement à la senne ici. La mer est trop agitée. Déjà elle engloutit lentement la cendre que le

volcan avait rejetée! Peut-être serait-il facile de construire une petite jetée pour adoucir la vie de cette population courageuse et exposée?

Au moment de l'expédition du rhum, les camions apportent sur la grève les barils précieux, au rythme de cent par jour. La « pirogue » de trente tonnes qui les attend pour les mener à Fort-de-France se tient en dehors des brisants, à plus de cent mètres de la côte. On la voit danser dangereusement, étant sur lest. Alors les hommes, nus, poussent à la mer les barils. Et, sans en perdre un seul, les dirigeant d'une main et nageant de l'autre, ils les mènent jusqu'à la pirogue, de rouleau en rouleau. Parfois le tonneau disparaît, parfois l'homme. Ils perdent un instant le contact et puis la poussée continue. On dirait un troupeau docile de bêtes marines accourant à l'appel du navire. Alors les quatre hommes de la pirogue jettent des filins autour des barils et les hissent à bord, tandis que sans reprendre haleine, faisant entre eux la course, les nageurs regagnent la terre.

Là où la mer vient mourir sur la grève, ils se redressent, admirables statues élancées, à contre-jour sur le ciel en feu du couchant. Mais le noir est pudique, et vite il court se vêtir à l'abri des cases.

En avril le thon est encore trop loin des côtes. On se contente, à Grand'Rivière, de pêcher le « volant », petite sardine ailée qui fait l'étonnement des profanes. On raconte volontiers, pour se gausser d'eux, l'histoire du Marseillais, qui, de retour à la Canebière est interrogé sur la Martinique : « Mon cher, c'est un pays merveilleux. Il y a des montagnes en sucre, des rivières de rhum et des poissons-volants... — Ah! non, par exemple, tu nous ne la feras pas croire! Les montagnes de sucre et les rivières de rhum, c'est possible, mais des poissons qui volent, elle est trop forte celle-là! »

Pourtant ils volent bien par bonds légers, au-dessus des vagues, difficiles à saisir du regard à cause de l'extrême transparence des ailes impalpables. C'est plutôt le miroitement de leurs écailles qui les trahit. A l'époque du frai, les femelles sont prises d'une sorte de folie. Par nuées elles voltigent au-dessus des flots, à la recherche d'une surface où déposer leurs œufs. On les cueille au moyen d'un « calu », un filet en forme de cerceau comme pour la crevette, et le pêcheur n'a qu'à relever au milieu de son canot pour que les volants viennent y pondre. D'un revers de main, le pêcheur les renverse dans le gommier.

Les canots en sont pleins, et les femmes viennent en charger de grandes corbeilles rondes. La vente du poisson n'est pas organisée comme elle pourrait l'être avec un système de coopératives et de camions reliant le port à Fort-de-France, où le poisson coûte très cher et où l'approvisionnement est irrégulier, par un paradoxe curieux, au bord de la mer la plus poissonneuse du monde ! De Grand'Rivière, les femmes partiront au petit matin, leur corbeille sur la tête, sur cette route escarpée pour aller vendre ce qu'elles pourront aux villages voisins, avant que le soleil ne vienne gâter le produit de la pêche : quelques sous pour un « volant ». Le reste servira à les nourrir.

Entre Grand'Rivière et le Prêcheur, il n'y a pas de communication : à peine un sentier peu fréquenté, effondré en divers endroits que les habitants redoutent. Le même fait se produit, dans la région correspondante, à la Guadeloupe, entre Pointe-Noire et Deshaies. La falaise en certains points est abrupte, creusée de grottes, et la végétation est particulièrement drue sur la hauteur. Une petite roche isolée en mer, face à elle, a nom la Perle.

Aux Abymes, petit village de pêcheurs, le terrain se fait et se défait d'un an à l'autre. Les grands fonds sont immédiatement devant la plage, et les navires n'y peuvent mouiller.

Le Prêcheur se rattache donc plutôt à Saint-Pierre dont il était comme un des faubourgs du temps de la prospérité de la ville. Des pans de murailles de belles maisons s'y voient encore, effondrés. Pourtant ce n'est pas de ce côté que le volcan jette sa lave, et cependant il paraît beaucoup plus menaçant que de Saint-Pierre; sa pente, de ce côté, est très rapide.

Quel prédicateur laissa ici un tel souvenir? Ou bien est-ce une roche figurant le profil encapuchonné d'un moine? En tout cas, c'est ici, assure la tradition, que Du Parquet débarqua, et c'est ici que la Martinique lui a élevé un monument très simple : une colonne cannelée et tronquée, non loin du vieux beffroi qui sonnait l'alarme lorsqu'apparaisaient au large les vaisseaux hollandais ou anglais arrivant dans l'espoir du pillage.

On n'a qu'un souvenir vague et imprécis de l'honnête homme qui fit de la Martinique caraïbe une terre française. Et cela pour l'amour du tabac... car c'est pour diriger, avec l'accord de Richelieu, la culture du tabac que d'Esnambuc, après y avoir débarqué une première fois, revint à la Martinique en 1626, puis en 1635, tandis qu'il a le titre de gouverneur de Saint-Christophe. Et il laisse comme chef de la nouvelle colonie son neveu Du Parquet. J'aime à croire que si les Caraïbes furent détruits, ce fut plutôt par la faute des premiers navigateurs contemporains de Christophe Colomb qui depuis un siècle visitaient l'île, car on dit que Du Parquet fut sage et bon. Il avait l'habileté de bien accueillir les passagers des navires qui accostaient et savait les convaincre de s'établir dans l'île à qui les serpents avaient fait une

fâcheuse réputation. Auprès de lui se trouve sa femme, pionnière des femmes coloniales françaises, qui fut quelque temps gouvernante effective de l'île à la mort de son époux.

Ce fut Du Parquet qui créa, à côté des cultures du tabac et du coton, celle de la canne à sucre, avec un nommé Trézel de Rouen. Puis on fit du cacao et des fruits confits. La côte entre le Prêcheur et Fort-de-France fut la première choisie par les Français. Ils vivaient modestement dans des « ajoupas », des cases semblables à celles des indigènes, près de leurs magasins. Mais déjà une inégalité sociale régnait parmi eux, et les colons libres se distinguaient des « engagés » loués à bail pour trois ans qui, d'ailleurs, le plus souvent, demeuraient aux îles sur une concession de la compagnie s'ils ne choisissaient pas d'être rapatriés. Quantité de jeunes gens pris dans les ports ou les campagnes partaient ainsi vers l'inconnu.

Les colons, à peine organisés, eurent à tenir tête à la Métropole qui prétendait leur imposer le monopole du commerce et les exigences de ses compagnies. Dès le début ils faisaient preuve d'esprit d'indépendance en même temps que d'initiative.

L'habitation Girard, sur la route en bordure de la mer, offre un type de rhumerie agricole de l'ancien système Père Labat. Du temps du grand-père du propriétaire de Raynal, c'était encore un moulin à vent, avec des mulets pour les jours de calme plat. Dès qu'ils entendaient les ailes grincer, le vent reprendre, les mulets s'arrêtaient. Aujourd'hui on les a remplacés par une machine à vapeur. Il n'y a guère que sept à huit employés, mais la petite usine produit ses quarante-cinq mille litres. « Voulez-vous goûter du « vezou » ? me propose-t-on. C'est le jus de la canne à sucre qui vient d'être pressée : douceâtre, trop sucré, si fade qu'il soulève le cœur. C'est à qui racon-

tera sa petite histoire sur l'éruption : on me dit qu'on a trouvé le câble qui reposait par 1.800 mètres de fond à dix-huit kilomètres au large, enroulé avec d'immenses troncs d'arbres.

En retraversant Saint-Pierre je vois cette annonce modeste au mur d'un cabaret : Punch, 0,60; Sirop batri, 3 francs.

Il est un coin de la Martinique qui est une petite Suisse : c'est Morne-Vert. Parce que la route qui y conduit de la côte est terriblement accidentée, je ne crois pas qu'il soit très fréquenté. Pourtant le caractère en est très pittoresque avec son église à clocher pointu, sur un piton, qui groupe tant bien que mal quelques maisons et ses belles pentes vertes de pâturages tout autour. On se croirait à quinze cents mètres d'altitude en Europe centrale. Les paysans y font des calebasses pyrogravées de quelques dessins stylisés d'un style très montagnard.

Il faut souhaiter que la route du littoral entre Saint-Pierre et Fort-de-France soit aménagée au plus tôt pour le tourisme. Il y a là une succession de villages qui expriment toute la poésie des tropiques par leur charme spontané et l'exubérance de leur beauté. Tantôt la falaise y vient baigner dans la mer, lui jetant en otages quelques gros rochers, tantôt les mornes s'abaissent par étages en pentes douces vers l'estuaire en miniature d'un large ruisseau qui s'attarde avant de se noyer dans la mer. Il forme un marigot, une sorte d'étang où se reflètent les plus majestueux cocotiers tout alourdis de noix pleines et de palmes recourbées à travers lesquels la mer scintille. Une petite case avec sa perruque traînante de feuilles de lataniers se cache dans l'ombre, et si on s'approche on voit toute une population de cochons noirs reniflant, et aussi des humains accroupis sur le sol qui s'emploient,

orteils en l'air, à tresser un casier à langoustes ou bien un filet. Toujours un sourire vous accueille et si vous demandez la permission de jeter un coup d'œil à la case, jamais un refus. Au contraire : « Faites vos zaffaires » (mais cela signifie : faites ce qui vous plaît).

Ainsi se succèdent le Carbet, Bellefontaine, baignés par le soleil du soir qui fait le sable plus doré et colore les cocotiers de reflets métalliques. On dirait des boas immobiles tendus vers la mer. Les plages sont pavoisées de la dentelle blonde des filets dressés sur des pieux de bambous. Les gommiers reposent paresseusement, leur journée faite; certains couchés sur le flanc pour mieux dormir. Mais pourquoi les a-t-on si ridiculement attifés d'une petite cabine en tôle ondulée à l'avant?

Les hommes au beau torse acajou, riant de toutes leurs dents, avec un insolent chapeau pointu dont le rebord leur vient sur le nez. Et les femmes sous leur regard se tortillent de vanité et de désir, plus lascives à mesure que la nuit approche, la nuit si noire qui ne trahit personne. Déjà l'amour est dans l'air, ce dieu-patron de la Martinique, tour à tour mélancolique, joyeuse, au rythme de son humeur passionnée.

Puis vers Case-Pilote et Case-Navire le temps s'est couvert. Un ciel d'Ile-de-France, le plus habituel aux tropiques, quoi qu'on en pense, a refroidi la terre. Par un de ces contrastes de paysage qui donnent tant de saveur à cette petite île et la grandissent d'autant, c'est maintenant un coin de bois d'hiver en France qu'on traverse : de chétifs arbustes au feuillage rosé, les « ti-baume ». Les cocotiers ne reprennent en une petite oasis serrée et sombre que dans les creux des vallées, autour des margigots.

Case-Pilote... c'est là qu'il faut venir au petit matin voir la danse lente et piétinante des pêcheurs tirant la senne

lourde des trésors de la mer. Ils chantent en mélodie : « Raliez bois canot! Raliez bois canot! » bras tendus, et le torse rejeté en arrière...

Le Lamentin est la plaque tournante de la Martinique, confortablement assise sur la plaine qu'elle a conquise, car jadis c'étaient des marécages. Quand on prononce le nom de Lamentin, là-bas, c'est toujours avec une nuance de respect. C'est la plus riche commune, ayant sa cantine scolaire, son hôpital, de confortables habitations de travailleurs, grâce à l'homme le plus fortuné de l'île, M. Aubéry. Son château blanc sur un piton scié, afin de mieux symboliser la puissance, se voit de fort loin.

Mais le Lamentin possède une autre rareté plus secrète : un curé astronome, l'abbé Tostivin. Par lui on a l'illusion d'approcher un peu ces caraïbes légendaires dont quelques descendants dégénérés végètent encore à la Dominique et qui ont laissé si peu de traces. Quand une femme a les yeux verts à la Martinique on dit qu'elle est caraïbe. Mais c'est un terme fantaisiste. Je les imaginai tout nus, avec des plumes de perroquets dans les cheveux et des bracelets de métal, un arc à la main. Voici que, d'après l'abbé, ils dessinaient sur la pierre des cartes du ciel et considéraient certains animaux comme les symboles des saisons. « Je cherche le crapaud, c'était leur solstice d'été. » En fait de crapaud il n'y a pour l'instant qu'un chat tranquille, en chair et en os, qui ronronne sur l'harmonium. Une odeur de pomme de France monte du vaisselier. « Les Caraïbes ou plutôt les Ignéris, race autochtone, creusaient des cupules profondes dans des tables de pierre qu'on peut voir encore sur certains îlots. C'étaient là leurs cartes du ciel. »

C'est près du Lamentin, à Lareintye, que je fus initiée au combat de coqs.

Le combat de coqs pour l'Antillais c'est la course de taureaux de l'Espagnol, la partie de boules du Provençal. Un beau « cô » a tant d'importance que je vis se fâcher tout rouge un homme dont on se moquait sur ce chapitre. Et il fallait voir les attentions dont étaient entourées les caisses qui contenaient quatre-vingts de ces précieux animaux embarqués sur un paquebot à destination de la Martinique! Quel angélu aux aurores!

On a ici des écuries de coqs comme ailleurs de poulains : quarante-trois à Lareintye dans la salle d'entraînement et autant en plein air, dans la cour de « repos ». Chacun a son nom sur la cage : Vigo, Pédale. Ce sont tous des coqs de poids égal. Baignés tous les matins, ils mangent comme les gens, trois fois par jour, de délicates choses, du foie cru, du jus d'orange. Ils sont massés au bay-rhum, cette lotion proprement martiniquaise faite de rhum et de bois d'Inde. Il ne faut pas moins de quatre domestiques par quatre-vingts coqs, et leur entretien coûte environ deux mille francs par an. Les coqs eux-mêmes, ces champions, valent jusqu'à quatre mille francs et leur carrière sportive est brève : trois, quatre ans, avec de la chance. Parfois ils sont tués du premier coup. Souvent le nerf optique est atteint, et ils continuent de se battre, borgnes ou aveugles.

« Mais il faut d'abord la race : ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire le premier poulet venu qui est bon pour se battre. Ensuite il faut, à condition qu'il soit déjà en bonne forme, huit jours d'entraînement. Un « planton » déjà entraîné le fait courir pour supprimer l'essoufflement. On l'emmitoufle pour qu'il ne puisse pas se battre pour son compte et s'abîmer avant le grand jour. Les champions célèbres gagnent aussi leur vie comme

reproducteurs. J'admire dans la pénombre les beaux plumages luisants de toutes couleurs. « Celui-ci vient de Madrid. Celui-là a été acheté à Séville! »

Le coq n'est pas seulement comme on pourrait le croire une fantaisie de riches. C'est vraiment une passion populaire. On voit fréquemment sur les routes un homme du peuple à bicyclette ou à pied qui serre contre sa poitrine son coq. Il l'a payé de toutes ses économies et le jour venu, il va faire parier sur ce faible enjeu.

Le « pitt » dans le village est le centre d'attraction. On voit sur une affiche : « il y aura pitt samedi et dimanche ». Une foule bien vêtue de vêtements blancs tout propres s'y dirige en riant. Une forte odeur de poulailler, pas très agréable, avertit qu'on est arrivé. Est-ce cette baraque ronde? Mais oui, un minuscule amphithéâtre de tréteaux, une minuscule arène de terre battue. On s'entasse au milieu des cocoricos, des cris humains, des exclamations. « Comment va, cher? Viens ici, cher! » Un petit homme fait plus de bruit que tout le monde, s'agite, se démène, se contorsionne, magnétise tout son entourage. Il est le seul à porter un canotier au milieu des feutres noirs. « Qui est-ce donc? — On rit : c'est le manager des coqs. C'est Calamité. Et où a-t-il puisé ce nom fâcheux? — Ah! ceci est une autre histoire. Figurez-vous qu'autrefois Calamité était très calé en moto. Il gagnait toutes les courses. Le Conseil général lui a donné une subvention pour aller prendre part à une course en France. Mais notre Calamité a joué tout l'argent en route sur le paquebot et il n'avait plus le sou pour débarquer. Il n'a pu que revenir du tac au tac, et l'oreille basse!

On parie jusqu'à quarante mille francs par liste de paris. Les paris sont toujours oraux, toujours tenus — question d'honneur. Au passage on peut voir en pleine lumière les fameux « côs ». Affreux et superbes à la fois.

Hauts sur pattes, la tête petite, la poitrine saillante, une belle musculature, l'ergot terrible, mais... ils ont été en partie plumés de façon à dégarnir le cou et les cuisses. Une chair rouge apparaît. « Cocorico », ils se croient déjà vainqueurs et clament un peu prématurément leur victoire, à moins que ce ne soit une provocation. On les saisit pour leur aiguïser les ergots. Si l'ergot était trop petit, on leur en mettrait d'artificiels en celluloïd.

Puis les propriétaires apportent les deux combattants sur l'arène. En un dernier geste un peu déclamatoire, ils sucent les ergots de leurs coqs. « C'est pour montrer qu'ils ne sont pas empoisonnés. A Séville, on truque, en trempant l'ergot dans du citron. »

Maintenant on les pose à terre. « A nous, les côs! » crient les assistants déjà séparés de leurs chaises, penchés l'un sur l'autre pour mieux voir.

Cela n'a rien d'épique, ces deux volatiles sautillant en silence et tâchant de se béqueter ou de se déchiner de l'ergot, au-dessous de cette assemblée vociférante. Pas d'impression de barbarie : le combat est dans la nature même du coq, et les chances sont égales.

Ils combattent lentement, avec réflexion, avec courage, se mesurant du regard, le cou tendu et portant leur coup avec sûreté. Atteints à mort, ils continuent de se battre jusqu'à ce qu'ils chancellent et tombent. L'autre alors s'acharne sur sa victime, à moins qu'on ne la relève pour essayer de lui redonner quelque vie. Souvent le vaincu est à demi asphyxié par le sang qui lui engorge le cou, et il suffit de lui sucer la crête pour le soulager. Puis le propriétaire le fait boire à sa propre bouche, lui prenant le bec dans ses lèvres, à moins que, aspirant une gorgée de liquide il ne lui en vaporise les ailes. Il lui parle tendrement à mi-voix pour encourager son coq-bataille, son coq-game.

Et on remet les adversaires en présence. Chaque passe dure de deux à dix minutes, elle est à mort ou non. Les coqs, un peu vacillants, sont comme ivres; les quelques plumes de leur queue qui n'ont pas été sacrifiées au pesage sont tout ébouriffées. Mais, héroïques, ils se remettent à leur besogne de mort, jusqu'à ce que ne pouvant plus même voleter, ils tombent « dec-dec » atteints au cœur par l'ergot meurtrier.

Pas un instant les cris n'ont ralenti. Vingt fois on a pu croire que tout le frêle édifice allait s'effondrer sous les gesticulations. Les gladiateurs romains n'entendaient pas plus de clameurs que ces poulets. « Et vous savez, chaque coq a sa tactique! » On discute encore le combat terminé. Tout à coup une rumeur traverse l'assistance et on entend des exclamations compatissantes. « Le vainqueur vient de mourir!... » Et c'était sa première bataille. — Quelle perte pour le patron! C'est un pauvre diable, il s'en va tout attristé avec son coq sous le bras.

Mais quelle passion autour de ce pitt! Il paraît que les Américains à Haïti et à Porto-Rico ont interdit ce jeu. Les Porto-Ricains en sont si friands qu'ils vont faire des combats de coq sur des bateaux en mer!

CHARME DU SUD

Quand on dit : « Partons pour le Sud », c'est encore le Lamentin qu'on traverse et la route s'attarde dans la « plaine », jusque vers Ducos. Charmant village aux façades rayées de bandes multicolores comme une étoffe de pékin. Une fontaine y glou-gloute sans arrêt sur la grand'

place. « Il y avait ici, me dit-on, un maire qui criait très fort. On l'appelait Tambour-gueule! »

Passé Rivière Salée on est bientôt au Trois Ilets. La baie de Fort-de-France s'y creuse comme une vasque : c'est la paroisse de Joséphine, et le fief de feu Gabriel Hayot. A vrai dire, le souvenir de ce dernier tient plus de place dans le cœur des habitants que la première. Il est mort depuis peu, il a fait la prospérité de ce village dont il était maire, tandis qu'on soupçonne Joséphine, avec les préjugés de son temps, d'avoir poussé son illustre époux à rétablir l'esclavage.

Trois Ilets est propre comme un sou neuf, et pourtant bien des générations se sont succédées dans l'église où repose la mère de Joséphine, Mme Tascher de la Pagerie.

En face, un petit hôpital miniature. On frappe. C'est une persienne qui s'ouvre, et une cornette de Saint-Paul-de-Chartres apparaît. « Ah! pardon mesdames. Je vais ouvrir. Généralement, voyez-vous, je n'ouvre que la fenêtre de ma boutique à deux sous. »

La boutique à deux sous, c'est sa pharmacie. Avec les carreaux rouges, la vieille table de bois bruni, et les pots bien rangés, la bonne sœur en costume du xvii^e siècle, cela fait une charmante « apothicairerie » à la flamande...

Deux têtes noires se montrent à hauteur de la fenêtre. Les cheveux crépus sont sagement roulés en petits tourbillons sur les oreilles et le front. Elles demandent tout bas quelque chose, tendent leur pièce. « Vous voyez si c'est vrai? Deux sous! » La bonne sœur rit. Elle a quatre-vingts ans passés... elle en avait vingt quand elle est venue à la Martinique.

Sur le trottoir d'en face, une boutique de cordonnier. Et tout à côté des voix enfantines psalmodient : « La... Sainte-Tri-ni-té. » Ce sont de toutes petites filles, quatre ans, cinq ans peut-être, qui répètent le catéchisme ensei-

gné par la cordonnère. Cela évoque l'atelier du charpentier de Nazareth...

M. Hayot a fondé un musée de Joséphine. La chambre de jeune fille, celle qui figura à l'exposition coloniale, y a été reconstituée : avec le lit à colonnes et le canapé en bois de coubaril et tissu de madras. Un buste de Napoléon. Mais la pièce dont la gardienne est le plus fier est... la copie du pot de chambre de l'impératrice à la Malmaison, très « Premier Empire », d'un vert inimitable, qui vaut, paraît-il, huit mille francs ! Des autographes de l'Impératrice où de son écriture irrégulière, sensuelle, négligente, elle mentionnait : « Laissez entrer les gens qui présentent ces billets dans la loge de Madame Bonaparte — signé : La Pagerie-Bonaparte. Thermidor. Théâtre de la République. » Au mur les armes des Tascher de la Pagerie, portant deux soleils rouges. Il y a un peu de tout dans ce musée : des crocodiles empaillés, des papillons de Guyane aux ailes chatoyantes comme un émail bleu, des coraux en forme d'éventails ajourés qu'on cueille sur les côtes martiniquaises, et quelques gravures anciennes.

L'une d'elles est tirée d'un fascicule des « Essais de la Nature ». Une sorte de triton y est représenté sur une plage. Le texte est impayable : il s'agit d'un homme-marin à queue de poisson qui est apparu par trois fois en mai 1671 sur les côtes de la Martinique. « Pierre, nègre du dit Noël Moule de la Rozière, a déposé ce qui s'ensuit : moi miré un homme en mer du Diamant, moi miré li trois fois. Lui ténny tête, bon visage de li comme monde, ly teny grand barbe gris, li sorti hors de l'eau, regardé nous, je vous moi prendre li dans ains, moi teny petit peur, non pas grand non; et puis li caché. Lui souvent gadé nous et pourtant lui teny queue comme poisson ».



Cl. Albert Dormoy

LA CÔTE-SOUS-LE-VENT A LA MARTINIQUE



Cl. Albert Dormoy

LE ROCHER DU DIAMANT

« On laisse à conjecturer si c'est un monstre ou une espèce féconde, et supposé que ce soit un monstre, de quelle manière il a pu être engendré. Nicolas Rimbres rapporte que la famille des Marinis en Espagne est venue d'un triton et d'une fille dont il eut compagnie. Mais de savoir s'il est aussi semblable à l'homme dans les parties intérieures que dans les traits du visage, c'est aux savants de décider ces questions ».

Une autre gravure, une des premières qu'on ait faite de la statue de Joséphine sur la savane, montre que du temps du second empire un fonctionnaire en armes était posté au pied de la statue.

« Ma grand'mère, dit la vieille gardienne, se rappelait les grandes fêtes qu'on donna pendant trois jours à Fort-de-France lorsque la petite Yéyette fut couronnée Impératrice. »

Ce serait pour les admirateurs de Joséphine un grand plaisir que de pouvoir visiter sa maison natale : sans doute une de ces belles demeures coloniales comme il en reste encore trois ou quatre dans l'île, carrées avec un double toit de tuiles débordant l'un l'autre afin de former une galerie couverte tout autour des appartements. Mais l'habitation des La Pagerie a été détruite par un incendie la nuit même où Joséphine vint au monde et c'est dans une petite dépendance que la fillette ouvrit ces yeux qui devaient avoir tant d'admirateurs.

En vain le pèlerin sentimental suit-il parmi les arbustes un sentier aux profondes ornières, cherchant dans l'air bleu le parfum des jours anciens... Il ne découvre qu'un pan de mur calciné envahi par les lianes, une petite « case à nègres » abandonnée, et deux ou trois pierres sur le ruisseau où la tradition veut que Joséphine enfant allât se baigner. « Tu seras reine », lui disaient, paraît-il, les laveuses la voyant si belle. Ou

bien est-ce le miroir de l'eau claire qui faisait garmer cette idée dans la tête bouclée?

Une petite route peu fréquentée suit la côte vers les Anses d'Arlet. Plus de bananiers comme dans le Nord, mais cette végétation légère, immatérielle, des ti-baumes qui tapisse les mornes abrupts. Tout est brun rose et soudain la vallée s'entr'ouvre sur un lac de turquoise, absolument calme : la mer des Antilles.

A chaque croisement de sentiers, un calvaire. Souvent ce n'est qu'une petite chapelle maçonnée sur un socle naïf, où sourit dans la pénombre une candide vierge en porcelaine assistée de deux chandelles et de quelques fleurs dans un petit vase. Les fleurs se renouvellent selon la piété des passants. Nulle main sacrilège ne touche la statuette, à l'abri dans sa niche.

Parfois, comme ici, le petit monument prend les dimensions importantes d'un calvaire breton : tel l'escalier de Job, des marches usées grimpent vers le ciel, et tout en haut, le petit autel fleuri s'élève. Au soir les mains dévotes allument les chandelles. Partout à travers la Martinique, elles rayonnent, humbles phares, qui mettent dans les ténèbres une petite présence réconfortante.

Les gens à pied ont grand'peur de circuler la nuit, cette nuit d'encre, toute hérissée de bruits rauques et mystérieux. Pendant le jour, distrait par les voix humaines, par la rumeur des usines ou des vagues, on sent la nature fraternelle. Mais quand la nuit tombe, brusquement, sans crépuscule, d'autres bruits s'en donnent à cœur-joie : ce sont les grenouilles et les « cabris-bois », les mugissements du vent, les froissements des palmes. On a beau savoir, on éprouve une crainte insurmontable et on se tapit dans sa case. S'aventure-t-on au dehors? On

tremble à chaque instant. Ce froissement d'ailes, n'est-ce pas celui d'un « souclian », d'une de ces vieilles femmes qui mettent leur peau au crochet et s'envolent au-dessus des canaux? N'est-ce pas un diable qui brandit une trique au bord de la route? N'est-ce pas un cercueil en travers du chemin? Le lendemain on y découvre une branche de bananier. Mais les « Zombis » ont bien pu faire disparaître le cercueil...

Si vous demandez à une vieille femme « qu'est-ce qu'un zombi? » elle ne saura pas exactement répondre! Un zombi, c'est un esprit, voilà, qui rôde la nuit pour faire des tours aux vivants. Ce sont des « moun-mô », des morts insatisfaits. Un chat vient-il miauler sous la fenêtre? c'est un zombi. Un crabe, un de ces crabes de terre qu'on tient dans une caisse pour l'engraisser, s'est-il enfui et descend-il le trottoir en marchant de côté avec une pince plus courte que l'autre? on n'ose pas s'en saisir, parce que c'est peut-être un zombi, ou une bête gagée (envoyée par les zombis). On ne mange pas les œufs pondus le Vendredi-Saint, et il faut bien se garder d'en attacher un sous son aisselle droite pendant douze mois (situation d'ailleurs peu alléchante) sous peine de voir sortir de l'œuf un petit monstre!

Malgré les efforts des instituteurs et du clergé, les paysans sont encore sous la coupe de ces vieilles superstitions comme les Celtes de Bretagne ou des Cornouailles, et pour eux le monde imaginaire a autant de réalités, plus peut-être que ce qu'ils entendent dire sur la lointaine Europe. Ces croyances sont habilement entretenues et exploitées par des charlatans, qui deviennent d'ailleurs de plus en plus rares. Ils font métier lucratif de guérisseur, et quelles étranges recettes ils donnent : « Pour guérir les maladies d'estomac, il faut passer trois fois la main sous l'aisselle et sous le nez. » S'ils se maintien-

nent, ils doivent faire un pacte, non plus avec le diable, mais avec le curé, et tremper leurs griffes dans l'eau bénite!

Ainsi dut faire « Man-Joseph » la prêtresse de Sainte-Sidonie, une vieille négresse robuste malgré ses soixante et dix ans, aux yeux brillants d'intelligence, dans une figure toute ridée, la voix cave. Si les affaires ont été bonnes, sa case ne le trahit pas. Tapissée de journaux et de cartes postales, elle n'est pas différente de celles des travailleurs. Un petit chat noir apeuré rappelle fort à propos qu'on est chez une sorcière. Du moins elle le fut, et disait des messes noires. On venait la consulter de fort loin sur des maladies, sur la destinée. On venait en cachette lui demander « quimbois », un de ces philtres mystérieux fait de plantes, de poudre d'ossements, de bave de mort, de sang de femme, et le diable sait quoi encore! Tantôt pour capturer le cœur d'un beau garçon, ou bien pour le garder contre les « engeances », tantôt pour punir un voisin en lui inculquant un petit mal au ventre.....

Un autre venait demander une poupée au cœur percé d'épingles qu'il irait, de nuit, placer devant la porte de son ennemi afin de mettre la guigne chez lui.

Et ce n'étaient pas seulement des paysans illettrés qui venaient consulter, mais de belles voitures, s'arrêtant au prochain tournant, amenaient en secret des dames de la ville, à demi-incrédules, mais résolues à tenter tous les moyens.

Maligne, Man-Joseph ménageait elle aussi la chèvre et le chou. Elle se gardait bien d'invoquer Lucifer, ce qui l'eût infailliblement brouillée avec les dévots, mais elle prétendait avoir eu dans son sommeil la révélation d'une nouvelle sainte. C'était une amie d'enfance à elle, native du Marin, morte depuis longtemps. Elle lui était apparue

et lui avait dit : « Je suis au ciel. Tout ce que tu me demanderas, je le ferai exaucer. Fais-moi reconnaître sur terre, comme Sainte Sidonie ! » Et dès lors, Man-Joseph d'installer dans une case proche une chapelle à la sainte. On ne l'appela bientôt plus que ma sainte. Cette Sainte Sidonie, pour n'être pas canonisée à Rome a été tolérée par le curé du village : Il a fait promettre à son... interprète de ne plus fabriquer de quimbois et de ne réciter, dans sa chapelle, que des prières rituelles. En foi de quoi, conscient d'avoir sauvé son âme il la laisse poursuivre sa petite industrie.

C'est donc la plus dévote des sorcières que j'ai trouvée au flanc du Morne près de la côte méridionale de l'île. « Je vais vous sacrer, me dit-elle, en créole, chevalier de Sainte Sidonie. » Mon guide, lui, se déroba... Et elle nous emmena dans sa chapelle. Une forte odeur d'huile rance saisit à la gorge dès le seuil, car une sorte de sacristie est toute pleine de petits bols où tremblote une mèche allumée nageant sur l'huile offerte par les pèlerins. C'est tout juste si la mégère ne veut pas vous en barbouiller au cours de ses rites. La « chapelle » a un pseudo-autel de bois peint, un pseudo-tabernacle, des bancs et des prie-Dieu, des broderies, et tout un bric-à-brac de statuette de toutes les pâtes, de toutes les tailles, bancales, ébréchées, dédorées et piquées de... souvenirs de mouches. Aux murs, une collection impressionnante d'images de sainteté maintenues par des punaises, des Saint Michel avec leur dragon et leur cuirasse, des Sainte Geneviève avec leurs brebis et leur houlette, des Sainte Catherine avec leur cithare, toute une légende dorée à deux sous.

« Eh bien ! et cette cérémonie promise ? » (et payée d'avance d'un billet discret)... Notre vieille en madras cornu (c'est tout ce qu'elle a d'ailleurs de diabolique)

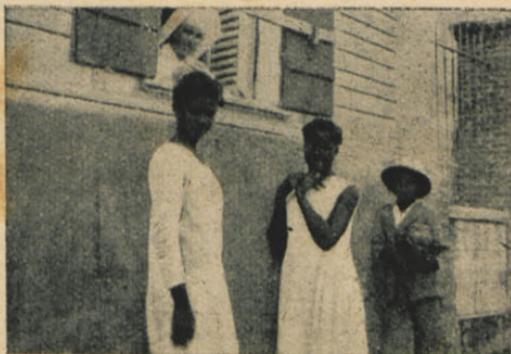
sur les marches de son autel fait quelques simagrées après un signe de croix rassurant. On dirait qu'elle est un peu intimidée. Et de marmoter aussitôt toute une litanie de latin de cuisine mêlé de créole, bribes de prières jamais lues et mal retenues, charabia grotesque, qui traîne en longueur. Un intermède qui menace de tourner mal, se glisse dans la chapelle sous l'apparence d'un noir grimaçant et roulant des yeux furieux. Il interrompt l'éloquence de Man-Joseph par de véhémentes récriminations. « C'est son fils », me dit l'ami qui m'accompagne. Sur un geste théâtral de la prêtresse, le bonhomme est sorti. On l'entend maugréer de l'autre côté de la porte. J'attends toujours une passe sensationnelle dans les rites de Sainte Sidonie. Mais notre femme est troublée. Il lui tarde d'en finir. Elle me fait rapidement un grand signe de croix sur les épaules, me fait écrire mon nom sur un petit bout de papier et le place sous la plus grande de ses statues. « Votre vœu sera exaucé, me dit-elle, je l'ai confié à Sainte Sidonie. » Hélas, je m'aperçois que je n'ai même pas songé à formuler un vœu. Qu'importe, Sainte Sidonie y pourvoiera, puisque c'est payé d'avance!

— Je pense flatter l'hôtesse en lui proposant de la photographier; elle prend déjà un air inspiré. Mais le vilain reparait en vociférant de nouveau, apparemment à mon adresse. Que veut-il? « Il est furieux qu'on fasse le portrait de sa mère. Il sait qu'elle a déjà paru dans les journaux. Il lui dit qu'on se moque d'elle et vous menace ». C'est samedi, l'homme a bu, et cette heure d'après la paye, sur le « plein » de tafia, est la seule où le noir puisse être dangereux. Il court vers sa case fou de colère. Mais il serait humiliant de reculer. « Tournez le mur, et prenez votre photo », me dit mon compagnon résolu. C'est ce que je fis. « Avez-vous fini? me demandait-il d'une voix paisible. Alors, nous pouvons nous en



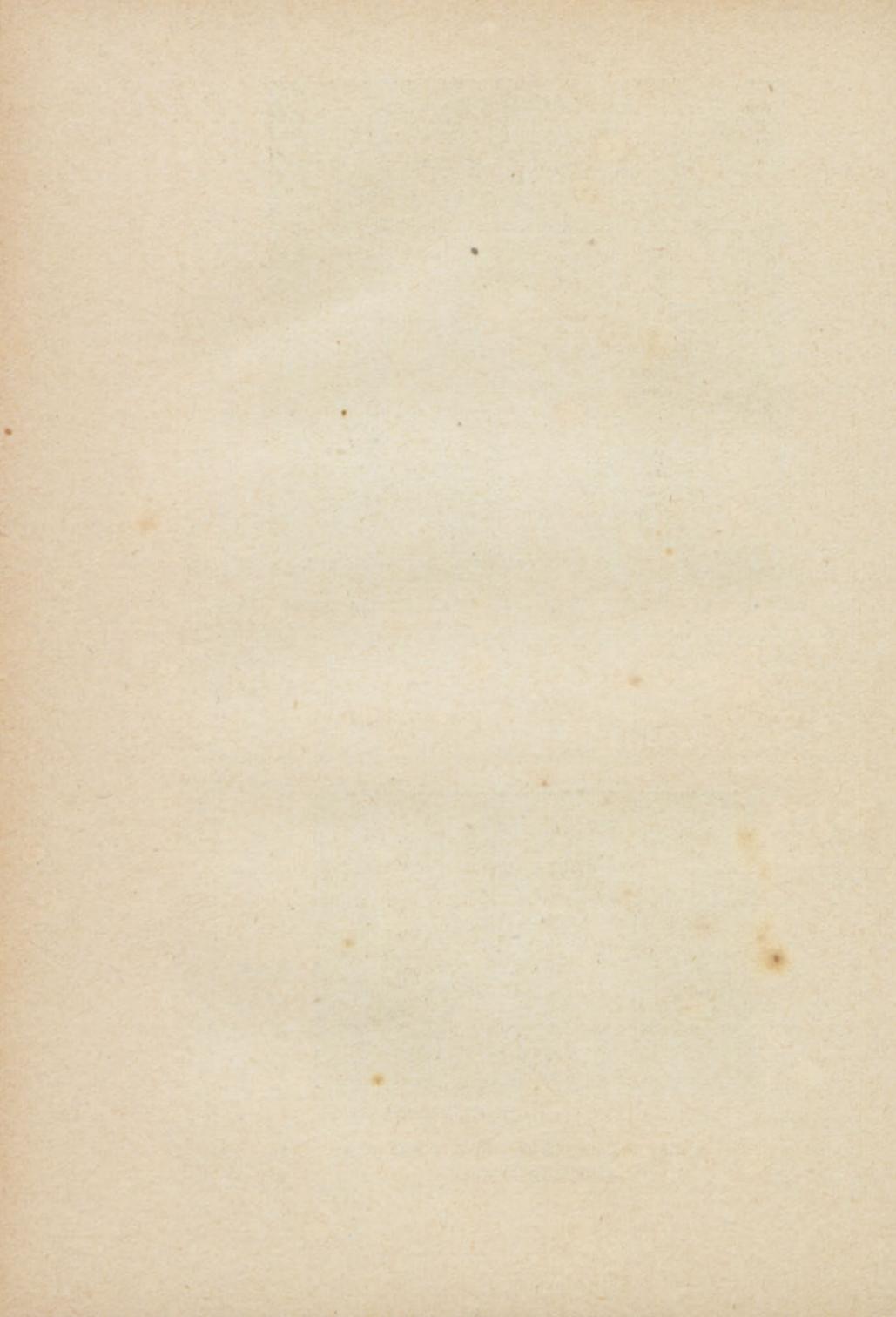
Cl. Marthe Oulié

CASE DE PÊCHEUR A SAINTE-ANNE (MARTINIQUE)



Cl. Marthe Oulié

« LA BOUTIQUE A DEUX SOUS »,
AUX TROIS ÎLETS



aller. » Le bruit des freins desserrés couvre bientôt les éclats de voix de la sorcière et de son fils.

« Savez-vous, me dit mon compagnon, une demi-heure plus tard, pourquoi je vous ai dit de passer derrière la maison? Ce fou était parti chercher son coutelas. Il ne se possédait plus. Mais pour rien au monde je ne lui aurais laissé le dernier mot. »

Au pied des mornes sauvages, une plage allonge sa courbe parfaite, soulignée de palmes luxuriantes. Et de la mer surgit une roche ronde et qu'on dirait de loin taillée à facettes : c'est le Diamant.

Il a son histoire qui fait de lui le plus noble des rochers des Antilles. En est-il d'autre qui comme lui ait eu l'honneur d'être assimilé à un navire de guerre de Sa Majesté Britannique? Car il fut un instant — instant qui dura trois années — « H. M. S. Diamond Rock » et inscrit officiellement sur les listes de l'amirauté. C'était au moment où Bonaparte préparait au camp de Boulogne le débarquement en Angleterre. Les Anglais qui si souvent étaient venus attaquer la Martinique et toujours par le Sud, s'emparèrent du rocher pour en faire un Gibraltar. Abrupt, le Diamant n'a pas moins de 200 mètres de haut et un mille et demi le sépare de la côte. Les Anglais réalisèrent ce tour de force d'établir un va-et-vient qui permit de hisser au sommet de l'îlet deux canons de dix-huit. Ils placèrent aussi des batteries au pied du rocher qui menaçaient le bourg. Enfin on installa sur le rocher de quoi faire vivre une garnison de cent hommes : des logements, une poudrière, et une citerne. En somme un Gibraltar au petit pied, sur le canal de Sainte-Lucie.

L'amiral Villeneuve, trois ans plus tard, mit bon ordre à cette audacieuse entreprise. Il fit canonner les batteries, débarqua deux cents hommes qui s'abritèrent dans

les grottes de l'îlet, et bientôt l'ennemi capitulait. C'est le matin, éclairé de tous les feux du soleil levant que le rocher prend vraiment l'aspect d'un diamant rose. On dirait qu'à son tour, comme une pierre précieuse, il réfléchit ces feux. Mais le soir, masse sombre et opaque sur le ciel du couchant, il a l'air d'une de ces grandes meules de foin de chez nous qui jaillirait de la mer.

« Avez-vous entendu parler du gaoulé? me dit mon guide, tandis que sa femme tout près des vagues dispose le pique-nique. On a toujours été frondeur chez nous, et il fut, en 1717, un gouverneur et un intendant pour s'en apercevoir! Frais débarqués, ils avaient ordonné de suspendre de nouvelles constructions de sucreries sans se préoccuper du mécontentement des habitants. Comme ils poursuivaient leur visite de l'île, et se trouvaient à dîner au Diamant, ils furent fait prisonniers, dirigés sur Saint-Pierre et embarqués pour la France! C'est là ce qu'on appelle par plaisanterie le gaoulé, du nom d'une danse des esclaves qui masquait leurs tentatives de soulèvement. »

L'attrait magique des Antilles, c'est bien décidément dans le Sud qu'il le faut chercher, car à l'Ouest, au Nord, des réminiscences de Bretagne, des notes rudes jaillissent avec les embruns plus amers du grand océan. Dans les baies du Sud, paresseusement allongées au soleil, il n'est plus question d'usines, d'embarquement de rhum, de pêche difficile. La vie est un beau poème des tropiques, au bord des flots paisibles. Il ne vient pas à l'idée de ces gens primitifs de pêcher plus qu'il ne leur faut pour se nourrir, ou pour acheter des objets de première nécessité. S'ils pêchent, s'ils plongent, ce n'est pas pour le gain, pour l'argent, mais en artistes, pour le sport avant tout, et ils le font en se jouant, sans même savoir qu'il peut

être dangereux pour eux d'aller si loin au fond des eaux, là où la vie est interdite aux humains.

Les films, les romans anglais ont célébré les fameux plongeurs polynésiens et leurs pirogues à balanciers. Au bord de la mer caraïbe, nos marins noirs les valent bien. Mais nul n'est encore venu le dire aux foules des villes. Eux-mêmes ne savent pas apprécier leur valeur. Ils ne craignent pas les requins, non ! mais ils ont une peur secrète de la bécune (la baracouta), un petit poisson au long bec comme une aiguille, qui s'attaque au sexe... Et, dit le noir, mieux vaut le requin qui tue !

Ils sont là deux grands géants noirs de deux mètres, superbes de stature et d'adresse, malgré leur taille démesurée : Charles et Jules, les deux frères. Ils ne connaissent que les gommiers de l'île et les goélettes de cabotage, naviguant sans savoir lire, d'instinct, tantôt menant à Fort-de-France un chargement de sel, tantôt cherchant de quoi vivre à Sainte-Anne, leur village.

Un jour le docteur Lodéon qui, à trente-quatre ans, ayant étudié dans les hôpitaux de France, est le meilleur chirurgien des Antilles avec cette conscience professionnelle, ce respect de son art qui a fait notre tradition médicale, le docteur Lodéon, dis-je, dont le violon d'Ingres est le yachting, amena en baie de Sainte-Anne un étrange petit bateau muni d'un roof qu'il avait fait construire sur ses plans. En un mot, un yacht, tout blanc, à voile fine, tel qu'il y en a des quantités dans les îles anglaises, où la jeunesse est sportive et marine, mais tel qu'on n'en avait à peu près jamais vu à la Martinique.

Charles et Jules, avec leur instinct de loups de mer, vinrent flairer le nouveau venu qui se balançait coquettement sur sa quille profonde. Dans leurs grosses mains, ils tinrent avec surprise les haubans d'acier, si délicats, les écoutes de fin coton blanc... Et puis ils éclatèrent de

rire, et de joie; ils vinrent en tortillant leur chapeau de toile s'offrir au docteur comme équipage. Agrippés comme des chats sur le pont incliné, enchantés de la vitesse, de la manœuvre du bateau, ils l'aiment tant qu'ils passent souvent la nuit à bord. Il faut les voir tour à tour assis à l'arrière, tenant parfois l'écoute avec leurs orteils! Jules regarde la côte avec un air attentif. A quoi songe-t-il? « An tortue vini pond' zœufs assou plage là. » Il s'agit de ne pas la manquer quand elle va revenir pour voir s'ils sont toujours en place. La carapace à Fort-de-France se vend cher, et de la bête on fait un bouillon apprécié.

« Chante-nous une chanson, Jules. » Il fait des petites mines de demoiselle si drôles dans cette grosse figure noire! Il ne veut pas, il dit que les paroles ne sont pas à dire devant des dames!

Déjà il se redresse pour parer l'ancre et mouiller. Un petit débarcadère en bois est devant nous, qui atteste combien la mer ici est pacifique, et le plus joli village se groupe autour d'une place aux gros sabliers. En haut de la colline on voit la blanche chapelle de Notre-Dame-de-la-Salette. Les cloches sonnent pour la messe du matin, et les petites communiantes de l'année y viennent dans leur beau costume blanc, coiffées de mousseline et de roses, avec le ruban bleu des enfants de Marie.

Le village est un vrai village, administré par un couple accueillant, M. Théodore Athanase et son épouse. Leur contentement éclate comme celui des dieux d'Homère en un rire inextinguible, et ils se font un point d'honneur de donner à leurs hôtes en témoignage d'hospitalité, plus que l'œuf traditionnel, et guère moins que le menu d'un banquet électoral.

On en prend à son aise ici avec le règlement. Chacun le matin verse par la fenêtre le canari qui sert de seau de toilette. « Après six heures du matin, crie un gendarme,

c'est interdit. Procès-verbal! » Alors l'administration prend un arrêté qui porte à sept heures, l'heure limite. Le lendemain même geste à sept heures un quart. De nouveau le gendarme verbalise. Mais un nouvel arrêté stipule cette fois huit heures...

Il y a dans la minuscule Sainte-Anne le côté citadin et le côté village de pêcheurs. Celui-ci est charmant avec ses cases sous les cocotiers. Un filet de pêche sèche par-devant, avec des bouées pour pêcher l'orphie. Un homme est assis sur le seuil, avec sa mandoline, et sourit aux anges. Un autre tient un gros chapelet de bois. Qu'ils seraient heureux, ces gens, si le paludisme... ou pire encore, ne les dévorait au ralenti. Pas de dispensaire (il n'en existe que deux dans la colonie). Dans la même case, un homme de quarante-trois ans et son fils qui en a vingt-trois, frissonnent, glacés jusqu'aux os, par trente degrés à l'ombre. Ils n'ont jamais vu de quinine. Ils gardent dans leur main les petites pilules blanches que je viens de leur donner. Mais que fait donc ici l'Assistance publique? Dans une autre case, une petite fille a un gros accès de toux; les poignets brûlants, elle agonise lentement. « Celle-ci, qu'a-t-elle? — Tout », me répond-on avec encouragement.

Ainsi cette belle race venue d'Afrique qui s'est maintenue forte et saine, pendant des siècles, la voici victime des contacts de la ville, victime de la négligence. Personne ne s'en occupe, et pourtant chaque année au conseil de révision on s'étonne du nombre d'anormaux qu'il faut exempter. On s'épouvante du chiffre terrifiant de la mortalité infantile et de la morti-natalité (30/80) pour la raison que l'on devine dans neuf cas sur dix et que chacun s'ingénie à taire. Une seule affiche pour avertir les hommes du péril : à l'intérieur de l'institut d'hygiène (miserable baraque où l'appareil à B. C. G. pour la vaccination

anti-tuberculeuse des nouveaux-nés gît à terre, inutilisable, faute d'un local). Pas un tract. Le budget du service de prophylaxie a été diminué de 35.000 francs en 1931 à 15.000 francs en 1934.

Qui, dans cette Martinique féconde et faite pour le bonheur, qui aura le courage de porter ce coup de bistouri utile et de réformer le service de l'Assistance, cette Assistance que la France en Afrique a su si efficacement organiser, et qui à la Martinique dispose d'un budget bien supérieur, de 8.800.000 francs.

Mais chacun sait que rien ne peut aboutir, sans la participation des femmes. Dans la généreuse Martinique où l'entr'aide est traditionnelle, ne peuvent-elles s'unir, s'élevant au-dessus de toute question d'origine ou de politique au nom de leur religion commune, au nom de l'amour qu'elles portent à leur île?

Ne peuvent-elles s'organiser énergiquement pour lever le bouclier contre ces puissances de mort?

Un cours d'infirmières a été organisé par Mme Dal Piaz. Il a été immédiatement fréquenté. Que toutes les bonnes volontés féminines s'enrôlent pour la lutte! Que toutes celles qui ont le privilège de la culture se portent au secours des ignorants ou des négligents.

On ne peut moins attendre des femmes martiniquaises.

Il n'est que temps. Le mal est déjà si considérable que dans dix ans il sera même irrémédiablement trop tard.

Et cette constatation dans les cases ombreuses de Sainte-Anne me mettait aux yeux des larmes, et au cœur le désir de voir sauver un jour cette belle race de marins, qui se meurt sans le savoir.

Leur grande spécialité est la pêche des lambis. Avez-vous vu un lambi? Cette grande coquille rose, qui semble

de porcelaine trop naïvement colorée, avec de petites cornes, et à l'intérieur une bête charnue, dont on fait là-bas un régal, à condition de percer le coquillage pour l'en sortir; quelquefois aussi la chair molle renferme une perle, une petite perle rose et mate. Les hommes de Sainte-Anne plongent tout au fond sous les eaux transparentes pour le cueillir. Parfois, nageant avec leurs jambes seulement, ils en rapportent plein leurs bras; huit, dix. Quand elles sortent de l'eau les coquilles sont presque rouges. Elles pâlisent à mesure qu'elles sèchent. A Sainte-Anne, elles sont si peu rares, qu'on les entasse sur la grève pour en faire de la chaux, tandis que les gens des villes en emportent précieusement comme bibelot de salon. Mais le marin en a toujours avec lui, dont il sonne du large, pour annoncer que la pêche fut bonne ainsi que le faisaient jadis les Caraïbes. Mugissement lent, monotone, qui semble celui d'un monstre marin...

Le lambi est lié à la vie des campagnes, tantôt joyeuse, tantôt attristée. Quand deux veufs vont se remarier, c'est d'une sérénade grotesque, un « charivari », que leurs amis les régalent et ils ne peuvent faire cesser ce tintamarre qu'en offrant un punch bien tassé.

On l'entend aussi ce mugissement dans les mornes, pour annoncer plus tristement la mort. C'est le lambi qui appelle à la veillée les gens du voisinage. Le chagrin de la famille a éclaté d'abord bruyamment, ainsi que le veut la coutume. Mais, pour la veillée, n' imaginez rien de triste. La gaieté si naturelle à l'habitant des îles, cette gaieté triomphante, reprend vite ses droits, même sur la mort.

On joue à toutes sortes de jeux. On dit des contes inspirés de Perrault ou de la mère l'Oye dont la tradition se perpétue oralement; Compé Lapin joue le rôle de Maître Renard.

« Bonne fois? demande le conteur.

— Deux fois bel conte. »

ou bien :

« Qu'est-ce que Dieu a mis au monde?

— Toutes choses. »

Il faut bien distraire la famille affligée, après le bon repas qu'elle a offert. Parfois même le mort est mis à contribution. On cache un mouchoir sous sa tête, on le redresse comme pour l'animer. Et le lendemain on organise un beau cortège : tous ceux qui ont les moyens de figurer sur un cheval s'en vont au pas de leur monture, sanglés dans une redingote noire, et tenant en leur main un vaste parasol, tandis que le cercueil est porté à bout de bras avec des bannières tout le long du chemin. L'enterrement est une grande affaire. Il n'est pas de paysan, fût-il le plus insouciant, qui n'économise pour s'assurer une belle messe carillonnée et chantée par l'entremise de « tontines » qui groupent jusqu'à vingt mille adhérents.

Mais pour n'être pas tragique ni lugubre, l'hommage aux morts n'en est pas moins fidèle. Au jour des morts, on allume dans les cimetières de petites bougies sur les tombes : pour cette pratique pieuse, les pauvres gens qui se sont déracinés viennent de fort loin à pied; les domestiques obtiennent un congé. Et c'est dans la nuit noire, si le cimetière est en pente au flanc d'un morne, tout un petit monde clignotant de feux follets qui s'allument aux yeux émerveillés des vivants et qui leur semble comme une demi-résurrection des êtres chers.

Déjà le cimetière martiniquais apparaît comme une petite ville d'où l'on a écarté l'obsession macabre de la terre lourde de sève. Rues dallées d'où s'élèvent presque à hauteur d'homme les tombes de pierre et sur ce caveau, une chapelle plus ou moins grande, entourée parfois d'un treillage, comme on en voit au bord des routes. Mais aux chandelles, à la statuette, aux vases de fleurs, s'ajoutent

parfois, d'une façon délicieusement intime, quelque objet familier au disparu : un petit soulier, une boîte, une photographie dans son cadre.

Pas de ces tombes de grande ville entretenues par une agence d'horticulture : on devine dans chacune ici, la petite note personnelle et patiente, le souvenir attendri. C'est une petite bordure de cailloux laborieusement assemblés, des coquilles de lambi, formant un entourage, des carreaux de faïence blancs. Pas de grille, pas de clôture hautaine isolant les demeures posthumes. Les morts continuent à fraterniser comme ils le faisaient dans la vie. Une simple plaque dit brièvement l'histoire de la famille Claude, où on est de père en fils capitaine au cabotage. Une couronne porte l'inscription : « Maman à Da! »

Je songe en particulier, pendant cette évocation, au petit cimetière du Marin, composé comme un pur tableau de primitif italien avec ses cocotiers frêles s'envolant d'entre les tombes sur une mer d'opale. Il contemple la baie très fermée, entourée de sombre verdure. De là, on ne voit plus le village, car il cache, discret, son recueillement derrière la très vieille église. Rien ne trahit sa présence. Charmante église aux fenêtres nombreuses tout en persiennes, par où circule le vent du large, peinte à l'intérieur de bleu lavande! Une belle grille de fer forgé entoure l'autel de marbre vert gardé par de belles statues d'anges de grandeur naturelle. Les marches se sont incurvées sous le poids des genoux. Les bancs anciens sont de bel acajou naturel, et le bénitier est fait d'un grand coquillage blanchi à la chaux. Comme au Prêcheur le clocher est assis à côté de l'église, un peu bas, afin d'échapper aux tempêtes d'été. Lui aussi est à persiennes.

Elle est restée, cette place du Marin, telle qu'on l'a construite au xvii^e siècle avec ses maisons sans étage,

ses pavés, la façade jésuite de l'église, le gros manguier, la fontaine de pierre, octogonale, avec des couronnes sculptées. On sent dans l'ombre les encoches qu'y ont faites les cordes des seaux en puisant. La pierre y est devenue douce et dorée comme l'albâtre. Mais pourquoi deux pierres sont-elles descellées? « C'est que, me dit-on, on est en train de démolir la fontaine, pour construire un monument à Du Quesnay. »

Je pousse aussitôt les hauts cris et réclame le maire pour l'adjurer d'arrêter ce sacrilège. Le charmant poète Du Quesnay ne serait-il point le premier à protester contre ce vandalisme? Dans ces îles si éprouvées par les cyclones, par les tremblements de terre, il y a déjà si peu de monuments anciens, et quand par hasard, il reste un si pur chef-d'œuvre, on devance les ravages du temps en les démolissant!

« Je ne demanderais pas mieux que de le conserver, dit le maire alerté, mais voilà, les crédits ont été versés à l'entreprise de démolition, et on ne peut plus l'empêcher de démolir! »

Que dira de cela le Touring-Club de France protecteur des sites historiques?

Ne regrettera-t-il pas aussi l'absence de bons hôtels capables d'attirer et de retenir les touristes entre deux paquebots? Livrés à eux-mêmes au débarquer à Fort-de-France, ils ne savent où aller. Aucune plaque, aucune affiche ne leur indique les excursions, leur durée, l'existence à Didier, à Absalon, au Vauclin, d'eaux minérales excellentes, capables de rivaliser avec celles d'Europe? Aucune propagande à l'étranger n'avise les Américains amateurs de pêche sportive, qu'il est dans les rivières une truite très fine, et sur les côtes de belles pièces de trente ou quarante livres. On laisse cahoter les autos sur des routes trop étroites, de plus en plus mauvaises, d'un

tracé ancien : on a compté trois cent soixante tournants sur trente kilomètres entre Fort-de-France et la Trinité ! On a fait d'ailleurs des projets de rectifications qui prendront, paraît-il, dix années et coûteront quatre-vingts millions.

La Martinique est bien un trésor ignoré et complètement négligé du point de vue touristique. Et pourtant, où trouver pareille « toile » riche de matière : au pied du Vieux-Fort du Marin les palmes lourdes et sombres, dont tout l'or, avec le soleil s'est retiré, et la cascade des toits de tuiles, couleur de vin des îles vieillissant. Au milieu de ces masses foncées, dominées par les mornes tout proches et menaçants, une trouée claire, la mer immobile, presque blanche, telle que les Grecs à l'autre bout du monde l'appellent en ses jours de calme absolu et paresseux : « Galani », la laiteuse...

Le Vieux-Fort puissant est là qui donne une âme à cette matière. Il dit qu'il tient bon depuis près de trois siècles et qu'il vit débarquer plus de dix fois les Anglais présomptueux. En 1693, tout le bourg avait été ravagé malgré l'héroïque résistance d'Augé avec cinquante hommes contre deux mille. Tous les forts de l'île se sont rendus hormis celui du Marin, disent fièrement les habitants. En 1762, quatre mille hommes l'attaquèrent pour forcer le défilé de l'Anse-Figuier, à Rivière-Pilote. Les milices n'arrivèrent pas, malgré tout leur courage, à endiguer ce flot.

Et chaque fois, c'étaient les maisons brûlées, les églises pillées, les esclaves enlevés !

Malgré tous ces orages, la vie du Marin continue. Elle a sa petite bourgeoisie, son cercle, ses poètes : Joyeux a succédé à Du Quesnay. Elle a son petit musée : une magnifique collection de coquillages patiemment rassemblés pendant quinze ans par un juge de paix, M. Ursulet.

On y voit des hippocampes, et de fines coquilles pâles, si frêles qu'un souffle les dérange. Certaines ont été cueillies dans des endroits dangereux, sur cette savane des Pétrifications, face à l'océan, où les vents seuls règnent en maîtres, sur un plateau désert près de la Pointe des Salines.

J'y ai passé tout un jour, étendue sur les larges feuilles rondes et craquantes des raisins de mer, en prenant soin de ne pas toucher d'une main mouillée les feuilles sournoises du manceniller qui brûlent sournoisement. Un « pipiri », (l'alouette des îles) traversait le pan de ciel entre deux arbres. De temps en temps, une mangouste, de ses petits yeux brillants venait inspecter le paysage. Sa queue rousse, touffue, se redressait comme celle d'un écureuil. Les gardiens du phare de l'îlet à cabris, heureux de voir des gens, faisaient tour à tour la navette dans leur vieux petit canot. On était à l'abri de ce côté. Mais dès qu'on dépassait les arbres, vers l'océan, le vent du large vous empoignait, vous soulevait, vous poussait, suffocant, vers une sorte de lac desséché de boue durcie au seuil de l'aride savane.

Mais à part ce *no man's land*, le Sud tout entier a un grand charme avec ses bois légers de frangipaniers roses et argent où roucoulent les colombes. Parfois une ruine romantique qui semble émanée d'un parc anglais : un de ces cachots d'esclaves supprimés par Louis-Philippe, où dit-on, on a retrouvé des fers rivés aux murs. Des palmiers au bord d'une route que le cyclone a découronné et dont il ne reste que les colonnes droites et rudes. Autrefois, c'était fertile, ce Sud; il y avait de la canne, des sucreries, des habitations; mais on a négligé l'irrigation, les terres se sont épuisées, et c'est fini de cette fécondité. Et pourtant l'île manque de pâturages et l'élevage local ne suffit pas : il faut importer des bœufs du

Venezuela ou d'Haïti. Il faudrait reprendre la question à son début et commencer par reboiser, comme on a fait aux sources des rivières dans le nord, avec le mahogany du Honduras qui est exploitable en trente ans et peut donner sept mètres cubes de bois de fût.

Il faut remonter jusqu'au Vauclin, commune modèle, jusqu'à la Coulée d'Or de M. Landa, consul d'Haïti et conseiller général, et maire de la localité, pour voir juter le vezou sous les broyeur. Cette usine consomme uniquement les cannes des petits planteurs qu'elle aide à vivre. Doux village où les raisins mûrissent, raisins en treille, car il n'y a pas de vigne à la Martinique. Depuis Colbert, on maintient l'interdiction jalouse venue de la Métropole. Grâce aux efforts de M. Landa, il y aura bientôt au Vauclin la plus belle plage aménagée de l'île.

C'est sur la route du Vauclin qu'il m'a été donné de voir une danse très rare, « la ladia », vision de pure Afrique sous le ciel des Antilles. Par ce soir de dimanche, les routes n'étaient pas désertes. Amoureux en train de bavarder, buveurs qui, forts de leur paye récente, ont enfilé nombre de « petits secs... ». Les phares de l'auto, au hasard des tournants faisaient soudain jaillir de l'ombre des vêtements clairs. On n'apercevait pas tout de suite les visages qui se détachent moins vite de la nuit, à moins que l'éclat des dents ne les souligne. Et les vêtements ont l'air de flotter à vide, comme des fantômes dans la nuit.

Tout à coup on entendit le martèlement pressé du tambour. « Le tam-tam! — Non, le Kâ. » — A un carrefour, on formait un cercle, qui s'écarta à peine quand nous descendîmes de l'auto.

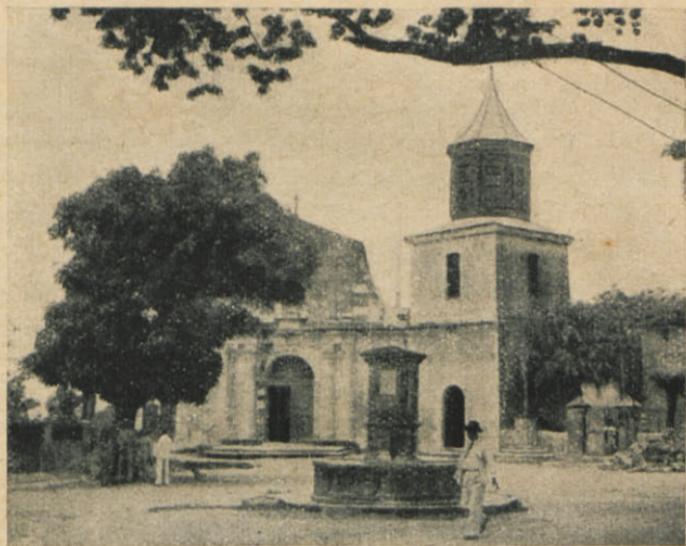
Deux hommes, au centre de ce cercle, gigotaient sur un rythme pressé, esquissant une parodie de menaces; la

danse faite pour être dansée par des gens nus ainsi qu'à l'origine, devenait plus vive encore. Les femmes excitaient de leurs cris, de leurs sarcasmes, les partenaires. Bientôt, front contre front, bras aux épaules, les danseurs devenaient des lutteurs. Le cercle, haletant, se rétrécissait encore. Les silhouettes s'étiraient, se rapetissaient, fantasques, à la lueur capricieuse des torches faites d'une bouillotte de pétrole.

Pour finir, à demi-étouffé, l'un des deux se releva, son pantalon déchiré à sa grande fureur. On prenait parti pour l'un, pour l'autre. On s'excitait. C'était le moment pour les étrangers de partir.

Ainsi de retour en France, quand je songe avec émotion à cette chère Martinique lointaine, je garde le souvenir d'un pays gai, laborieux, robuste, sûr de soi. Vision réconfortante! Lutte des races, disent certains? Non, la Martinique a trouvé son équilibre. Certes les anciens ont souffert, de leur couleur peut-être, mais plus encore de leur infériorité intellectuelle et sociale. Ce cap est doublé chez les jeunes gens, car ils se sont donnés des preuves suffisantes de leur valeur incontestable dès qu'elle est cultivée. L'homme de couleur est un type humain fixé, créé, de toutes pièces dans ce creuset des Antilles par le génie français, mêlant à la lucidité cérébrale, à l'esprit d'entreprise, à la persévérance énergique du Blanc, la vitalité puissante et les qualités de cœur du Noir. C'est un type humain complet qui a déjà donné ses preuves comme homme et comme citoyen de la France, prenant part à ses destinées. Un joli symbole de ce patriotisme ardent, de cette fraternité, c'est l'adoption par la Martinique de la ville martyre d'Étain, dont elle assura la reconstruction.

Bois d'ébène? Il n'y a presque plus de noirs purs à la



Cl. Marthe Oulié

PLACE DU XVII^e SIÈCLE AU MARIN (MARTINIQUE)



Cl. Ali Tur

ÉGLISE MODERNE DE MORNE-A-L'EAU (GUADELOUPE)

Martinique. Tout le monde a du sang mêlé. Sang d'esclave? Mais les Français de France avant 1789 n'étaient-ils pas en grand nombre des esclaves aussi, des « serfs » appartenant au seigneur?

« Les Blancs, me dit-on, continuent à former un groupe à part, maintenant l'intégrité de leur sang, possédant les terres. » Mais le Martiniquais sait bien d'une part, qu'il a besoin de cette réserve de sang blanc, et d'autre part, que c'est la force de son île, l'attachement héréditaire de ces familles au sol qu'elles ont travaillé et qui dépensent au bénéfice de l'île les revenus qu'elle en tirent. Il sait bien aussi que ces familles ne sont pas si farouchement isolées... La main droite doit ignorer ce que fait la gauche soit... Mais l'homme de couleur ne fut pas envoyé tout fait du paradis terrestre. Et s'il se perpétue et se renouvelle, ce n'est pas par l'opération du Saint-Esprit.

En 1783, il y avait 12.000 Blancs sur 57.000 habitants. Il y en a 5.000 à peine actuellement sur 240.000.

Et à vrai dire, à la Martinique il n'y a pas lutte de races, lutte de classes. Le parti communiste n'a jamais pu grouper plus de soixante ou quatre-vingts adhérents. Les campagnes électorales sont toujours dirigées « contre l'usine », mais cela n'a pas de sens concret. Passées les élections, on oublie. D'ailleurs, les habitants commencent à se lasser d'être « des cartes électorales », le nombre des votants diminue. Les habitants de l'île sont solidaires. On est Martiniquais avant tout, en dépit de petites jalousies, de petites rancunes comme il en existe partout. Et dans un pays où tous se connaissent, où chacun a sa place au soleil, où voulez-vous que se glisse la haine?

La clef de la situation, c'est vous qui me la présentiez, ami dont le visage est brun et dont l'âme est blanche, avec tant de confiance et d'assurance dans votre droit regard : « il n'y a plus que les vieux entichés d'histoire,

pour ressasser les vieilles lunes de l'esclavage. Nous les jeunes, nous n'y pensons pas. Nous envisageons le présent, l'avenir qui est entre nos mains. Nous avons le droit d'être fiers de ce que nous sommes, de ce que nous nous sommes faits.

« Notre activité absorbe toutes nos forces, avec l'espoir d'aller toujours en nous perfectionnant, en nous-mêmes et en nos enfants. »

LA POINTE-A-PITRE

De punch en punch, on arrive au neuvième jour de la traversée, depuis la France. On va voir, le lendemain, à l'aube, la première terre que vit Christophe Colomb à son second voyage : la Guadeloupe.

Tout le monde est sur le pont à cinq heures du matin. Dans une buée mauve, des îles apparaissent. En face, toute proche, la Désirade, à gauche Marie-Galante, dans le lointain vers le Sud, la haute Dominique anglaise qui cache la Martinique.

En face, une côte basse avec un admirable fond de montagnes onduleuses, la Guadeloupe.

De petites voiles blanches guère plus grosses que des papillons, partant pour la pêche matinale, louvoient entre les îlets si plats qu'ils se signalent seulement à l'attention par l'écume de leurs récifs et leurs grêles cocotiers aux palmes ébouriffées. Tous ont des noms bien pittoresques : l'îlet à cochon, à cabri, à frégate, à l'anglais, etc...

C'est la rade de la Pointe-à-Pitre, si vaste et si sûre qu'on l'a crue longtemps à l'abri des cyclones. On aperçoit de loin les vapeurs et les goélettes dans le port de la ville blanche et basse. Mais jusqu'à l'hiver dernier les grands paquebots devaient malheureusement mouiller en rade.

Depuis un an, les paquebots vont à quai, grâce à l'initiative et à la belle réalisation de la colonie et de la Compagnie Transatlantique. La vie de la « Pointe » en est transformée. Les habitants s'en sont rendus compte au premier chef. Aussi lorsque le premier paquebot vint à quai (c'était le *Colombie*, le plus beau navire de la ligne), un silence angoissé suivit son accostage. On tremblait qu'une circonstance fâcheuse fit renoncer à cet espoir.

Désormais l'accès de la Pointe est donc digne de la ville la plus importante de la colonie, car, auparavant, l'arrivée au fond d'un canot devant le débarcadère des douaniers occupé par quelques débardeurs en chômage était assez piteux.

Tout au plus le costume de l'un d'eux, canotier et espadrilles peints à l'aluminium, provoquait-il un sourire.

Aussi, la plupart des voyageurs ont-ils été sévères et injustes, pour la ville tout entière. En réalité, seuls les faubourgs peuvent faire assez piètre impression avec leurs misérables cabanes coiffées de tôle ondulée, faites à la diable de planches tant bien que mal clouées. Il ne faut pas oublier que la Guadeloupe a de la peine à se relever du désastre de 1928, le cyclone qui causa quatre cent millions de dégâts, abattit les maisons, faucha les plus beaux arbres, coupa les routes, jeta, à cinq cents mètres de la côte, des péniches sur la terre ferme et tua quinze cents personnes.

Ainsi s'expliquent les misérables cabanes.

Mais la plupart des rues de la Pointe, qui est d'ailleurs un chantier de construction pour l'instant, ont l'allure discrète de nos villes de province. La plupart des maisons, à balcons fleuris, ont un cachet de bon goût. Beaucoup, parmi les plus nouvelles, ne craignent pas les lignes plus raides et toutes simples du style plus moderne.

On chercherait en vain les traces d'époques anciennes.

Ravagée périodiquement par l'incendie, le tremblement de terre ou le cyclone, comment la ville aurait-elle pu, ainsi d'ailleurs que les familles, accumuler de génération en génération des trésors semblables à ceux dont s'enorgueillit la France? « Nous n'avons pas d'objet d'art, pas de bibliothèque, pas de papiers de famille ici, ni même de meubles anciens, me disait un descendant des premiers colons. Trop de catastrophes sont la rançon de la vie heureuse qu'on mène aux Iles, la rançon de ce climat paradisiaque. »

Parfois cependant « à quelque chose malheur est bon ». Le dernier cyclone a provoqué, en 1928, à l'instigation des représentants de la colonie, MM. Bérenger, Candace et Graeve, un prêt de cent millions de la Métropole à la Guadeloupe, prêt qui s'est transformé en don, et auquel se sont ajoutés trois cent millions de prêts du Crédit National et du Crédit Foncier.

Une partie a été consacrée à la construction de monuments publics dont le plan a été confié à l'architecte Ali Tur, et réalisé par des entrepreneurs locaux, dans le goût le plus moderne approprié aux colonies.

Tout d'abord on avait songé à assurer des logements au moyen de maisons démontables. Mais on décida de reconstruire d'une façon plus durable et plus artistique à la fois et les travaux furent entrepris au printemps de 1930, dès que la répartition des crédits fut achevée.

Il fallait aller vite; or il n'y avait ni main-d'œuvre ni techniciens suffisamment formés. Des entrepreneurs s'improvisaient, dont le plus brillant est un ancien légionnaire, Diligenti. C'est dans ces conditions difficiles qu'en quatre ans on a construit en béton armé, dans la Guadeloupe et ses dépendances, une centaine d'édifices, sans parler de la remise en état de quelques autres : bâtiments administratifs, sanitaires, judiciaires, scolaires, mairies,

églises, presbytères, Chambres de commerce, monuments aux morts, squares, marchés.

Naturellement, beaucoup de ces bâtiments réalisés au meilleur marché possible n'ont qu'un caractère utilitaire. Mais plusieurs sont de beaux monuments tout à l'honneur de la Guadeloupe qui n'a jamais eu de style local, et forment aujourd'hui le seul élément qui fasse l'admiration des voisins des Antilles anglaises ou américaines. Ainsi le palais du Conseil général de Basse-Terre, le palais du Gouverneur, et quelques églises.

L'œuvre effectuée sur un plan d'ensemble dans cette île des Antilles, comme elle l'a été au Maroc, permet d'espérer qu'à l'avenir nos colonies seront délivrées de la cacophonie architecturale si pénible en d'autres lieux. La Commission d'architecture et d'urbanisme qui bientôt fonctionnera au Ministère des Colonies sera un moyen certain d'éviter de si regrettables erreurs.

Naturellement ce style est matière à discussion, parmi les Guadeloupéens, mais il est indéniable que, non seulement il a donné à l'île une parure architecturale qui lui faisait totalement défaut, mais encore il sert d'inspiration aux constructeurs particuliers et on peut voir la marque de son influence sur les maisons privées ou les magasins.

Les Guadeloupéens protestent contre ces monuments « qu'ils n'ont pas demandés » et dont la Métropole leur fait cependant cadeau en grande partie. Pourtant, dans ce pays sans arts, ils apportent un élément précieux à l'éducation, en plus de leur utilité directe. Les magnifiques fresques, dans le goût ancien, exécutées par le peintre Gianelli sur les murs de l'église de Morne à l'Eau, sont les seuls ouvrages de ce genre qui existent dans l'île.

Sur la place principale de la Pointe qui groupe la gendarmerie, l'église et le presbytère, s'élève maintenant un

très beau tribunal à patio central, dont les portes et les boiseries sont faites d'un de ces bois précieux (et inexploités) qu'on trouve sur place en abondance, et qui seront un jour une des principales ressources de l'île.

Sur la faible éminence qui se trouve à l'est de la ville, l'hôpital dû au même architecte peut servir de modèle à bien des hôpitaux métropolitains.

La Pointe a aussi sa savane : la place de la Victoire, qui rappelle la victoire de Victor Hugues sur les Anglais, alors que le conventionnel exécrable et courageux réussit avec un millier d'hommes et de piètres ressources à chasser les occupants huit fois supérieurs en nombre et bien pourvus de munitions.

Toutes les maisons de commerce sont sur le quai, plus gaiement placées qu'à Fort-de-France, puisqu'elles ont vue sur la rade. Le marché où Paul Morand trouvait « plus de pittoresque que dans toute la ville de New-York » a subi, lui aussi, une transformation, fâcheuse peut-être pour ce « pittoresque » sur lequel, à vrai dire, on commence à être blasé, mais heureuse pour la salubrité.

Plus de négresses accroupies à même le sol, autour de la fontaine, sous leur vaste chapeau de paille, agacées par le dé clic des Kodaks qu'elles provoquaient involontairement. Des tables leur permettent maintenant de placer leurs fruits et leurs légumes un peu plus haut.

Assombrie par trop de catastrophes, par une histoire aux épisodes sanglants, désertée par les survivants des familles blanches qui furent décimées par Victor Hugues, la Guadeloupe, en dépit de sa nature splendide, est infiniment moins gaie. Elle est souvent ricanante, et non riieuse, révoltée plutôt que frondeuse.

Alors que la Martinique rappelle les belles fermières de chez nous, la Guadeloupe apparaît plutôt comme une

farouche braconnière, fille des bois qui se dérobe et qui d'un bond se retranche dans le secret des précipices. Elle se vante de réserver à l'inconnu un accueil hautain et de ne pas se livrer facilement au passant. Ainsi repliée sur elle-même il en est d'une île comme d'une femme : peut-être attache-t-elle d'autant plus fortement celui qui peut l'observer, la connaître à loisir, mais elle découragerait vite celui qui ne fait que passer et se satisfait d'un sourire rapide...

Habituées aux fruits qu'elles offrent, les marchandes n'en sentent pas tout le prix magique qu'ils acquièrent aux yeux des Européens : le corossol au goût de fraise, la mangue veloutée comme un abricot géant, l'abricot guadeloupéen charnu comme un melon, le délicat letchi dont la pulpe bien cachée sous des piquants roses a la saveur d'une groseille sans pépins.

Maisons blanches sur la terre blanche... on est vite aveuglé et on cherche l'ombre des trottoirs par une réaction tout animale. En somme, si elle n'était si française, la Pointe rappellerait un peu certaines petites « marines » grecques. Mais le ciel ici est d'un bleu inaltérable. Des nuages, quelques grains de pluie donnent une note d'Île-de-France par temps d'orage...

C'est Mardi-Gras aujourd'hui. Les routes appartiennent aux masques. Montés sur de hautes échasses, d'affreux monstres qui ont des têtes de requins, des crocodiles en carton, traversent lentement. Certains jouent du paradoxe, ne se jugeant pas très foncés de peau, en arborant des masques de nègres, couleur cirage, aux babines rouges.

Sans être évidemment aussi irrémédiablement noire, la population est malgré tout plus foncée qu'à la Martinique. Ce n'est pas le type « de couleur », si nuancé, si attrayant,

qui prédomine ici, mais le descendant de l'Africain à l'état pur.

Il y a moins de croisements, moins de Blancs dans l'île, moins de fraternité entre eux et les Noirs. Ceux-ci disent, paraît-il : « La Guyane est aux Blancs, la Martinique aux hommes de couleur, que la Guadeloupe soit aux Noirs. » Pourtant les maires, à deux exceptions près, ne sont pas des Noirs. L'un des députés, Graeve, est un Blanc. Quant au sénateur de la Guadeloupe, dont le nom est unanimement révérend, nul n'ignore que c'est M. Henry Bérenger, Ambassadeur, président de la Commission des Affaires étrangères, et la Guadeloupe ressent vivement l'honneur d'être représentée au Sénat par une personnalité aussi exceptionnellement brillante.

Le nombre des planteurs blancs résidant sur leurs terres est limité. L'île, dans sa partie exploitée est entre les mains de sociétés anonymes, notamment des Sucreries Coloniales, qui envoient des « géreurs » provisoires, peu attachés au pays. C'est peut-être l'explication de bien des heurts, d'une incompréhension réciproque. Il n'y a pas l'intimité, le sentiment d'être « en famille » qui règne à la Martinique. Jadis, on pouvait déjà observer la différence entre nos « vieilles colonies » puisqu'on disait « les Seigneurs de Saint-Domingue, ces Messieurs de la Martinique, les bonnes gens de la Guadeloupe ». A la Martinique en effet, les « Messieurs » ont donné le ton au peuple entier, et tout le peuple est courtois. Le Guadeloupéen fait l'enfant boudeur, souvent sans raison.

GRANDE-TERRE

Je garde de la Guadeloupe, l'île d'Émeraude, comme l'a appelée M. Henry Bérenger, un souvenir de beauté étincelante mais pathétique, aussi bien dans sa Grande-Terre dévorée de soif, blanche de tout son calcaire et qui semble pétrie d'ossements pulvérisés, que dans sa partie haute : moutonnement de volcans verts, superbe comme un autre Olympe et qui a nom Soufrière, Sans Toucher, Matéliane...

Regardez-la sur la carte, posée comme un papillon en plein vol sur l'océan. En réalité ce sont deux îles, mais si proches que le bras de mer entr'elles a pris le nom de Rivière Salée. Un courant alangui y traîne quelques barques plates, comme sur ces bras du Rhône à l'eau boueuse qui s'égarerent vers la Camargue. D'étranges arbres tourmentés haussent leurs racines au-dessus de l'eau; ce sont des « mangles », des palétuviers porteurs d'huîtres. Elles y accrochent leurs coquilles et c'est là qu'on vient les cueillir. (De même les palourdes grillées au four sont une gourmandise guadeloupéenne).

Donc, à l'est de la Rivière Salée, se trouve la partie basse, dont la Pointe-à-Pitre concentre presque toute l'animation. Cette Grande-Terre, aux mornes avortés, aux mares saumâtres, compense ses élans arrêtés en hauteur en lançant comme des griffes, vers l'océan, des pointes hirsutes de roches basaltiques, creusées de grottes, vrai Finistère, âpre, convulsif sous un soleil plus violent.

Elle eut jadis ses élégances. Les Anglais la parèrent, il y a deux siècles, de moulins à vent dont on voit encore les tours de pierres grises découronnées.

De grandes habitations se partageaient le sol, en par-

ticulier du côté du Moule; on y donnait de grands bals. Les calèches venues de Paris roulaient bon train sur les routes...

Maintenant il y a beaucoup de terres en friche. Les plantations de coton ont disparu. La surface plantée a diminué. Malgré tout la production est toujours la même, car le rendement à l'hectare est meilleur. S'il n'y a plus trace de vie mondaine, la vie reparait sous d'autres formes. Entre les mains de maires-conseillers-généraux noirs, hommes intelligents, réfléchis, le Moule, le Port-Louis se développent selon les formules modernes.

« Déchéance » disent certains en parlant de l'île. Non, pour qui ignorerait l'ensemble de son histoire, elle paraîtrait plutôt en plein essor. Un réseau de routes bitumées, fort avancé, lui donnera bientôt une supériorité sur la Martinique.

Avant le cyclone on avait tout juste entamé la route sous le vent. Le nord-ouest était mal desservi, malgré son importance au point de vue du café et des bananes. Or la banane exige des transports délicats. Quant au café, il s'accommodait mal d'être mouillé dans les canots où il était embarqué. Autant dire qu'il était perdu.

Bientôt on pourra faire le tour complet des deux parties de la Guadeloupe.

Un programme des grands travaux publics établi en 1930 sera réalisé en douze ans. Une usine électrique de 2.750 kw. permettra l'électrification générale de l'île. On lui consacra d'abord 345 millions dont 125 millions sur fonds d'emprunt et le reste sur les ressources de la colonie. Mais le Conseil Général a réduit tout à coup de cent millions parce qu'on a fait cadeau aux emprunteurs des prêts transformés en indemnités. Les réductions porteront plutôt sur les constructions telles que bureaux de poste, etc., etc...

Certains maires prennent des initiatives intéressantes. Le Moule, qui n'est plus certes le grand port où les navires venaient directement de France, malgré ses passes dangereuses, se glorifie d'être, grâce à son maire, M. Romana, la première ville guadeloupéenne qui ait voté l'organisation d'un terrain d'aviation.

Morne à l'Eau frappe par son aspect très neuf, d'architecture et de plan d'ensemble. Un véritable sens de l'urbanisme a présidé au square fleuri, au marché bien ventilé, et à la construction de la plus belle des églises neuves qui ornent la Guadeloupe. Ses proportions sont dignes d'une cathédrale, et l'aération est assurée par une quantité d'ouvertures qui de l'extérieur forment comme les dessins d'une broderie. Due, comme celle du Lamentin, à M. Ali Tur, elle est sans doute la plus artistique des constructions religieuses coloniales. Une mosaïque de madras la meuble le dimanche, et les éventails vont leur train, tandis que le prêche se déroule. On dirait des battements d'ailes.

Port-Louis était bien tombé depuis le temps où les hardis corsaires guadeloupéens s'y armaient contre l'Anglais. Ce fut le Saint-Malo des Antilles françaises, et Fuet en fut le Surcouf : le fameux « capitaine Moëde » qui à la fin d'un combat chargea ses canons avec des pièces d'or (dites moëdes) et ainsi l'emporta sur l'ennemi. C'est à Port-Louis que furent construits et lancés le *Tyrannicide*, la *Carmagnole*, le *Prend-tout* et le *Sans-Culotte* pour une magnifique épopée.

Saint-François et Sainte-Anne, sur la côte sud, sont de bien petits villages qui commencent seulement à se relever de la catastrophe. Rien ne rappelle que Saint-Anne fut le siège d'une sénéchaussée et d'une amirauté avant la naissance de la Pointe qui date de 1574.

HISTOIRES DE CURÉ

Le curé de Sainte-Anne est la grande attraction de l'endroit. Quand je le vis pour la première fois, il allait à pied sur la route son chapeau rejeté en arrière et sa barbe de Père Noël flottant au vent tant elle est longue. Il menait au bout d'une ficelle un petit chien galeux.

Parvenu au presbytère, il fut l'objet des quolibets de sa vieille cuisinière : « C'est tout ce que vous avez trouvé, Monsieur le Curé? Ah! bien, il est joli, oui. » Et ce « oui » ponctuant la phrase sur une note suraiguë, était d'une ironie impayable.

Le roquet, tout tranquillement, s'en vint lever la patte contre son jupon. Et le curé de rire aux larmes : « Il a compris, Septua, que vous vous moquiez de lui, et il se venge. C'est un chien intelligent! »

— Comment appelez-vous votre servante, lui demandai-je?

— Septua. Il ne faut pas vous étonner. Les gens ici adoptent des noms fantaisistes, qu'ils croient lire sur le calendrier. Septua n'est que l'abréviation pour Septuagésisme, la fête de l'église. Prenez le registre des baptêmes, là, vous en verrez des noms curieux! »

Deux listes par pages : baptêmes légitimes (ceux pour lesquels on sonne les cloches) et baptêmes illégitimes. Je vois des Tertullien, Sosthènes, Coco, Sulfate, Azote, Bitur, Mixture, Malgrétoute...

A ce moment un homme nous interrompt, le chapeau à la main et se grattant la tête : « Tu veux te marier? »

— Oui, Monsieur le Curé! Moin fini bat! (Je fais une fin).

— C'est bien, ça.

— Combien ça coûte, Monsieur le Curé?

— Pour un son de cloches quatre-vingts francs, pour trois sons, cent quatre-vingts.

Amédée se gratte la tête de plus belle. Cent quatre-vingts francs, c'est bien cher, mais aussi, un seul son, c'est maigre... Il pense à l'humiliation. « Je vais réfléchir, Monsieur le Curé, je reviendrai ».

« Voilà souvent ce qui les arrête de se marier légalement.

« Par amour-propre, il leur faut absolument de belles sonnailles, mais la dépense est parfois trop considérable pour eux. De même pour les enterrements, quand vous les entendez dire : « C'est la mort qui a tué nous », cela signifie tout simplement qu'un enterrement leur a coûté cher, l'enterrement, c'est-à-dire les ripailles qui l'accompagnent. Aussi se contentent-ils quelquefois d'un « bénicô » (bénédiction du corps). Quand ils entendent sonner le glas, ils me disent : « L'usine a ou ka fumé, Monsieur le Curé » (C'est votre usine qui travaille!).

« L'Evêque, Mgr Genoud, qui les connaît bien, a décidé de n'enterrer à l'église que les gens mariés. C'était aller contre la coutume établie. Il y a eu des protestations si sérieuses qu'il a fallu appeler les gendarmes.

L'Evêque a annoncé qu'il bénirait lui-même les mariages. Il en a béni quinze cents en six mois. C'était un succès plus considérable que n'en avaient remporté les missions rédemptoristes.

« Ce sont de bons enfants, mais si légers! Pour les amener à des confessions sincères, vous allez voir à quoi j'ai dû recourir ». Et le curé Père Noël, dont le presbytère est un vrai magasin de postes de T. S. F., va me chercher sous une table une sorte d'escabeau tendu d'étoffe rouge.

« C'est une machine que j'ai achetée d'occasion dans

un magasin de la Pointe : une boîte à musique avec un mécanisme qui faisait marcher un zouave, un fusil à l'épaule. Je l'ai réparée. J'ai mis là-dessus à la place du zouave une Sainte-Vierge, un archange, et un diable, et clic, en pressant la poire, l'archange embrochait le diable.

« Une autre fois j'avais imaginé d'illuminer les yeux d'une statue de l'Immaculée Conception. Et si mon bonhomme devenait réticent dans ses aveux, je pressais une poire, et les yeux de la Vierge s'éclairaient. Avouait-il? aussitôt la terrible lumière s'éteignait. Je sais bien que ce n'est pas très orthodoxe d'avoir recours à de pareils procédés, mais avec les enfants... et ce sont des enfants, ici, dans la campagne.

Savez-vous qu'ils chipaient l'eau bénite dans les bénitiers pour en faire des « pailles » (des filtres)? Ici encore j'ai dû me servir de la Fée-Electricité. J'ai mis un courant au bénitier et quand ils voulaient y puiser autrement que du bout des doigts, ils sentaient la secousse! »

Le curé rit, en se frottant les mains, d'un rire à ébranler les murs.

« Ils croient ferme aux esprits, aux volants, comme ils les appellent. J'ai beau leur dire : mais voyons, c'est de l'imagination! ils s'entêtent : « Si, Monsieur le Curé, et c'était une femelle, on entendait ses seins battre!... »

« L'un vient me demander une messe chantée. — C'est vingt-cinq francs. — Eh! bien, Monsieur le Curé, j'en donne soixante, pour que Dié punisse celui qui me vole li rédui Missié-là pour aller au tribunal ».

« Une femme voulait une messe à Esaü et Jacob. Pourquoi Esaü et Jacob? — Parce que j'ai déjà deux jumeaux et que je ne voudrais pas recommencer. »

« Certains ne viennent me trouver que pour une question de paix. Ils me mettent sur le même plan que le « magnétiste ». Seulement le magnétiste prend quinze

cents francs pour une consultation. Chez moi, c'est moins cher... Quand le magnétiste voit que son client ne peut pas payer, il me l'envoie. Un bonhomme est venu me trouver, aux Abymes, pour avoir une messe « avec toutes fanfreluches » (une grande cérémonie). Et pourquoi?

« Quelle grâce veux-tu demander? — La magnétiste m'a dit qu'il fallait une messe pour apaiser l'esprit du palmiste qu'on a coupé pour bâtir ma case. Il se fâche, et il secoue la case toutes les nuits! »

A Sainte-Anne, les croix devenant même un objet de fétichisme, on les multipliait inconsidérément : il y avait la croix des anciens pendus. Le curé a dû en supprimer pour restituer à ce symbole sa dignité.

Parfois on lui amène un enfant pour qu'il lui impose les mains sur la tête. C'est que l'enfant a été conçu un Vendredi-Saint, et « Moune qui faite Vendredi-Saint, tête chavirée! »

Le rôle du magnétiste consiste parfois simplement en celui du « rebouteux » de France. Il donne un cataplasme, un « sirouane » qu'on colle sur la plaie et quand le « sirouane » tombe de lui-même, c'est que le mal est parti.

Au lieu d'un magnétiste, c'est quelquefois une « dormeuse » qu'on va trouver. Dans son sommeil, elle révèle l'avenir, se faisant habilement guider par les indications qu'elle provoque de la part du client impressionnable. S'agit-il d'un vol? Elle ferme les yeux, s'anime « Je vois une petite case... je vois des herbes... un homme qui court... » et la comédie dure une heure, deux heures. Parfois le consultant s'aperçoit de la supercherie, s'irrite de ce que la voyante ne révèle rien d'utile. « Et alors, dit-il, vous ne voyez rien d'autre? — Vous ne voyez pas que je ne vais pas vous payer? »

Il est une terrible engeance, celle des sorcières. Plu-

sieurs habitent les bas-quartiers de Pointe-à-Pitre. Par leurs menaces, par leurs recettes secrètes de « pialles », elles exercent sur la population un redoutable pouvoir. Elles ne reculent même pas devant l'empoisonnement, et quand, plus tard, repenties, elles se tournent vers la religion, elles viennent s'accuser en confesse de multiples assassinats par le poison. Il est des herbes si commodes qui ne laissent pas de traces, cômme la racine de barbadine...

Une des plus célèbres sorcières de la Pointe s'appelle Zézé. Elle lit l'avenir dans la flamme de bougie. On dit qu'elle est si redoutée par un personnage politique qu'elle s'est fait donner par lui des maisons.

Une vieille dâ, qui l'admire beaucoup, m'a raconté l'étrange cérémonie qui un jour se déroula chez elle.

Zézé allait être convoquée par le juge pour avoir battu une femme dans un accès de jalousie. Or, Zézé avait refusé ses faveurs au juge, et les chances étaient contre elle.

La veille de la comparution, Zézé, avec deux ou trois de ses amies, s'enferma dans sa maison. La dâ comptait parmi elles. On tendit de rouge la chambre; on mit aux quatre coins des balais rouges, on plongea dans le même bain de teinture rouge une poule blanche, puis on la sacrifia avec un couteau. Enfin un gros crabe qu'on avait apporté à l'avance fut soigneusement ligotté et amarré au mur, avec forces incantations. Le crabe personnifiait le juge qu'il s'agissait de paralyser...

Le lendemain, le juge, qui se portait fort bien la veille, était retenu dans son lit par une douleur subite. Et on ne donna pas suite à l'accusation contre Zézé...

« J'ai vu, me disait une dame, en pleine nuit, devant une chapelle funéraire, des danses africaines, piétinements haletants dans une sorte d'extase... »

Le travailleur superstitieux croit à la possibilité de se transformer en bête. La légende dit que l'intelligent député noir Légitimus a usé souvent de cette croyance pour expliquer ses absences et ajouter à son prestige.

Un fameux sorcier, Sonson, rivalisait de ruse avec un adjudant de gendarmerie chargé de l'arrêter. Mais il ne s'agissait pas seulement de le saisir : il fallait détruire son prestige aux yeux de la population trop crédule. Un jour, l'adjudant Bigourdan surprend Sonson dans sa case. Du dehors les voisins regardent curieusement. « Ah! Ah! tu me guettais l'autre jour sur la route, tu ne m'as pas trouvé. Tu n'as pas vu ce petit cabri qui tétait sa mère, c'était moi? tu ne m'as pas reconnu... — Si fait! et ce chien noir qui est venu te flairer dans la nuit, tu n'as donc pas compris que c'était moi, » répond l'adjudant du tac au tac!

« L'homme savant » ainsi appelle-t-on le sorcier.

Cette « science » est faite de notions incohérentes de quelques noms retenus au vol.

« Je connais Napoléon, dit Sonson. — Tu l'as vu? — Non, il est en France! — Qu'est-ce que c'est la Révolution? — C'est la lettre de cachet... »

A un échelon au-dessus du sorcier, est l'homme d'affaires véreux, n'ayant aucun titre autre qu'une certaine habitude de la chicane. Il rédige au besoin pour celui qui ne sait pas écrire des requêtes à la Ligue des Droits de l'Homme, au député, au ministre, au gouverneur, les assurant de leur « considération anticipée » et les appelant Excellence ou Eminence.

Exploitée par cette engeance sans scrupule, maintenue à ses dépens dans cette atmosphère de superstition grossière, la plèbe guadeloupéenne ne peut se développer comme elle le devrait, avec les moyens d'instruction qu'on met à sa disposition.

Ses dirigeants sont les premiers à le déplorer, mais il est difficile de lutter contre ce qui se cache dans l'ombre.

J'ai vu, à Sainte-Anne, une centenaire : Amélie Sylvestre, ridée comme une vieille pomme, mais bon pied, bon œil, et bonne oreille. Elle appelle le curé : doudou (chéri). « J'ai dû prendre ma retraite il y a deux mois. C'est moi qui jusqu'alors balayais l'église !

On vit vieux ici. Un homme est mort l'an dernier qui avait cent trente cinq ans. Un homme de Marie-Galante se présentait comme « âgé de 88 ans, orphelin de père et de mère ». Moi j'ai *seulement* quatre-vingt dix-neuf ans. J'avais treize ans, en quarante huit, quand on a planté l'arbre de la Liberté, et qu'on y a gravé les noms de Schœlcher et de Perrinon.

— Le Maître était-il bon pour vous ? — Oh, je n'en dis rien, s'exclame-t-elle vivement, comme mue par une ancienne crainte, oui, oui, il était bon. Le lundi matin, la maîtresse distribuait une ration de vezou aux travailleurs. Mais dans d'autres habitations, j'ai entendu dire qu'on battait les femmes. Les vieux, quand j'étais enfant racontaient la misère de ceux qui étaient venus d'Afrique. On les nourrissait malgré tout pour ne pas diminuer leurs forces et leur rendement. On appelait soupe à congo celle qu'on servait aux noirs à bord des négriers : des ignames, des patates et des bananes. Quelquefois aussi on leur donnait du bœuf salé... »

Sans doute de ce bœuf dont le père Labat parlait : « On est venu jusqu'à cet excès de mettre dans les barils des têtes de bœufs tout entiers avec les jambes et les pieds et même au lieu de bœuf de la chair de cheval avec les pieds encore tout ferrés. » Quelle endurance n'a-t-il pas fallu à ces pauvres gens pour résister à toutes ces

vicissitudes alors que les blancs enlevés d'abord par la traite succombaient rapidement!

En 1848, ils se sont groupés par villages, par dialectes. Les pêcheurs se sont mis ensemble, les cultivateurs ensemble aussi. Des dialectes originels, il reste bien peu de chose : Tout au plus ont-ils un vague souvenir de se rattacher aux Ibos, et aux Mendés. Mais on a oublié les dialectes.

En somme, le créole, commun aux Antilles, est une sorte d'espéranto avec de légères variantes. A la Martinique, c'est un français déformé. A la Guadeloupe, une traduction de français obéissant, paraît-il, aux lois phonétiques du dialecte bantou.

Quand on a voulu établir l'état civil, on s'est trouvé en présence de trois catégories : ceux qui avaient un nom à eux, probablement des fils de chefs, comme Candace, dont le nom marque la dignité royale, et ceux qui n'en avaient pas et qui ont pris, ainsi que le faisaient les affranchis, le nom de la famille dont ils dépendaient avec une variante. D'autres ont pris le nom du lieu qu'ils habitaient.

Souvent, encore de nos jours, ils prennent comme prénom, par affection, le nom d'une famille pour laquelle ils travaillent.

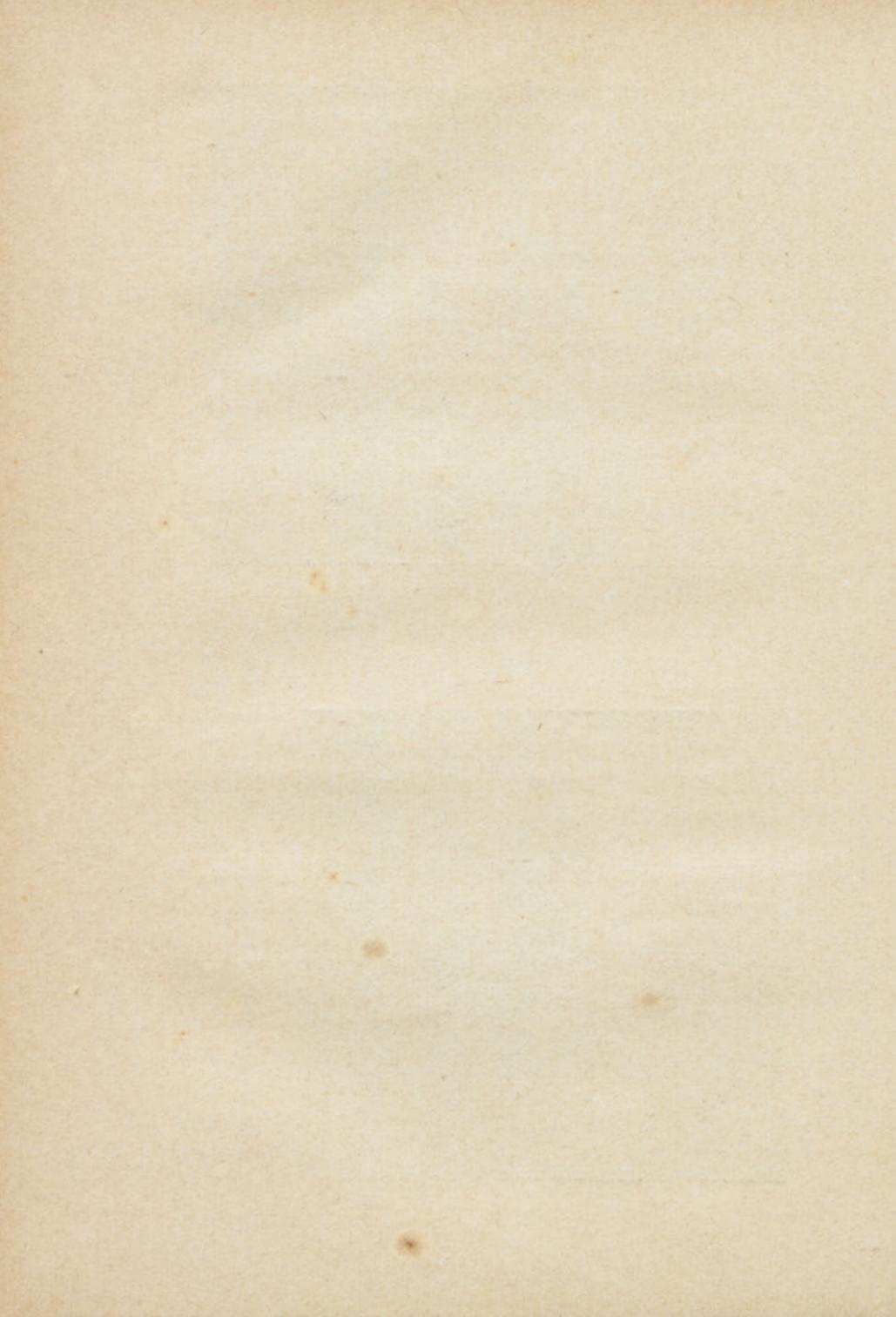
Bien que son nom soit lié le premier à l'émancipation des anciens esclaves, ce n'est pas celui de Schœlcher qu'on entend prononcer le plus, mais bien celui de Légitimus. C'est lui qui est considéré comme le vrai émancipateur, lui qui, soutenu par le gouvernement a été élu député par la masse. Ses partisans, dit-on, n'hésitaient pas devant les moyens de persuasion violents, le gourdin à la main. On appelait cette raclée, la Fraîcheur!



DIEUX COOLIES (STATUES HINDOUES)



Cl. Marthe Outilé
LE MARDI-GRAS A LA POINTE-A-PITRE



Pas religieux le moins du monde, se faisant passer pour sorcier, Légitimus avait fondé une sorte de culte dans le goût de la Révolution : L'association des trois-huit. A Paris, il portait une redingote couleur cannelle qui devint célèbre. On finit par dire de quelque candidat « il sera député en l'année cannelle ».

Actuellement, discrédité, il est retiré dans la principale rue de Pointe-à-Pitre, la rue Frébault.

Il jouit toujours d'un certain prestige sur ce peuple fanatique, chez qui se mêlent mysticisme et intérêt, en doses impondérables.

Avec Légitimus, l'avènement des « Noirs » a mis fin à la prépondérance des hommes de couleur qui se fut sans doute établie comme à la Martinique. On a dès lors voulu limiter délibérément le métissage, en supprimant la troupe européenne, et en évitant les stages de bateaux de guerre. Comme maire de Pointe-à-Pitre, Boisneuf, dans ce sens, a fait ce qu'il a pu.

Il était travailleur et brave, avocat courageux. Un être d'instinct, favorisé au début de sa carrière par un héritage fantaisiste, et qui sut profiter des circonstances.

Incorruptible, dit-on, il comprit que les gros impôts dont on frappait les usines ruinaient le pays et qu'il pouvait être dangereux de décourager le capital.

Mais, de nature violente, il eut recours à des procédés de terreur : dans un vieux moulin au-dessus de la Grande-Ravine, sur le chemin de Sainte-Anne, ses partisans fabriquaient des bombes. Un jour l'une de ces bombes éclata au Gosier. Arrêté, Boisneuf, en eut pour six mois de détention...

« Non, me disait-on, il n'y a pas de mouvement syndicaliste à la Guadeloupe. Il n'y a pas de parti. Il n'y a que des individus, de l'agitation politique, au lieu d'activité... et c'est ce qui nous ruine dans ce pays qui pourrait

être si prospère. Pas d'épargne : la canne avec les gros gains rapides qu'elle permet a habitué les gens à dépenser sans compter. La banane, en se développant, nous achèvera : c'est un métier de paresseux dans un pays de paresseux... »

Point de vue d'Européen habitué dès l'enfance au grand effort sur une terre épuisée. La nature elle-même permet aux Antilles un effort moindre. Et pourtant, que de gens au travail dans les usines, et dans les champs...

SUR LA CORNICHE

La route qui relie la Pointe-à-Pitre à Basse-Terre, route en corniche à partir de Petit-Bourg (Ti-Bou, dans la bouche des créoles), est une des plus belles qui soient aux Antilles. Longtemps on aperçoit, sur l'autre rivé de ce golfe qui a nom Petitcul-de-sac-marin, la Pointe, basse et blanche.

Puis ce sont les Saintes qui viennent meubler l'horizon. De jolis villages fleuris se succèdent. Devant les cabanes de tuiles de bois, « d'essente », comme on dit encore en employant le vieux mot normand, le « coq-bataille » est attaché par la patte. Une peau de cabri destinée à un tambour sèche au soleil. Les autobus ajoutent à l'animation des petites places publiques. Partout un « groupe scolaire », une mairie Tur, couleur vanille et pistache.

Les belles demeures sont cachées dans la campagne, à l'arrière-plan. Il faut emprunter des chemins de traverse pour découvrir la belle villa de M. Pic ou Monte-

bello, à M. Questel, dont le parc est un véritable jardin botanique et zoologique. « Vous comprenez si cela nous amuse, me disait-il, quand nous voyons des romans métropolitains parler de hamac suspendu à des branches d'ananas ! » Car l'ananas vient au cœur de longues feuilles rigides à cinquante centimètres du sol !

« Tous les légumes de France poussent ici. Et pourtant le métier de jardinage si florissant jadis est maintenant ignoré. On manque de cultures ouvrières. »

A partir, surtout, de Capesterre, la grande forêt de la Guadeloupe étend ses splendeurs jusqu'à la mer. Ce ne sont que vallées encaissées, cascades si fraîches et si puissantes que toute la route en est aspergée. Elles mènent si grand bruit qu'elles effrayèrent les premiers navigateurs, louvoyant sous la côte dans la nuit, et qui se demandaient d'où venait ce grondement de tonnerre.

Sur une pente rapide, plus furieux encore et rebondissant à cause des roches qui l'encombrent, le torrent déroule une étincelante écharpe. Parfois il vient éclater de rire en pleine lumière, et parfois il se cache sous un épais manteau de bananiers et de manguiers.

Il en est un qu'on nomme la Coulisse. Tout le jour, des gens du pays viennent y glisser pour le plaisir. Nus, vêtus seulement de leur peau cuivrée, lustrée, ils s'abandonnent au courant rapide qui les roule jusqu'en bas, sans leur faire mal, les faisant pirouetter, tête en bas, tête en l'air, dans les remous entre les roches lisses. On songe aux cascades tahitiennes dont tant de peintres ou de romanciers ont chanté les beautés. « Ici, disent les voyageurs, on se croirait à Tahiti. »

D'autres indigènes, après ce bain mouvementé, campent pour la journée dans la douce pénombre verte. Ils se tiennent assis en rond autour de la marmite où mijote quelque gros poisson, quelques ignames et parfois

un chant s'élève, comme un remerciement à la nature d'être si clémente et si belle.

De moins sportifs préfèrent le bain plus paisible de Dolé. Mais Dolé est tout à fait civilisé. Il représente la première tentative qu'on ait faite d'aménagement touristique. Un très joli chalet hôtel précède, sans en gâter le charme, la piscine à l'eau transparente que fréquentent des centaines de baigneurs. Un jour de fête, j'y ai vu une trentaine d'autos y déverser de belles femmes noires aux formes amples qui, pudiquement, se baignaient dans des robes fleuries de couleurs vives. On eût dit de gigantesques nénuphars. Elles gardaient dans l'eau tous leurs bijoux et leurs marmots qu'elles trempaient en les tenant comme des chattes eussent tenu de petits chats.

Trois-Rivières est le seul lieu qui permette d'approcher un instant en esprit les Caraïbes légendaires.

C'est un des plus attrayants villages de la Guadeloupe, perché au-dessus de la mer dans l'exubérance de la végétation où luisent comme des lampions chinois des « cabosses » de cacao, d'un orange vif. Une impasse y porte le nom de Père-Labat. Une grande église toute raide, percée d'une étroite porte, ne réussit pas à intimider les dévôts de l'endroit. Quand je m'y arrêtai pour la première fois, une centaine d'hommes en habits du dimanche, c'est-à-dire en noir, bien qu'on fût un vendredi fort ensoleillé, attendaient patiemment sur le parvis l'ouverture des confessionnaux.

Au bas du chemin paradisiaque qui dégringole jusqu'à la mer, se trouve une grotte aux replis nombreux, dans un chaos de rochers. Il s'y cache une source.

C'était l'arsenal du chef caraïbe Gallinago. C'est là qu'on polissait les haches des guerriers, et qu'on tenait

les réserves. Quand les premiers navigateurs européens y pénétrèrent, ils trouvèrent l'endroit meublé des têtes des vaincus. Car ces Caraïbes, pêcheurs, chasseurs, qui furent pour la plupart exterminés, et dont les survivants préférèrent la mort au travail forcé, étaient des anthropophages, fils des galibis de la Côte-Ferme, tels qu'on peut encore en voir en Guyane. Ils avaient mangé leurs prédécesseurs, les Ygneris.

Trois-Rivières était un de leurs trois grands établissements avec l'Anse-Bertrand et Marie-Galante. Ils y avaient bâti un de leurs « carbets », un logement collectif de cent pieds de long fait pour cent personnes (conception très soviétique)! Mais à cette promiscuité, ils préféreraient, nous dit le Père Dutertre, les « hamacs » de coton où ils dormaient sous les arbres.

Les gros rochers de la Grotte, par les soins de ces patients artisans qui travaillaient la pierre avec la pierre, sont parmi les seuls témoignages qui nous disent quelques-unes de leurs traditions. On y voit de grossières figures humaines, faces toutes rondes, l'une d'elles, coiffée d'une couronne. On y voit aussi un animal allongé : un serpent, dit Sainte-Croix de la Roncière, celui qui après avoir dévoré les ancêtres des riverains de l'Orénoque, enfanta les Caraïbes, et cette représentation prouve le lien entre les indigènes de la côte et des îles.

Pourquoi ne serait-ce pas plutôt le poisson des rivières qui devint, après sa mort, le grand chef Gallinago, et qui n'a cessé d'être redouté jusqu'à nos jours par les marins, le terrible « Maman Balaou » ?

De toutes les Antilles, dit-on, les Caraïbes préféreraient Caloucaera, cette Guadeloupe aux belles eaux.

LA CÔTE-SOUS-LE-VENT

La Côte-sous-le-Vent, qui de Basse-Terre se dirige vers le Nord, est d'un pittoresque différent de la Corniche.

Plus sèche (comme à la Martinique on y retrouve le « tibeau » au feuillage aérien) avec des échappées sur de vertes vallées dignes de la Suisse, telle celle de Vieux-Habitants. Le village qui achève cette vallée a encore son église fortifiée du temps des premiers colonisateurs. Mais bien mieux : la première commune qu'on rencontre en quittant Basse-Terre, le Baillif, fut la paroisse du Père Labat, le Vauban des Antilles. Longtemps la maison des Dominicains y subsista : on l'a sacrifiée pour élargir la route. Mais on a conservé la tour ronde d'où il tenait tête à l'Anglais ; le combat est légendaire. « Un navire de soixante-dix canons se vint mettre devant moi, mais soit qu'il eût peu de monde à bord, soit qu'il voulût ménager ses munitions, il ne fit pas tout le feu qu'il pouvait faire et ne m'envoya jamais plus de trois volées de canon à la fois. Il crut une fois m'avoir démonté et un de ses gens me cria en français : « Père Blanc, ont-ils porté ? » Je pointai une pièce et je donnai dans un sabord de sainte-barbe où il y eut du fracas. Je leur criai à mon tour : Ont-ils porté ? — Oui, oui, me dit-on, nous allons te payer. En effet, ils me lâchèrent trois volées si bien pointées qu'elles croisèrent la tour deux ou trois pieds au-dessus de nos têtes et nous en sentîmes le vent de bien près ».

Depuis ce temps, les Anglais eurent autant d'occasions de recevoir si énergiques réponses qu'ils lancèrent d'attaques contre la Guadeloupe. Mais pour être équitables, il faut reconnaître que certains gouverneurs

anglais comme Campbell firent dans l'île du bon travail.

Le cimetièrre du Baillif est situé dans un bas-fond impressionnant. C'est là qu'au soir des Morts on vient allumer les bougies sur les tombes, et les familles viennent pique-niquer auprès de ceux qu'elles ont perdus. Comme s'ils pouvaient encore jouir des libations de tafia, des chants et des rires! L'idée de recueillement devant la mort est incompatible avec la nature de l'Antillais.

Les plages de la côte occidentale ont un merveilleux secret : leurs sources d'eaux salines chaudes et même bouillantes. Certaines jaillissent de la mer même; d'autres, presque inaccessibles, sont entourées par des pal tuyers, d'autres sont sur la plage de Bouillante parmi de gros rochers.

Pas un syndicat d'initiative ou un bureau de renseignements dans l' le qui signale de façon méthodique au voyageur ces trésors négligés! Le tourisme ne figure pas parmi les dépenses obligatoires du budget local et c'est pourquoi, malgré les instructions de M. Albert Sarraut en 1922, il n'y a pas d'autre hôtel convenable dans toute l' le que celui de Dolé!

Bientôt, dit-on, la route carrossable réunira les villages de la Côte-sous-le-Vent à ceux du nord de la Guadeloupe, Deshaies — où des bateliers s'appellent couramment Racine et Corneille, Sainte-Rose, qui fut le dernier refuge des Caraïbes, le Lamentin, avec sa magnifique cathédrale moderne, au milieu des champs de cannes.

BASSE-TERRE LA SOMNOLENTE

Parvenus sous le vent de l'île, avec leurs navires dieppois, les premiers colonisateurs l'Olive et du Plessis se mirent en quête d'un endroit facile à défendre, difficile à prendre : encore aujourd'hui il est plus aisé de se rendre à leur Vieux-Fort, perché sur son arête rocheuse, en canot que par terre.

La petite capitale somnolente qu'est Basse-Terre paraît, du large, un mollusque sans carapace. Pas de port, seulement une rade foraine. De la route de Gourbeyre, on y arrive par ce fameux pont qui coûta si cher que le Roi, dit-on, demanda si on l'avait pavé d'écus d'or.

Elle s'allonge au bord de la mer, sautant des ponts en dos d'âne jusqu'à celui de la Rivière des Pères qui vit maints combats sanglants, et reléguant au Sud, sa chapelle du Mont-Carmel et son arsenal, à mesure qu'elle s'est déplacée vers le Nord.

La partie la plus animée de la ville est entre la Place de la cathédrale, aux gros pavés et le cours Nolivos, immanquablement orné d'un buste du libérateur Schœlcher : « Voyez-moi la reconnaissance humaine, dit un facétieux. On le laisse là au soleil, sans chapeau, et le crâne dénudé ! »

Aux jours de fête, quand arrive le navire de guerre par exemple, les arbres de la mairie s'illuminent de lampes de couleur et la réception qui s'y déroule ferait le sujet d'une fort jolie image d'Epinal. « Honneur à la marine française ! » Le capitaine de vaisseau et son état-major chamarré, l'évêque avec son anneau, prêtent l'oreille au maire ceint de son écharpe qui prononce un vibrant discours, tandis que le secrétaire, derrière lui, est si ému, que sa coupe de champagne tremble dans sa main et se

répand en libations involontaires. La foule, comme une irrésistible marée, envahit le perron, le hall, l'escalier et la moitié de la salle, pressant ses mille têtes noires et poussant des vivats. Dans l'ensemble, cela fait très « 1848 ». On s'attend à voir planter un nouvel arbre de la Liberté. Mais la Marianne en plâtre blanc de la cheminée a été remplacée par une statue de Jeanne d'Arc. Au fond de la salle, une grande toile représente la mort de Dugommier, orgueil des Guadeloupéens. « Notre Dugommier, disent-ils, eut au siège de Toulon Napoléon sous ses ordres. »

Le soir il y a un grand bal au Gouvernement; d'éblouissantes et fines créoles à qui vont à ravir les modes les plus minaudières d'aujourd'hui, tenant leur traîne de leur main gantée, tournent dans les salons bas où l'atmosphère surchauffée décourage quelque peu les smokings. Toutes les fenêtres sont bouchées par les têtes noires, venues comme à la mairie contempler le spectacle, avec bonhomie et sans façon.

Des arcs de triomphe en carton répètent l'enthousiasme patriotique. Un match, sur le camp d'Arbaud (la Savane) se joue durement entre la marine et la société locale. Et puis le navire repart jusqu'à l'année suivante. Et la ville retombe dans une somnolence d'où elle ne se réveillera, sans doute que pour les élections.

Il est de bien jolies demeures, discrètes, autour d'un patio, fleuries, dans les rues parallèles à l'artère principale, demeures qui ne livrent rien de leur vie au dehors.

Basse-Terre a son pèlerinage héroïque : le fort de Richepanse. Il est situé sur une petite éminence au bord de la mer, tout envahi par une végétation qui ne respecte pas les lignes sobres et sévères de son architecture, ou qui suspend ses lianes à la poterne d'entrée, et fait trébucher le passant tout le long du sentier qui grimpe vers

le plateau. Quelques tombes sont groupées là. L'une d'elle, faite de gros blocs de pierre est posée sur des boulets énormes. C'est la tombe du général Richepanse mort, dit l'inscription : « à 32 ans. Mais combien n'a-t-il pas vécu pour la gloire et pour la patrie ! »

Ce jeune général du Consulat était venu de France avec la délicate mission de réprimer la révolte contre le rétablissement de l'esclavage. Les anti-esclavagistes étaient gens énergiques, menés par Delgrès. Poursuivi, cerné, Delgrès se fit sauter dans l'habitation Danglemont avec trois cents des siens. Mais, vainqueur, Richepanse ne survécut pas longtemps. Il mourut de la fièvre en pleine jeunesse. C'est en son honneur qu'on débaptisa le fort Saint-Charles, élevé sur les ruines du premier fort de Houël en 1647!

La plus grande attraction de la ville pour le passant, c'est le marché aux poissons apportés des Saintes en canot. Un peintre voudrait les peindre tous en une de ces gigantesques natures mortes à la Rubens. Voici le zaoua bleu ciel, à épine rose, le portugais rayé de jaune et noir, le poisson-banane qui a la couleur du fruit, la demoiselle de la mer, striée de jaune vif, le chirurgien, à robe violette, la vieille, marbrée de noir, le poisson-armé, vrai hérisson de mer, et le poisson-coffre, le plus étonnant de tous, dur comme une boîte de bois, et qui, si on le sectionnait, donnerait une coupe triangulaire.

Les marchandes sont habituées aux exclamations étonnées des voyageurs devant la féerie de leur étalage : elles sourient, montrent, comme des curiosités artistiques, les variétés innombrables.

Presque tous les magasins sont entre les mains d'Italiens qui s'appellent Fabricator ou Venutolo, et forment une petite colonie très solidaire. Ils sont venus jadis du même village italien, leur ballot sur l'épaule. Maintenant,

ils possèdent la fortune et roulent auto. Tous fascistes naturellement, avec un certain Honorato comme chef du faisceau.

Ils ne se mêlent pas au reste de la population, ayant même leur propre médecin italien.

Il n'y a pas à la Guadeloupe un artisanat très développé. La place est libre pour les gens de métiers étrangers. « L'immigration serait à encourager dans une certaine mesure, me disaient plusieurs Guadeloupéens ». Les ouvriers qui sont venus ici depuis l'entreprise des grands travaux avec des contrats de France, ont bien réussi. Un entrepreneur, Vincent, qui est arrivé il y a trois ans et demi avec cinq mille francs possède maintenant une maison de 250.000 francs. Un autre a ouvert un petit magasin il y a quelques années. Il est déjà propriétaire à Gourbeyre.

« Il faudrait aussi, m'a-t-on dit, des fermiers-horticulteurs de France pour produire les cultures vivrières qu'on n'arrive pas à encourager, malgré les besoins incontestables, parmi la population locale. »

Pour l'instant, l'émigration se produit dans l'autre sens : pour cent Guadeloupéens qui partent pour la France, un seul Européen vient à la Guadeloupe.

Des descendants de grandes familles françaises sont complètement déchus : les Grimaldi dans les bas-fonds du morne vivent en paysans pauvres, un Bragelonne est facteur à Basse-Terre.

Basse-Terre n'eut jamais la prospérité ni la splendeur de Saint-Pierre ou de Fort-de-France. Elle souffrit toujours d'être sous la dépendance de la Martinique surtout lorsqu'un gouverneur général résidant dans « l'Ile-Sœur » eut la haute main sur la Guadeloupe sans l'honorer de sa présence. Encore aujourd'hui, l'idée de voir créer de nouveau cette charge met le Guadeloupéen hors de lui!

Il y a actuellement tout un mouvement, dicté par les conditions climatiques, pour substituer à Basse-Terre, Saint-Claude.

LA VILLE AUX CENT CASCADES

Elle domine Basse-Terre de cinq cents mètres, à peine visible dans cette épaisse fourrure de la montagne qui grimpe par bonds jusqu'au sommet de la Soufrière. La pente est si raide, franchie en dix minutes à peine qu'elle vous laisse les oreilles toutes bourdonnantes.

On se croirait, non pas aux Tropiques, mais dans quelque fraîche station pyrénéenne.

Mais attention aux averses ! Trois ou quatre fois par jour, à Saint-Claude il faut tendre le dos à la pluie. Le vent y règne en maître. Mais telle qu'elle est, la ville nouvelle permet la vie salubre à l'Européen et deviendra sans doute le « changement d'air » le plus fréquenté même par les insulaires voisins.

Je l'appelai en riant Cabreville, parce qu'elle s'est développée sur l'initiative d'un maire énergique et actif, appartenant à une des familles les plus estimées du pays : les Cabre.

Au temps des épidémies de fièvre jaune, on y avait installé un hôpital, l'Hôpital du camp Jacob : il existe toujours, montrant ce contraste cruel et probant, de la compétence professionnelle du médecin-militaire et de la négligence de l'administration civile, intendance et infirmerie. La population la plus laïque est unanime sur la nécessité d'avoir des bonnes-sœurs pour soigner les malades...

A la Guadeloupe, comme à la Martinique, se pose le grave problème des maladies sociales. La mortalité infantile est en progression. Le paludisme est intense : un quart des malades qui viennent consulter en sont atteints. A la Grande-Terre par suite du manque d'eau, les gens recueillent l'eau dans des récipients accessibles aux moustiques. Le gouverneur Tellier avait créé un réseau d'eau pour alimenter Basse-Terre d'eau javalisée.

En certains endroits on a créé une Goutte de lait. Mais quand les femmes ont vu qu'on ne leur distribuait pas du lait gratis, elles ne sont plus venues à la consultation de nourrissons.

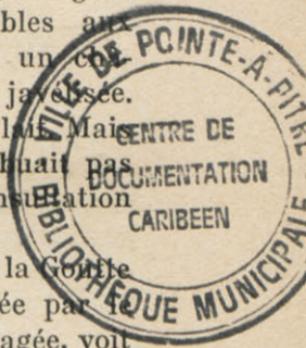
Cependant dans les villes, on est plus ouvert : la Goutte de lait de la Pointe-à-Pitre, œuvre privée créée par le Docteur Danglemont et qui mérite d'être encouragée, voit s'élever progressivement le nombre de ses consultantes jusqu'à deux mille deux cents. Pauvres petits, qu'on apporte là : certains ne pèsent qu'un kilo!...

Un grand effort est fait au point de vue de l'hygiène : le budget de l'Assistance est passé de 418.000 francs en 1922 à 1.507.000 francs en 1933. Chaque année on crée de nouveaux bâtiments de dispensaires. Aux élèves de l'Ecole Normale, sur l'initiative du Docteur Le Fers, on fait des conférences sur l'hygiène.

Mais il faudrait réformer l'organisation de l'Assistance : « il faudrait, m'a-t-on dit, que soient supprimés les infirmiers communaux à la solde des maires, toutes personnes ayant des attaches locales. Ainsi on ne trouverait plus de sages-femmes pourvues d'un diplôme, sans avoir jamais vu d'accouchement. »

Il faudrait soigner *obligatoirement* les maladies sociales en donnant gratuitement les soins et les médicaments.

Il faudrait surtout faire l'éducation de la masse, qui est sous l'empire des préjugés ancestraux. « Voyez-vous



comme c'est décourageant, me disait un médecin. On a voulu distribuer de la quinine dans les écoles. Quelques parents ont défendu aux enfants de la prendre, prétendant qu'on voulait stériliser les cerveaux! »

Le Gouverneur a aussi sa résidence familiale à Saint-Claude; datant de l'époque des amiraux qui présidèrent de façon si heureuse aux destinées de l'île, charmante demeure très vieille France, où monte, aux jours de réception, toute la société de Basse-Terre et de la Pointe.

Des villas, sur l'instigation de M. Cabre, se sont créées dans ce nid de verdure, à l'ombre des gros manguiers et des buissons d'hibiscus. Les larges feuilles rouges des crotons forment des haies fougueuses. En cinq ans, Saint-Claude est devenu une jolie ville d'eau et une commune modèle : on projette un casino et un hôtel.

L'agglomération s'étend tout en hauteur, mais si on emprunte quelque une des routes transversales, on rencontre immédiatement des torrents, des sources, des rivières, plus paisibles. Une vraie cité des eaux mugissantes, posée sur la végétation exubérante, sans en sacrifier le moindre élan. En pays plat, ce serait à peine une clairière. Heureusement la pente permet la vue jusqu'à l'horizon marin embué de bleu où scintillant de lumière argentée selon l'heure par-dessus la houle de verdure. Saint-Claude y est accroché comme un balcon.

Ici, c'est la cascade Vauchelet, où de gigantesques acomas fauchés par le cyclone gisent en travers des rochers sans que le torrent parvienne à les entraîner. Le précipice est à pic au bord de l'étroit sentier, mais si sournoisement tapissé de plantes et de mousses que soudain en écartant un peu le pied on sent la terre manquer sans que rien en prévienne. Toute une bordure d'« oseille-bois », ces bégonias-géants, s'élève à hauteur de la main au-dessous des sandragons à l'odeur douceuse. Les

fleurs sauvages ont des noms terrifiants : « Cette rose pâle? — c'est la Madame Brinvilliers — Et cette blanche, si innocente? — La Madame Villaret. — Mais pourquoi ces noms d'empoisonneuses? — Parce qu'elles se prêtent très bien à ce métier! Et tenez, cette liane fine qui tombe entre les balisiers... gardez-vous d'y toucher : c'est la liane brûlante! Cette autre à vos pieds, ne la serrez pas dans votre main : elle coupe comme une scie. — Décidément le sourire des tropiques est perfide. — Toutes les plantes ne sont pas aussi nocives. On revient ici à la médication par les simples. Les herbes à tisanes sont innombrables, le corossol, la citronnelle plus parfumée que la verveine, et que personne ne se soucie de cueillir. Une dame que Vichy ni Carlsbad n'avaient pu guérir d'une maladie de foie a fait une merveilleuse cure d'ananas vert! »

Chemin faisant, nous voici à la Rivière-Rouge où l'eau de la rivière a pris la couleur de la roche ferrugineuse. Un vieux pont de pierre moussu, quelques arbres au tronc noueux en font un séjour très romantique.

« Les trompettes blanchissent, il va pleuvoir. » Et mon guide me montre de larges feuilles blanches, dont l'envers est vert foncé. Quand il fait beau, elles se retournent de l'autre côté.

Une route, par delà le pont, route lourdement pavée comme toutes les routes datant des Anglais, grimpe dans la forêt. C'est le départ d'une de ces « traces » transversales que l'île autrefois possédait et qui aujourd'hui ne sont plus connues que de quelques hardis explorateurs. Ils les ont retrouvées en coupant à la serpe les lianes qui les masquaient.

Des femmes portant le costume ancien, visage cuivré, larges yeux noirs, s'engagent lentement sur cette route, dont le nom populaire est la route de Crève-Cœur. « Ce sont des Hindoues. Il y a toute une colonie là-haut, au

Matouba. Ils doivent même avoir leur fête dimanche. Oh! c'est inutile d'y aller. Devant des chrétiens il ne se passera rien! ce sont des Indiens du Malabar, importés au siècle dernier. Ils obéissent à leur « rajah », leur chef et on dit qu'ils adorent une divinité du Gange, Gangamal. On ne les connaît pas bien. Ils se tiennent à l'écart de tous, parlent leur langage. Porgal est le nom de leur fête (la fête du riz cuit), et pour demander du pain, ils disent : Roticoudou. »

INITIATION A LA FORÊT

De Saint-Claude, la route se perd bientôt et renonce à son assaut de la forêt. C'est par un simple sentier qu'on grimpe à la Soufrière, en passant par les Bains Jaunes. J'ai fait l'excursion sur le petit cheval d'un facteur, qui pris par sa conscience professionnelle, voulait s'arrêter à toutes les portes. Il ne craignait pas de s'engager sur le minuscule pont de bois qui enjambe le torrent bouillonnant au long de la route.

« Ah! comme je regrette de ne pouvoir vous accompagner sur ce sentier que j'ai pris cent fois » me dit M. Thionville, le doyen et le président des Montagnards de la Guadeloupe. Très robuste encore, à 77 ans, il s'indigne de n'avoir plus le cœur tout à fait aussi résistant. « Je commence, dit-il, à être un peu essoufflé quand je vais grimper. »

C'est cet homme énergique qui a entretenu le feu sacré de la montagne. Il a été le seul défenseur de la

cause touristique qui sera bientôt, si on y met un tant soit peu la main, une des grandes richesses de l'île.

Les fils de laborieux et économes agriculteurs d'une terre usée sont, au premier contact avec la forêt tropicale, instinctivement scandalisés d'une telle prodigalité, d'une telle surabondance improductive. La Nature ici chante sans doute son hymne le plus merveilleux, le plus pur. Pas un monstre malfaisant dans cet envol de hautes branches vers le ciel, et dans ces gracieux enguirlandements de lianes. Quelle correspondance mystérieuse s'est donc établie entre les hautes tours de verdure vernissée et la terre gonflée d'eau, moite de son perpétuel enfantement? Que disent ces cables tendus? tandis que résonne de plus en plus fort à mesure qu'on se livre à l'inconnu de la forêt, la symphonie des chants d'oiseau, des torrents, les fuites de rats-laveurs, et tant d'autres notes inexplicables pour le pauvre humain civilisé.

Il est là, émerveillé de la splendeur de la cathédrale, ignorant de la liturgie, du culte qui s'y déroule sans une hérésie, d'âge en âge. Cette forêt, aussi prodigieuse, aussi violente que la forêt équatoriale, où les sentiers sont envahis d'une ombre parfois aussi dense, les Caraïbes nus l'ont parcourue, guettant de l'arc les perroquets éblouissants. Les premiers colons d'Europe s'y aventurèrent non sans effroi, la main sur leur pistolet.

Puis les Noirs révoltés eurent recours à elle comme à un refuge du temps de Jean Le Blanc et de Pèdre. Les Anglais lui imposèrent des routes, escaladant la montagne. Les Français la laissent somnoler dans toute sa grandeur inattaquée et se contentent d'écrire aujourd'hui encore sur leurs cartes marines : partie inaccessible de l'île...

Et pourtant les plus précieuses essences s'y multiplient : l'amarante, l'ébène verte, le mahogany, l'aca-

jou! Si encore on sacrifiait l'exploitation de ces bois au luxe d'avoir une réserve chère aux fervents du camping et de l'exploration.

Mais à part un petit groupe d'initiés, tels que le jeune ingénieur M. Duhoux et sa femme intrépide, qui s'aventure hors du sentier de la Soufrière?

Il est, dit-on, des plantes qu'on voit naître et croître en quelques instants. Rien ne paraît impossible avec une telle poussée de sève. Les balisiers portent en leur cœur le dard sanglant de leur étrange floraison. Une fougère mouillée, toute rose, nous met sur la joue au passage un limpide baiser. Une fine dentelle brune de mousse et de rosée tapisse l'espace entre les troncs musclés des acomas. On grimpe à pied à même le torrent sans craindre ce ruisellement tiède. Bientôt la pluie s'en mêle, chaude, douce comme une caresse. On s'abandonne à elle, comme font les indigènes, sans crainte. L'averse est si drue qu'on se croirait pris dans un nuage de fumée. Toutes les odeurs complexes, capiteuses, montent de la terre. Le vert des feuillages est avivé sous cette douche. La pensée échappe au temps, à l'espace. On ne raisonne plus le présent, on se laisse aller à la griserie voluptueuse qui émane de cette puissance terrestre insoupçonnée jusqu'alors, la même sans doute qui monte chez nous, dans l'aurore d'octobre, des sombres labours, mais combien plus raisonnable alors, plus dominée!

Ici on sent que la matière est puissante au point d'être adorée par des êtres simples. Les frénésies humaines ne sont que le reflet, le prolongement de la nature souveraine. Alors qu'en Grèce par exemple, dans la Grèce dépouillée, où le roc partout affleure, où la lumière accuse et souligne les contours, tout parle à l'esprit, à la raison, ici, aux Tropiques, les sens sont rois, et l'instinct, pas plus dominé que ne l'est la longue houle de la forêt dé-

gringolant, torrentielle, jusqu'à la mer, depuis ce haut volcan.

C'est ainsi qu'elle apparaît, des « découvertes » d'où enfin, à force de monter, on arrive à dominer le paysage. Comme d'un avion à mille mètres au-dessus de la mer, on aperçoit les îlots microscopiques des Saintes, quelques petits points rouges : tuiles de Saint-Claude et de Basse-Terre, et par delà, rien qui s'interpose entre la côte et l'infini, sinon une grande nappe de lumière : la mer déviée, abstraite, sans relief et sans mouvement.

LE ROYAUME DU SOUFRE

Le grand allégo de la forêt s'arrête brusquement en un andante adouci, une végétation plus rase laisse voir le sommet de la montagne. On est au pied de la Soufrière, aux bains du Galion. L'air déjà est chargé de soufre. Un ruissellement bouillant gicle sur des roches vertes, noires, rouges, entre d'énormes feuilles d'un vert très clair : des siguines. Et puis ces gerbes d'eau s'apaisent pour se grouper sagement en un bassin près d'un « ajoupa » rudimentaire. Qui donc, ce matin-là ou les jours précédents, y avait déposé, fanatique d'un prosélytisme incertain, un numéro de l'*Action Française*?... Les troncs ruisselants d'eau faisaient un paysage sévère. De gros nuages gris montaient la garde autour du cratère et le cachaient de leur masse. La pluie s'acharnait si violemment qu'il n'était pas possible de continuer vers le mystérieux royaume.

Mieux valait redescendre en mangeant le long du sentier les framboises sauvages!...

Voici ce que m'a raconté un des explorateurs les plus hardis de la Soufrière, Marcel Duhoux, le premier qui ait réalisé l'ascension de l'Echelle.

« Nous avons décidé la veille de faire l'ascension du Massif. Comme vous, nous nous étions trouvés, au Galion, pris dans les nuages. Mais du moins il ne pleuvait pas. Le cratère du nord, ce jour-là, crachait de puissantes vapeurs sulfureuses.

« Nous escaladons la roche qui couronne le Pic du Nord pour la simple satisfaction de nous trouver au point culminant de l'île : 1.483 mètres!

« Puis, poussés par le vent, nous nous laissons glisser entre les intervalles des rochers, vers le lac de soufre : imaginez, entre les hautes talaises blanches une épaisse couche de soufre cristallisé d'un jaune vif, sur laquelle on peut poser le pied.

« Nous traversons ce premier lac et, nous agrippant aux imperceptibles anfractuosités de la muraille, nous tentons de parvenir au second palier. Des blocs de roches se détachent sous nos pieds et nos ongles; nous ne pouvons avancer que très lentement. Nous nous sentons aussi émus que lorsqu'à huit ans nous lisions les aventures d'un héros de contes de fées dans un royaume enchanté! L'angoisse du danger vient pimenter l'attrait de la découverte.

« Cette fois c'est un véritable barrage de rochers blancs qui se trouve devant nous, recouverts d'une pommade de soufre plus glissante que du savon. Rien pour y accrocher le bout de l'orteil. A nous trois, nous faisant la courte échelle, nous parvenons au faite. Mais voilà encore un autre mur, plus élevé, qui reste à franchir.

« Derrière, se creuse un puits dont le fond est formé de soufre. Sur une paroi, nous voyons la date 1852 qui a été gravée par Le Boucher, jadis. Après maints sondages

nous nous laissons glisser dans ce puits, et là d'un énorme roc aussitôt escaladé, nous avons un spectacle qui nous arrache des cris d'admiration : une voûte entièrement fermée, cache le ciel, et laisse pendre d'énormes stalactiques du soufre le plus pur. Mais un trou noir, dans un vrombissement étourdissant nous jette de l'eau bouillante sur les mains.

« Nous nous décidons à remonter pour aller faire la visite traditionnelle de la Grande Faille. Elle sera à la portée de tous les touristes le jour où on scellera quelques échelons de fer dans la muraille rocheuse. »

Le Club des Montagnards, défenseur des intérêts du tourisme à la Guadeloupe, s'est plaint de ce que les crédits consacrés à la réparation des dégâts du cyclone n'ont été nullement affectés, pour une part si minime soit-elle, à l'entretien des pistes touristiques. Celle de la Soufrière, excursion classique, longue de huit kilomètres environ, coûte 30.000 francs par an. Mais il s'agit de remettre en état plusieurs autres afin de multiplier les excursions autour de Saint-Claude. On se débat dans un cercle vicieux : pour créer des hôtels on attend que la visite de la montagne soit facilitée, et pour la faciliter, on attend qu'on puisse loger des touristes ! Il serait à souhaiter que le Touring-Club de France agisse de son influence, et ne laisse plus cette merveille naturelle inexploitée.

« Qu'on entretienne le chemin bananier du Parnasse ! Qu'on entretienne la trace de Victor Hugues, et celle de Merwart qui est la proie des lianes et des mangles si inextricables qu'on y avance d'un kilomètre à l'heure, en s'écorchant copieusement, et en escaladant les centaines d'arbres abattus par le cyclone.

« De là-haut, le paysage qu'on découvre est d'une indescriptible beauté : les vallées tapissées de verdure, comme de gigantesques hamacs, les gorges encaissées ravinant

tout le Massif Central; toute la Grande-Terre apparaît elle aussi du Col de Bel-Air :

« Nous avons vu, de là-haut, le soleil se lever sur la Pointe des Châteaux et les dernières lumières des phares s'éteindre une à une... »

Cette trace Merwart, due à un ancien gouverneur de la Guadeloupe, coupait transversalement le massif en unissant Matouba à Petit-Bourg.

Pour l'instant, il n'y a pas une seule route transversale, malgré un vague projet d'en tracer une nouvelle vers le Lamentin. A ce point de vue, l'île est en régression.

TRAGÉDIE DE LA BANANE

On dirait une avenue de parc, mais c'est un simple chemin entre deux haies de crotos sous de hauts manguiers aux feuilles craquantes. Puis le chemin s'engage dans une bananeraie : on arrive à l'habitation des C..., tout près de Basse-Terre. La maison, toute simple, où la présence d'une maîtresse de maison parisienne apporte un confort mêlé d'élégance. Pas de luxe inutile. Les bananiers féconds poussent familièrement jusqu'à la terrasse, et tout près de la cuisine commencent les hangars et les magasins.

Une odeur délicieuse flotte, qui me rappelle un peu le jasmin... « En effet, la fleur du caféier ressemble à celle du jasmin et c'est elle que vous sentez. » Les petits arbustes, mêlés à des arbres à cacao, poussent à l'abri des larges feuilles des bananiers. La fleur, m'explique-t-on, donne une petite cerise et ce sont ses deux graines jumelés qui forment la précieuse denrée, d'autant plus pré-



Cl. Ali Tur

VILLAGE GUADELOUPÉEN



Cl. Ali Tur

BASSE-TERRE, VUE DE LA MER

cieuse que le café de la Guadeloupe, avec celui de la Martinique, est l'espèce la plus appréciée; elle est employée comme café bonifieur. Les femmes et les enfants ont seuls les doigts assez fins pour cueillir ces baies avant qu'elles ne tombent et ne se gâtent. On les porte alors au magasin où les attend le dépulpeur. Ensuite, on soumet les grains à une certaine fermentation dans des tonneaux en bois, puis on les lave.

Alors commence l'opération la plus délicate : le séchage au soleil. Il n'y faut plus la moindre humidité. M. C... a fait disposer de longs tiroirs glissant sur des rails. Une ouvrière surveille constamment le temps, et dès la moindre menace de pluie, les tiroirs roulent à l'abri sous le magasin.

Un grand vent s'est levé qui mugit aussitôt dans la toiture. « Est-ce un cyclone, demandé-je en riant? — Non, pas même un « coup de vent à bananes ». Ça ne durera pas. Allons voir couper les régimes. »

L'homme, armé du même coupeur que pour les cannes, se dresse sur la pointe des pieds, saisit la longue tige dégarnie pour rapprocher le pesant régime, et d'un coup puissant tranche la base, sans laisser aller à terre les bananes, accrochées par douzaines. Une femme vient les prendre dans un panier pour les mener à l'emballage.

« Je paie mes coupeurs, me dit M. C..., à la journée, mais les transporteuses, 35 centimes par régime. Ainsi je suis assuré qu'elles pressent le coupeur, et le travail va bon train!

« La paille qui sert à l'emballage vient de France. Le régime est bien capitonné de paille, enveloppé de papier gris et ficelé. Un camion les emporte au navire bananier, où, dans des cales maintenues à 12°, ils parviennent en France en bon état.

« Mais il y a des partisans pour une autre méthode :

c'est l'expédition en vrac, du régime nu, qui donne aussi de bons résultats. L'administration a cru bien faire de prendre parti pour le premier procédé auquel nous sommes habitués. Certains exportateurs ont protesté. D'ailleurs la question « banane », la plus importante qui se pose actuellement pour la Guadeloupe, est soumise à mille controverses : conflits entre les producteurs et les exportateurs, conflits avec l'administration, et avec les compagnies de navigation. »

Pendant tout mon séjour dans l'île, désireuse de m'éclaircir les idées sur ce sujet, je ne faisais que les embrouiller au hasard des conversations... De ces sons de cloches tout différents, j'ai pu comprendre tout au moins que le plus grand désaccord régnait au détriment de la capacité de production. Tant que durera ce manque d'entente, la question ne pourra être pleinement liquidée.

« On n'arrivera pas à une standardisation de la banane, avec cette coopérative imposée par le Ministère sous la forme d'association des producteurs de bananes. Elle est dirigée par des fonctionnaires. C'est assez pour qu'on en prenne ombrage. Cet intermédiaire, qui a paru un moyen de conciliation est une formule exceptionnelle particulière à la Guadeloupe, et c'est par cet intermédiaire que la Guadeloupe est admise à toucher sa part de prime : ristourne accordée aux producteurs des colonies françaises en compensation de la taxe d'entrée en France, et répartie selon la production! »

Les bananes entrant en France paient un droit de 0 fr. 15 par kilo. Sur les 240.000 tonnes de bananes que la Métropole consomme par an, 40.000 tonnes seulement proviennent des colonies françaises. Ces droits représentent donc 15 millions répartis au prorata de nos colonies productrices de bananes : Guinée 2/5, Guadeloupe 2/5, Martinique 1/5.

La Guinée réduit ses exportations : sa prime augmente et atteint 1 franc par kilog.

La Guadeloupe les augmente et voit baisser sa prime à 0 fr. 65.

Cette prime va à une caisse spéciale sous le contrôle du Gouverneur et cela sert aux exportateurs pour compenser la différence entre le prix de vente et le prix de revient aux mauvaises périodes.

« Mais, dit le président de la Coopérative, la prime est mal répartie. On exporte de mauvais éléments. La banane étrangère n'est pas assez contingentée en face de la banane française. La main-d'œuvre ici est insuffisante. Les petits propriétaires s'employant comme journaliers travaillent trop peu, et pas à la journée.

« Il doit y avoir un Office de la Banane, autonome, il doit y avoir une Commission de conditionnement (de contrôle) qui ne fonctionne pas, et qui veillerait à supprimer les fraudes.

« Pensez qu'on a même envoyé des bâtons sans bananes dans les paquets déclarés de 15 kilogs... et l'exportateur touchait quand même la prime!

« La prime n'est pas employée à ses fins d'amélioration de la production, c'est-à-dire au développement des routes bananières. Or, la plantation dépend de sa route.

« Actuellement, il y a environ quatre ou cinq mille hectares de bananeraies, soit deux cents grandes et petites propriétés! Il pourrait y en avoir davantage à conquérir sur la surface non défrichée, si la plantation était encouragée méthodiquement.

« Mais... encore ici nous sommes dans un cercle vicieux, comme pour le tourisme! On sera encouragé à produire le jour où on sera assuré de transports rapides et réguliers.

« — Nous vous assurerons les transports, répondent les compagnies de navigation, le jour où nous pourrons compter sur un rendement régulier! »

« Pour l'instant, il s'agit d'un vrai conflit qui est à son paroxysme. Il n'est pas facile de l'entendre raisonnablement exposer. C'est tout juste si les carafes ne volent pas quand on aborde la question.

« Anciennement la Transatlantique (qui dans les eaux antillaises a le prestige de soixante-dix années de service postal) ne s'intéressait pas au fret. Elle ne possédait pas de navire spécialisé.

« On a frété des bateaux en Norvège, qui ont transporté aussi des passagers.

« La Transatlantique alarmée a fait un accord avec l'armateur pour s'assurer le monopole.

« Trois bateaux (*Basse-Terre, Grande-Terre et Petite-Terre*) ont assuré le fret à 0 fr. 50 le kilog.

« Tout à coup, sans crier gare, elle le porte à 0 fr. 90. Le prix de vente n'étant que de 1 fr. 66, on a trouvé qu'on ne gagnait pas assez et on a suspendu les exportations.

« Le Ministère est intervenu pour demander la reprise. Et savez-vous de combien la Transat a cédé : cinq centimes, cinq centimes par kilog... heureusement, la banane est remontée à deux francs! »

(Mon interlocuteur, qui d'ailleurs est seul à parler, lève les bras au ciel.)

— On a fait un accord sur 0 fr. 85, mais où irons-nous si les prix baissent en France?

« Et nous sommes sous le coup de la loi Tasso (vraie reprise du Pacte colonial) qui nous oblige à passer par les compagnies battant le pavillon français à condition que le fret soit égal en qualité et en prix.

« On a tourné la question : la Société Fruitière des

Antilles françaises a frété cinq bateaux plus rapides qu'elle emploie en plus des trois de la Transat.

« Mais tout cela est mauvais. L'intensification de l'exportation de la banane en souffre...

« Et les Français de la Métropole qui ne demandent pas mieux que de consommer plus de bananes, ne comprennent pas pourquoi elles sont si chères alors que nos colonies en produisent!

« Et pendant ce temps-là, la Guadeloupe vit au-dessus de ses moyens, sur une prospérité factice, basée sur les droits protecteurs et l'emprunt.

« Le rhum se tient encore, mais il se vend dans des conditions difficiles, toujours à cause du manque d'entente entre les exportateurs. On travaille à crédit. Pas de stockage. La situation est délicate!

« Le gros espoir, dit-on à la Chambre de Commerce de Pointe-à-Pitre, c'est bien la banane. Son exportation est passée de 550 à 16.400 tonnes. Nous voudrions rivaliser avec la Jamaïque qui est devenue une véritable usine à bananes.

« La prime n'a pas abouti à une réduction progressive des prix de revient. Il faudrait adopter la mesure préconisée par Henry Bérenger : contingentier les oranges et les bananes étrangères et taxer les licences des deux fruits.

« Actuellement les planteurs sont découragés.

« Voyez-vous, il faut une standardisation du fruit par une grosse société. C'est ce qu'on fait à la Martinique. Ici on fait de la démagogie en ayant l'air d'aider le petit planteur. En réalité, c'est la pagaye.

« La banane ne peut pas rester une culture familiale. On se contente d'un rendement de quinze tonnes à l'hectare; on pourrait obtenir trente tonnes qui rapporteraient 12.000 au lieu de 6.000 francs. C'est la grande erreur des

producteurs de ne pas savoir s'outiller pour un rendement supérieur. Pourtant la Guadeloupe est plus favorisée que les Canaries, à cause des pluies.

« On s'énerve. Mais il n'y a pas de crise sur la banane. Il y a seulement un vice d'organisation. On devrait songer que la culture du tabac, qui fut la monnaie des premiers habitants ne se développa que du jour où on adopta une méthode générale. »

UN MALAISE PLANE

Toute la Guadeloupe semble souffrir d'un manque de confiance! Le travailleur se méfie de l'usine, l'usine se méfie de l'administration, etc...

Le syndicalisme n'existe pas. Mais le travailleur se croit exploité par l'usine. Il l'est d'ailleurs parfois par les « géreurs » des sociétés métropolitaines, à budget déterminé, qui n'obtiennent pas le rendement imposé par la direction, et qui le mène dur, pour parfaire...

A la Guadeloupe, c'est le prix de vente qui établit les salaires et le prix de la matière première. La réaction de la masse ouvrière a fait augmenter le rendement, au lieu de faire baisser les prix. La situation actuellement n'est pas aussi tendue qu'elle l'a été ou qu'elle pourrait l'être, car l'usine, de toute évidence, accapare les terres et préfère payer des impôts sur les terres incultes plutôt que de les vendre, ou d'employer les gens comme colons.

Tandis que le silence s'établit, je songe à une scène entrevue. L'auto s'arrêtant devant une maison de « géreur ». L'homme crie comme un forcené, peut-être sous l'influence du punch! Il a les yeux injectés de sang.

« Je leur ferai voir... prendre mon revolver... le feu aux cannes... pour la quatrième fois... » Il est arrivé de France, il y a quelques mois. Aucun lien entre lui et la masse noire... S'attendait-il à trouver le travail régulier de la Métropole? Il ne comprend pas qu'il y a un rythme local, basé sur le climat, la coutume. Il se fâche. Alors, le soir des feux s'allument dans les cannes... Son revolver?... C'est à hausser les épaules. Il ferait mieux de se rembarquer, ou de méditer l'histoire de ce plañteur qui faillit mourir d'effroi à la Grande-Terre, tapi trois jours durant dans sa maison cernée. Dès qu'il le put, il s'échappa vers la France et jamais ne reparut. L'heure n'est plus aux solutions de violences inconsidérées...

La vie du travailleur noir est en train de changer matériellement. Pour beaucoup la seule distraction est de jouer, le soir, aux dés. Toute leur quinzaine y passe. Et ils rentrent dans la pauvre cabane de tôle rouillée qu'égaient heureusement quelques fleurs devant la porte. Il y a une pièce unique où toute la maisonnée est entassée. Il ne manquait pas d'un cruel humour, cet inspecteur qui préconisait par mesure d'hygiène pour la population de la Guadeloupe des salles de bains... C'est à croire qu'il n'avait même pas aperçu les cases du pays. Je n'avais rien vu de plus misérable depuis la Russie Subcarpathique!

Le pauvre diable vivait là, honteux de son état, de sa couleur, dans une sorte de désespoir ou d'abrutissement selon son tempérament. Je ne sais rien de plus poignant que la réponse d'un vieux nègre, qu'on félicitait du mariage de son fils, superbe tirailleur, avec une blanche parisienne. Il hochait la tête et dit : « Ce n'est pas possible. Elle n'aurait pas voulu de mon fils. Elle est peut-être bien claire, mais ça ne doit pas être une Blanche quand même! »

Pourquoi le problème des races est-il si différent dans les deux îles? A la Martinique, le type de « couleur » intermédiaire, désormais fixé, qui est le plus nombreux, a confiance en lui-même. A la Guadeloupe, cet élément est beaucoup moins nombreux. Blancs et Noirs se sont alliés contre lui (c'est ce qu'on a appelé l'alliance « demi-deuil-larde »), depuis l'avènement de Légitimus. Le premier député, Melvil Bloncourt, qui a créé la première bibliothèque, était un homme de couleur. Beaucoup d'hommes de sa classe ont émigré. Le contraste est plus accusé entre Noirs et Blancs. La majorité de la population, instinctivement ou consciemment, reconnaît le prestige du Blanc et se désespère d'autant plus d'en être éloigné. Comment lui donner cette confiance qui lui manque, lui inculquer la certitude que le Noir n'est pas inférieur, mais seulement arriéré, et qu'il faut se mettre à l'œuvre de progrès avec persévérance, se prouver à soi-même sa valeur par des faits, remédier à l'instabilité de pensée, de conduite par une ténacité, une volonté, dont tant d'enfants, à l'école, se montrent capables.

On comprend que sous l'administration anglaise, américaine, le Noir souffre dans son amour-propre. Mais la France a proclamé l'homme noir égal à tout autre homme; depuis longtemps on a fait table rase du préjugé de couleur. Pourquoi le faire survivre individuellement au fond de son cœur? Le Noir a, dans sa nature, assez de générosité foncière pour s'élever, avec quelque instruction, au-dessus de son passé.

Mais il doit faire un effort, maîtriser ses instincts, éduquer son cerveau... ne pas mépriser le travail manuel. Il a sous les yeux, parmi les siens, des exemples dignes de l'encourager.

« N'oublie pas, dit le prêtre, que l'un des rois mages, Balthazar, était noir... »

Cela n'empêche pas la vieille dâ fidèle, de dire du plus joli des enfants du chef de famille, un petit blondin tout bouclé! « Ah! il a les mauvais cheveux », et jadis elle a préféré donner à ses enfants un nom d'emprunt plutôt que son nom à elle, hérité d'un Monsieur Blanc, parce qu'elle le trouvait trop beau pour sa descendance.

On le voit : le tragique du problème qui autrefois était extérieur, est maintenant intime. Chacun le porte en son cœur. Et ce n'est pas un problème dont on vienne à bout à coups de fusils, celui-là, ni même à coups de votes...

La mentalité du populaire est en train de changer à mesure qu'on lui crée des besoins, qu'on le place dans des conditions nouvelles de vie.

L'autobus est l'humble instrument de cette transformation, pour ceux qui ont passé l'âge de l'école. La concurrence a multiplié ces services à bon marché : il y en a maintenant cent cinquante partant de Pointe-à-Pitre. Attirés par les boutiques, par les cinémas, les gens de la campagne viennent volontiers à la ville. Ils se déplacent par plaisir, et pas seulement par nécessité, cherchent à s'habiller mieux, selon l'exemple de la ville, et ces désirs les incitent à travailler davantage.

L'éducation de la foule se fait : on respecte l'effort des municipalités pour embellir les squares. Autrefois on aurait arraché les roses.

Mais ils gardent leur fierté, cette fierté qui leur fait repousser les pourboires comme une injure : combien plus noble est le peuple antillais que la population mendicante des bords du Nil, harcelant sans arrêt le touriste.

S'il y a une misère, elle est secourue par les voisins ou par la municipalité, mais on ne tend pas la main au bord des routes.

Par contre, on ne comprend pas que la « voix » électorale ne se paie pas tout comme un autre travail. « Quand

je vais chez le notaire, dit le paysan, je dois le payer pour son papier... si on veut mon vote, il faut donc aussi le payer. »

Et le moment venu, l'homme arrive : « Je veux bien voter pour un tel, mais il me faut des chaussures pour les enfants. Il me faut un vêtement pour me rendre au village le jour des élections. » Personne n'est dupe du jeu électoral. « Maman cochon » fait désormais partie du folklore antillais, et tout le monde en rit : c'est l'urne qui produit plus de bulletins de vote qu'il n'y a de votants, en associant les morts et les vivants. L'état civil est fantaisiste d'ailleurs. On déclare un enfant. Il meurt. On néglige de communiquer ce décès. Un autre enfant naît. Vient l'année de la convocation militaire : le conseil de révision éconduit celui qui se présente pour cause d'infantilisme. En réalité, il a quatorze ans, mais il n'a d'autres papiers que celui de son frère!

On a même vu des femmes convoquées pour le conseil de révision, et il fallait recourir au Conseil d'Etat pour régler leur cas et obtenir une rectification d'état civil.

Ou bien le procès-verbal est falsifié après coup, ou bien une urne est substituée à une autre, à la faveur d'une bagarre. Parfois elle est à demi-remplie d'avance, de quoi assurer la majorité.

A Basse-Terre on a résolument protesté contre ces subterfuges. Afin d'assurer des élections municipales sincères, on a inauguré un type d'urne en toile métallique.

Dans les deux îles, dans toutes les classes j'ai entendu protester contre le nombre des fonctionnaires qui accapare 65 millions du budget sur 95 à la Martinique. A la Guadeloupe, de même.

Les parlementaires, tel M. Candace, sont les premiers à réclamer des compressions, par exemple en matière de congé, car on devine ce que peut coûter un fonctionnaire

Guadeloupéen en Indochine revenant avec sa famille nombreuse en congé dans son pays natal.

Un Noir, fonctionnaire aux Antilles, est assimilé à un Français métropolitain dans le même cas et touche 65 % d'indemnité de résidence à la colonie.

800.000 francs sur le budget sont consacrés aux bourses. C'est de quoi envoyer quatre-vingts boursiers dans les écoles professionnelles ou autres. Ils ne reviennent pas. Sans doute la Métropole y gagne, car parmi ces jeunes gens il en est de fort distingués qui maintiennent la tradition de service à la France, suivant les traces de ces officiers généraux, de ces administrateurs dont la Guadeloupe, en un siècle, a donné une centaine.

Mais la colonie y perd. Ce sont des forces qui s'écartent d'elle, alors qu'elle manque de bras pour les besognes plus humbles. Chaque année, il y a cent diplômés du brevet supérieur, pour huit ou dix places vacantes d'instituteurs. Les jeunes filles deviennent dactylos... et si elles se marient, souvent elles travaillent alors que le mari ne fait rien...

L'instruction locale n'est en somme pas adaptée aux besoins locaux. Là encore on manque de ces écoles professionnelles que Furcie Tirolien est le premier à réclamer.

On entend protester aussi contre la rapidité avec laquelle se succèdent les gouverneurs. A la Guadeloupe, on en a compté vingt-sept en trente ans! Avec des pouvoirs en apparence très étendus, le gouverneur est généralement lié à un tel point qu'il a la responsabilité sans l'initiative.

Résultat : un mécontentement général. Malgré l'effort dépensé actuellement pour l'essor du pays, un malaise plane sur la Guadeloupe. Une charmante femme l'a appelée la Belle au Bois Dormant, une Belle qui est parfois

secouée de terribles cauchemars. Mais qui l'éveillera et la soutiendra d'une poigne vigoureuse?

AUX SAINTES AVEC LA JEANNE D'ARC

J'ai là, sous les yeux, magnifiquement synthétique, une photographie des Saintes prise d'avion... On dirait un monstre tordant ses anneaux sous la lance d'un triomphant archange : le soleil. Et ce sont les remous de sa défense qu'on voit franger de bondissante écume les masses noires et rutilantes. Serpent des mers imaginé, dirait-on, par quelque fantaisiste peintre d'estampes japonaises.

Mais de la corniche guadeloupéenne, par delà le vaste canal, elles semblent les frontons mauves de temples géants dont l'éloignement masquerait les colonnades, dont la mer engloutirait les piliers, tels Phylæ sur les eaux vertes du Nil. Et cette fine couleur, de toutes la plus immatérielle, que l'approche du soir met au visage des îles s'harmonise suavement avec leur nom si recueilli et si pur : les Saintes!

D'ailleurs les Saintetés ne sont-elles pas le parfum miraculeux de tourments humains, de volcans grondants? Tout est rassemblé pour leur mériter ce nom choisi.

De loin, on en distingue deux : Terre de Haut qui est la plus basse, Terre de Bas qui est la plus haute. Si ces deux îles ont autour d'elles une famille d'autres « îlets », c'est un secret qu'elles ne révèlent pas à ceux qui les dédaignent trop pour aller le leur demander.

Les Saintes se défendent bien et le canal, avec ses airs pacifiques, est aussi dur qu'un canal des Cyclades sous le souffle du meltem.

Tous les matins, à Trois-Rivières, on voit accoster des

Saintois qui apportent le poisson dans leurs canots, pareils à ceux de nos côtes, mais qu'on appelle là-bas des « boats ». A Basse-Terre aussi, mais le trajet est plus long. Ici, avec bon vent, en trois heures, on traverse.

Ils ont, ces Saintois, pour la plupart des visages clairs et des yeux bleus. Les Guadeloupéens les blaguent : ils les disent d'un esprit un peu obtus ! « Un Saintois, racontent-ils, devait donner de la glace à un malade. Il n'en avait jamais vu. Il la fit fondre dans une casserole et lui fit absorber le liquide chaud. L'homme en mourut. — Il est mort, et pourtant, dit l'infirmier d'occasion, je la lui ai fait boire chaude, cette glace. Qu'est-ce que ça aurait été si je la lui avait donnée froide ! »

Toujours les insulaires sont l'objet des plaisanteries des continentaux. Et pour les Saintes, la Guadeloupe fait figure de continent !

On reconnaît le Saintois à son chapeau : un vaste chapeau chinois en toile tendue sur une légère armature de bambou, dont les marins apportèrent le modèle. Si bien qu'en silhouette le Saintois, dépourvu d'embonpoint, a l'air d'un champignon.

Il déballe son poisson sur la petite jetée et repart immédiatement. Je ne suis pas sûre qu'il ait poussé la curiosité jusqu'à aller, en haut de la côte, voir l'église neuve... Mais si quelqu'un désire s'embarquer dans son canot pour se rendre aux Saintes, il l'emmène obligeamment.

C'est le moyen le plus courant, le plus sportif aussi de se rendre aux Saintes, assis sur le petit banc du canot en compagnie d'une ou deux paires de volailles qui dans un instant flotteront avec des paillements éperdus sur l'eau accumulée dans l'embarcation.

A peine franchie la petite « barre » du port, en deux ou trois bonds qui menacent de tourner au saut périlleux le canot commence à jouer de ruse avec la vague. Le plus

souvent, c'est le vent du large, le vent d'Est qui chasse la mer, et le canot sans un habile coup de barre la recevrait dangereusement par le travers.

Ils sont trois hommes à bord. Pour un canot de sept mètres c'est un bel équipage. L'un accroupi sur ses talons nus, le chapeau rabattu sur le nez pour atténuer la réverbération, la barre et l'écoute en main. Jamais il n'amarre l'écoute. Le bateau est trop chatouilleux. Un second écope sans arrêt ce que le canot embarque d'eau au vent et à contre-bord. Le troisième est un acrobate. Assis sur la lisse, le derrière au-dessus de l'eau, se tenant d'une main par un bout de filin au mât, c'est lui qui d'un geste héroïque signale l'approche de la mauvaise vague au barreur. Il pousse un cri d'alarme en même temps.

Le canot reçoit le choc, aussi amorti que possible par le coup de barre. Mais la vigie, en un éclair, s'est renversé en arrière, les épaules à toucher l'eau, tant le corps s'arque à fond. De tout son poids il fait équilibre. Ce corps humain remplace le balancier des pirogues océaniques. Et c'est grâce à lui que le frêle canot n'est pas renversé par l'attaque du monstre aveugle. Un moment indécis, pantelant, l'aire coupée, il chancelle sous la poussée et la gerbe d'eau qui l'écrase, et puis il repart, piquant bravement du nez.

Au départ, la mer prometteuse était de turquoise, à peine poudrée d'écume; on aurait presque entendu chanter les sirènes. Et puis la sorcière a repris sa vraie forme, et hideuse, la voici qui nous crache à la figure, et braille, et siffle et cherche à nous tirer au fond. Elle est plombée, noirâtre, et salée, plus salée qu'aucune mer. Elle nous bouscule, nous soulève pour nous fracasser en retombant et nous tiraille de-ci, de-là. Hautes comme des maisons, les vagues se précipitent, et c'est miracle si nous les escaladons.



Cl. Aviation maritime

LA « JEANNE D'ARC » AUX SAINTES (GUADELOUPE)

Les Saintes et la Guadeloupe paraissent également lointaines par delà ce chaos liquide et les lourds nuages qui le surplombent.

Pâques grandioses et lugubres, vrai prélude celtique à ces îles qui semblent un coin de Cornouailles en dérive à l'autre bout de l'Atlantique!

Et toujours l'homme de veille jette son cri, et tend son corps en offertoire pour le salut du bateau. La voile est toute trempée. Chaque nouvel assaut nous fait glisser sur les bancs humides. Et nous vidons, vidons sans arrêt.

Enfin surgit tout près de nous, comme une tour protectrice, comme une porte fortifiée, l'îlet à Cabris, en avant-garde des Saintes. Notre misère est-elle finie? La baie s'incurve, rassurante, bordée de maisons. On entend les paroles des gens sur la jetée. Mais une dernière risée, la plus mauvaise, nous couche presque sur la mer aplanie.

Deux heures plus tard, le barreur dans ses vêtements secs est sous son toit. « Il vaut mieux être ici que dehors », dit-il laconique. Et cela en dit long.

« Demandez-leur comment ils appellent le rôle du veilleur ». Félix rougit, car il est pudibond. — « Allons, dis-le tout de même! — Quand on se tient sur le bord du bateau, on fait « groscol » et, par mauvais temps comme aujourd'hui, où on passe à chaque coup sous l'eau, « cul-mouillé ».

Charmant euphémisme!

La petite maison où je suis à l'abri est celle d'un jeune ménage qui fait partie d'une des trois familles influentes du pays : les Saint-Félix. Elle est de planches comme les autres, avec une cloison pour séparer la salle à manger de la chambre à coucher tout entière occupée par un grand lit.

Mais à ce lit, dans cet intérieur peu aisé, les draps ont de magnifiques broderies de style vénitien. Car les fem-

mes des Saintes comme celles de la Guadeloupe sont fort habiles dans ce genre de travaux. Malheureusement elles n'ont aucun débouché pour en tirer parti, et se contentent d'orner leurs intérieurs, où cette note de luxe contraste avec le reste.

Dans une petite cabane à part est la cuisine, isolée selon la mode des Antilles. Mais aux Saintes, ce sont des maisons et non des cases nègres qui abritent les habitants : tradition bretonne ou normande de même que pour les canots, qui ne sont pas des « gommiers ». Tout le village, le Mouillage, est d'une propreté méticuleuse avec une chaussée cimentée et des trottoirs, le long de son unique rue. Une sorte de place précède la jetée. Et puis une sorte de faubourg (qui est en réalité la prolongation du village au bord de la mer, mais que les gens du Mouillage affectent de traiter en faubourg), porte le nom pittoresque de Fond-Curé. En fait de curé, il n'y a, je crois, de ce côté, qu'une vieille sorcière retraitée et qui se met en rage quand on la prend pour... ce qu'elle fut !

Avec ses beaux arbres, ses maisons pimpantes dont les jardins côtoient la plage, ce petit Fond-Curé est digne de rivaliser avec nos plages méridionales, celles du moins qui ont encore un petit aspect familial. Il y a du Porquerolles là-dedans et, avec des communications plus faciles, Terre de Haut deviendrait une charmante station balnéaire. Son climat très sain et sec y attire déjà les Guadeloupéens en vacances. Elle est considérée comme le sanatorium des Antilles. Certains y ont fait construire ce qu'ils appellent « un changement d'air ».

Les femmes, au pas des portes, tressent des chapeaux ou brodent. Les hommes sur la plage repeignent de couleurs vives leur canot. De petits cabris sautent en bêlant. Des treilles ombragent les auvents, promettant un délicieux muscat qui mûrit deux fois l'année.

Un vieil homme, vêtu d'un sac, cueille son coton en chantonnant. « Que chantez-vous là? » Il ne se retourne pas tout de suite et d'une main tremblotante, couleur de café, il picore la blanche touffe qui semble tout juste posée sur l'arbuste. Il n'enlève pas les grains noirs qui l'alourdissent. Ce sera le travail des femmes. Enfin il se retourne : « Je chante : « en passant par la Lorraine »... vous savez, la Lorraine, c'est en France... Nous l'avons reprise aux Allemands. — Etes-vous allé en France? — Non, jamais. Mais mon fils y est allé. Il est employé à la Transatlantique, à bord du *Cuba*. Je le vois passer dans le canal tous les quinze jours, c'est-à-dire, je vois passer le bateau. Je le reconnais bien. Je me dis : voilà mon fils, qui passe! mais lui, je ne le vois pas, c'est trop loin! et puis, il est occupé à l'intérieur dans les fonds. C'est comme des villes, ces bateaux-là! Ils font bien escale à la Pointe et à Basse-Terre, mais je suis trop vieux, je ne peux plus traverser. Et lui, quand il a un congé, il le prend en France, pensez bien! Il est marié là-bas. Je ne lui parlerai peut-être plus jamais, à mon Robert. Mais ça ne fait rien. Il laisse toujours quelque chose pour moi à la Grande-Terre. Et je le vois passer tous les quinze jours. Je me dis : voilà mon fils qui passe! »

Je me retourne pour que le vieil homme ne voie pas les larmes qui me montent aux yeux malgré moi... Deux cheminées noires et rouges sur une coque noire, voilà de quoi reconforter ce vieux cœur. Son fils pourrait mourir. Si on ne lui disait rien, le père continuerait à se réjouir chaque fois que le grand paquebot paraîtrait au large...

Et je l'entends qui reprend son refrain accompagné par le tourbillonnement des insectes en joie.

« Si vous voulez parler au maire, m'a-t-on dit, il faut

longer ce petit sentier jusqu'à une savane où vous verrez des bœufs. C'est celle du maire, un homme riche ! »

J'ai fini par trouver la savane, à l'herbe sèche, les bœufs qui se grattaient au tronc de deux pommiers sauvages. Un homme coiffé d'un « salako », vêtu d'un pantalon de toile bleue déchirée, pieds nus, était appuyé à une palissade. Il tenait encore à la main la faucille dont il avait coupé quelques arbustes. « C'est bien moi, Cassin, le maire, répondit-il avec une lueur très bonne dans le regard. Je ne sais pour combien de temps encore ! J'ai soixante-neuf ans. — Breton ? — Oui. C'est mon aïeul, Jean Calot dont on vous a peut-être raconté l'histoire. Un héros à sa manière. Il a sauvé trois navires français qui étaient ici au Mouillage. Toute une escadre anglaise arrivait pour s'en emparer. Il faisait grosse mer.

« Jean Calot qui était un habile pilote les a guidés hors des îlets. On lui a offert de rester à bord, de se laisser emmener en France, de le couvrir d'or. Mais il n'a pas voulu abandonner les siens. Il n'a voulu accepter qu'une petite embarcation pour regagner la côte. « C'est folie, lui disaient les marins. Vous ne pourrez doubler ces courants, ces vagues. » Mais il était têtù, mon aïeul, comme tous les Bretons et il a pris la mer, et il est rentré chez lui ! »

Dernièrement encore un vieux qui est mort à cent ans se rappelait le temps où les Anglais ont pris l'île. Les habitants ne les aimaient pas. Ils refusaient de leur vendre de la nourriture. Les Anglais devaient prendre les animaux qu'ils trouvaient paissant dans la savane et ils accrochaient à un arbre une bourse contenant le prix de la bête. Ils s'en acquittaient d'ailleurs honnêtement.

« Voyez-vous, me dit-il encore, ce serait ici un paradis s'il n'y avait pas tant de sécheresse. On ne sait de quoi nourrir les bêtes. » En effet, les mornes qui de loin parais-

saient boisées, ne sont couverts que d'arbrisseaux maigrichons. Terre de Bas est plus boisée, plus humide donc. On y cultive la canne et le café.

« J'ai vu, dit-il, un temps où on allait chercher de l'herbe à la Guadeloupe en canot et malgré cela les bêtes crevaient. »

Cassin, pur Breton aux yeux bleus, a pour femme une mûlatresse dominicaine, et dix enfants. La plus petite a tout juste cinq ou six ans.

« Il n'y a eu pendant longtemps que des Blancs ici. Vous voyez ces forts sur les hauteurs. Ils avaient des garnisons de soldats venus de France. Certains sont restés ici, ont fait souche. Dans ma jeunesse, il y avait un seul Noir : Saintal, tandis qu'en face, à Terre de Bas, toute la population était noire. Mais le chef des Douanes a envoyé six douaniers noirs au Mouillage et cela a fait du café au lait! »

Nous revenons à pas lents, salués d'un sourire par tout le monde. Le second des notables du village vient à nous. Le gendarme, en vareuse de coutil kaki déboutonnée sous le casque colonial. C'est un brave homme pénétré de son importance qui dit volontiers : « le Gouverneur et moi nous avons décidé... »

Il pousse souvent l'obligeance jusqu'à se transformer en hôtelier pour les touristes de marque. « Y a-t-il beaucoup de crimes, de délits, dans votre île? » lui ai-je demandé. Il a longuement réfléchi, puis : « La première année où j'étais ici, je n'ai eu à dresser qu'un seul procès-verbal. C'était pour un chien sans collier. »

Quand je suis partie à la recherche du maire, c'était l'heure de la sieste. Persiennes closes, le village dormait, sans un bruit de mouches. Le vent était seul à se promener en secouant des feuilles, le long de la rue. Mais maintenant, on s'est réveillé, des femmes au pas des portes,

leurs cheveux crépus bien roulés en tortillons sur le front et les tempes, s'étirent en faisant saillir leurs seins et leurs hanches. Les hommes, bras ballants, sont groupés sur la jetée, car le vapeur hebdomadaire « Le Trois-Ilets » vient d'y accoster et on débarque quelques tonneaux, de quoi enivrer en imagination tous les assistants.

Les fenêtres jettent par poignées, comme des confetti, des notes criardes d'accordéon. C'est que toutes les maisons de la Grand'Rue sont transformées momentanément en débits. Elles ont pris licence pour un mois, et elles arborent de petites enseignes peinturlurées : Au sans-pareil. Au Café de la Marine. Au cœur marin (celle-ci a un cœur en peinture traversé d'une flèche d'argent).

— Et pourquoi tout ce remue-ménage ?

— Ah ! C'est que le Bateau est là. »

Quand on parle du « bateau » aux Saintes, tout le monde sait qu'il s'agit de la « Jeanne », c'est-à-dire du croiseur-école *Jeanne d'Arc*.

Il mouille en rade environ trois semaines et débarque quotidiennement ses midships et ses matelots pour les travaux hydrographiques et autres, et pour les exercices de tir. Pas moyen de s'approvisionner : tout est gardé pour le bateau, le lait, le poisson et le cœur des femmes. On prétend que neuf mois après le passage de la Jeanne, il y a dans l'île toute une portée de moussaillons. Ainsi se perpétue la tradition bretonne, qui en vaut bien une autre.

La *Jeanne* se profile, toute claire, sur le sombre îlet à cabris. Elle évite lentement. On voit tantôt son avant aigu, tantôt sa coque dans toute la longueur, et son frêle hydravion qui sautille sur la mer suspendu par une amarre à un tangon comme un jouet au bout d'un élastique.

Le *D'Entrecasteaux* qui est mis provisoirement à la

disposition de la Jeanne apparaît, lui, et disparaît comme un blanc fantôme, dans cette baie d'Along en miniature que forment les découpures des Saintes et les bosses sail-lantes de leurs îlets.

« L'escadre » comporte encore une annexe... c'est le « Lamentin », le petit remorqueur fumeux de Fort-de-France qui s'essouffle à faire la liaison avec les îles.

Vers les quatre heures les permissionnaires « descendent » à terre. C'est alors un va-et-vient d'embarcations : pimpantes vedettes à bâches blanches des officiers, larges chaloupes pour les hommes.

Elles déversent une multitude de petits matelots tous pareils, vêtus de toile blanche et du célèbre col bleu, dont le soleil a teint les visages en rouge brique. Certains s'engouffrent dans les débits. Beaucoup gagnent les plages pour se baigner, ou bien, munis d'un Kodak ils escaladent les mornes en « touristes ».

Mais imaginerait-on la distraction favorite de ces matelots en récréation ? C'est de louer pour quelques heures un canot de pêche, et de partir à la voile, tirer des bords dans la baie, là où jadis l'amiral Rodney remporta une victoire navale sur De Grasse.

Pour trois semaines le village est associé à la vie du croiseur. Son cœur bat à l'unisson. De la terre, on entend distinctement « piquer » les heures à bord, et le Mouillage n'a pas d'autre horloge, à part celle de l'église.

Les sonneries de clairons retentissent jusque dans les maisons, toutes significatives pour ces paysans-pêcheurs à qui elles inculquent une fièvre momentanée. « Ils se lèvent, sur la *Jeanne*. Ils vont manger, sur la *Jeanne* », se dit-on de porte en porte.

Le dimanche soir, les chaloupes viennent chercher par centaines les villageois pour la séance de cinéma parlant qui se déroule à l'avant du navire. Mêlés aux matelots,

bouche bée, ils ont pour l'écran lumineux et sa musique les yeux et les oreilles qu'ils auraient pour le Paradis.

Quelques privilégiés, le matin, assistent même à la messe à bord.

La salle de conférences des midships avec ses pupitres d'écoliers est transformée en chapelle. Une armoire aux battants ouverts forme un autel, décoré simplement du pathétique médaillon de la *Jeanne-d'Arc* de Réal del Sarte. Tabernacle, calice, rien ne manque, ni des ornements sacerdotaux de fort bon goût pour l'aumônier. Des matelots particulièrement doués sont groupés en un chœur à plusieurs voix qui chante du Haëndel ou du Bach. Les officiers suivent l'office dans leurs livres. C'est très simplement, et sans cloches, Pâques à bord d'un vaisseau de guerre. Juste de quoi faire revivre dans le cœur de chacun des assistants la vision différente qu'il garde de chez lui. En plus, la notion présente du sacrifice qui d'un jour à l'autre peut être exigé par la guerre ou par la tempête, notion qui donne au marin à la fois le sens précis de la relativité des choses, et l'ardeur à accumuler des souvenirs.

Cet aumônier, l'abbé Pierra, grand, mince, de figure ascétique, presque théâtrale à force d'élégance, tient son prestige de sa vie romanesque. Colonel aviateur brillant, ancien polytechnicien, ancien commandant de l'escadrille des « Cigognes », ayant tous les succès, il s'est fait, à l'âge mûr, bénédictin, et pour deux ans aumônier de la Marine. De son passé il garde des goûts artistiques rebelles à Saint-Sulpice et dessine les broderies de ses ornements et les émaux du calice, d'après l'orthodoxie bénédictine. « Nos jeunes gens, me dit-il, sont plus religieux qu'on ne croirait : 70 % d'entre eux ont fait leurs Pâques ». Sa soutane blanche est à l'aise parmi l'élégant état-major : de

beaux hommes de six pieds, qui sont de taille à donner une belle idée des Français, à l'étranger.

C'est d'ailleurs une marotte du commandant de changer l'étalon d'officier de marine. « Trop longtemps on l'a connu à la Pierre Loti, un intellectuel pâlot, et poète, qui tournait à l'homme de bureau. Il faut maintenant revenir au type sportif qu'il fut jadis, du temps de la dure marine à voile, mais pourvu en plus de la science moderne. Je veux de bons boulangers aux muscles solides, aux nerfs sûrs. Pas d'intellectuels compliqués, qui lisent André Gide. Finie la légende du marin, ténébreux fumeur d'opium... Je suis content quand je les entends rire bruyamment, comme des gosses, ou que je les vois partir à la voile, à la chasse. »

En fait, les sports sont brillamment représentés à bord de la *Jeanne-d'Arc*. Elle a ses équipes de fleuret, d'aviron, de rugby, de pelote basque. Sous la direction du lieutenant de vaisseau Camenen, deux équipes de football sont composées d'officiers, élèves officiers, et marins, dans un même esprit de camaraderie sportive. La *Jeanne* a aussi son champion de tennis : Gojan.

Pas commode, le commandant Yves Donval, Breton aussi, naturellement. Est-ce en Angleterre, quand il était attaché naval à Londres, qu'il s'est forgé, par contagion, cet idéal pour notre marine? Grâce à lui, grâce à une poigne qu'on dit de fer, la belle *Jeanne-d'Arc* qui boucle en une année son tour du monde, fait brillante figure dans les ports étrangers.

Mais le « Pacha » a de la peine à tenir toute cette jeunesse ivre de soleil et d'impressions neuves, si gâtée par l'enthousiasme qui l'accueille. « A New-York, me disait-on, avant que le croiseur n'ait accosté, des autos pleines de jeunes filles sont rangées sur le quai, et hop! les mid-ships sont enlevés en un clin d'œil pour une destination

inconnue et pour tout le temps que dure leur permission. Partout ce sont des bals, des réceptions, où on se jette à leur cou. A vingt ans, il y a de quoi en avoir la tête tournée ». Cela n'empêche pas d'être brave.

Sur l'immense plage arrière, comme je visitais avec un midship une des tourelles : « Quand on pense, dis-je à mi-voix, que tout cela peut être détruit en quelques minutes, et toutes ces vies... — On est là pour ça », répliqua la jeune voix si grave et si sincère.

Ici, aux Saintes, pas de bals. Mais un travail intensif heureusement en plein air. Tout le jour on voit passer au ralenti des embarcations chargées d'instruments d'observation et de jeunes gens en maillot de bains, l'œil vissé à des télémètres.

Les derniers jours, à l'aube, le village est sur les dents. On fait « la petite guerre ». Les sonneries de clairons cette fois sont si proches qu'on est tenté de leur ouvrir la porte ! Les chaloupes distribuent copieusement, comme des boîtes de soldats de plomb, les compagnies de débarquement qui vont s'éparpillant dans les mornes.

On simule l'attaque par l'Anse-figuier, la défense du haut du Fort-Napoléon, le repliement sur le village, et pour finir, devant toute la population, aux accents de la *Marseillaise*, l'Etat-Major passe la revue, défile et se rembarque. C'est un joli spectacle, plein d'émotions, et où personne ne s'est rien cassé. La garnison sur ce regagne ses quartiers, c'est-à-dire que le gendarme rentre dans sa gendarmerie.

Pourtant, il est en émoi. Oui, pour une fois, il y a une « affaire judiciaire » à Terre-de-Haut. Un vol. Le portefeuille d'un officier a été soustrait de sa veste tandis qu'il se baignait. Finalement, un pauvre innocent de quinze ans, s'est trahi en achetant dans une épicerie. Hâve, idiot, il pleurniche misérablement. On l'appelle

Dix-Sous. Ce nom lui est venu, paraît-il, de ce que son père... accidentel avait donné à sa mère cette somme en unique cadeau!

Il a donc dérobé cent francs qu'il a caché dans une marmite. Il n'en connaît pas la valeur exacte. Il sait seulement que c'est de l'argent.

Les grands-parents, qui l'ont depuis longtemps renié, le réclament pour le battre. Les voisins s'en mêlent. Si bien que le gendarme et le volé se tournent en sa faveur et le défendent contre le village. L'officier, pour finir, le prie pour qu'il accepte ce qu'il a négligé de soustraire! Décidément les Saintes sont un pays de cocagne!

La côte est si découpée qu'elle multiplie les aspects, et donne à l'île un air de grandeur. Un charme idyllique se dégage de ses sites, de la transparence de ses eaux bleues, aux beaux jours, des bêlements interrompus qui se répondent d'une vallée à l'autre.

De petits sentiers pleins d'imprévu escaladent les mornes pour redégringoler vers des fonds de lacs asséchés où l'on enfonce un peu. On dirait que les bêtes hésitent à s'y risquer. Et les seuls habitants de ces fonds sont les crabes de terre, les tourlourous, couleur de cuivre, qui à toute vitesse, avançant de côté, regagnent leur trou dès qu'on approche, serrant sur leur cœur ou tout au moins dans leur pince la plus courte ce qu'ils ont trouvé en route, voire un mégot de cigarette. Etranges petits manchots familiers des îles!

Des rideaux de mancenilliers masquent les plages. Leurs feuilles quand on les touche d'une main mouillée brûlent cruellement.

On arrive ainsi dans un creux des mornes au Marigot, une petite anse arrondie autour du rocher des Mauves. Parfois sur un gros galet, se tient perché sans crainte un iguane, gros lézard de la taille d'un petit chien, si

immobile qu'il semble une statue de bronze vert-de-grisée par la mer. De temps en temps sa gorge se gonfle pour avaler, mais ses yeux restent fixes...

Un peu plus loin, du côté de l'Océan, c'est la Baie de Pont-Pierre, presque fermée par des roches percées, avec une plage qui s'enfonce lentement, lentement; on entend de là le ressac dans les grottes de la côte sauvage et on songe à Belle-Ile...

Du Mouillage, si on traverse l'île vers le Sud, on trouve le cimetière : à même la terre, des croix noires sont fichées sur les tombes parsemées de galets. L'entourage naïf est fait de grosses coquilles de lambis, et Pâques a fleuri ces pauvres sépultures d'admirables corolles mauves... Cimetière marin s'il en fut, en bordure de la plage de Grande-Anse. Il y a bien encore entre la mer et les tombes un « marigot » desséché d'où s'élèvent de hauts cocotiers qui rappellent à l'improviste qu'on est aux Tropiques. Puis c'est tout de suite les raisins de mer rampant sur le sable, les « passepiéd » obstinés, et la furie des grands rouleaux verts qui apportèrent jadis par surprise l'attaque anglaise.

J'habite chez les Saint-Félix, d'où je découvre le port. L'hospitalité de ces pauvres gens n'a de limites que l'exiguïté de leurs ressources. Ils viennent de perdre une fille en couches : elle est morte tandis qu'on la transportait à Trois-Rivières. Car il n'y a pas de médecin aux Saintes pour les deux mille habitants. Pas même de dispensaire. C'est un médecin de la Guadeloupe qui doit venir tous les quinze jours faire une visite dans les deux îles. Pour cela il touche mille francs par mois de l'Assistance. En réalité, il vient une fois tous les deux mois dans chaque île, et sa consultation, paraît-il, n'est pas longue. Les gens se plaignent, se sentant désarmés devant la maladie. « Qu'on nous envoie au moins des Sœurs

infirmières, disent-ils, la commune aidera à leur entretien ».

En somme, aux Saintes, tout dépend de la pêche et du « boat ». On pourrait aisément alimenter une usine de conserves de poisson. Mais personne n'en a l'idée. Avec ces frêles esquifs, on fait la pêche à la traîne et la pêche de fond.

Ce n'est pas seulement le thon qui se prend au fond et qui nécessite deux ou trois cents mètres de ligne, mais ce délicieux poisson, le thazard, qu'on appelle le « gros yeux », et même la dorade, sauf de février à mai, où on la prend à la traîne. Près des côtes on prend de l'orphie, du balarou. Les hommes partent à six heures, ils reviennent l'après-midi. Jadis les Saintes étaient le rendez-vous des baleiniers qui venaient y dépecer les monstres capturés au large. La passe Nord s'appelle toujours Passe de la Baleine. Plus de baleiniers, aujourd'hui, plus de grands navires. Seulement la *Jeanne* que Pâques ramène une fois l'an.

« Les gens, ici, me dit-on, voudraient que leurs fils fassent leur service dans la marine. Le recrutement pourrait se faire sur le navire de guerre, sur place. Mais le ministère a répondu que s'ils voulaient servir dans la mariné, les Saintois devaient venir à Brest! »

Je connais maintenant tous les coins de l'île qui mérita jadis le nom de Gibraltar des Antilles, pour avoir parcouru à pied les sentiers, à l'aviron les criques; je connais les forts dont les mornes se couronnent : je sais que celui du sommet du Chameau se nomme la Tour Vigie. Et je connais la majestueuse beauté de la Passe des Vaisseaux, qui vit courir grand largue les frégates du Roi, entre Terre-de-Haut et Terre-de-Bas. Je connais chacun des îlets par son nom : le Pâté, le Pain-de-Sucre, la Rotonde, le Coche, et les Augustins.

Je sais la rude secousse de la houle qui vous attend, si d'aventure on double en canot la pointe de l'ouest.

Et pour m'être si familiers, chacun de ces lambeaux d'îles, avec leur simple vie primitive, me tient au cœur autant pour le moins que ceux de Bretagne ou de Provence.

MARIE-GALANTE, L'ÎLE AUX MOULINS A VENT

A celui qui, sur ce nom, imaginerait quelque enchantresse Capri, quelque lieu de luxe et de joie au cœur des Antilles, l'approche de cette terre en avant-garde réserverait une déception. Plate, basse, elle paraît rasée d'un coup de hache par un bûcheron maussade — sans cette fantaisie à laquelle la nature se livra pour les grandes îles qui l'entourent. Du ciel elle s'arrondit sur la mer comme une grosse tortue.

Maria-Galanda — Marie la Gracieuse — nom qui lui échut au hasard, de la bouche de Colomb, et qui certes convenait mieux à la caravelle qu'à cette île.

Pourtant, si on la pénètre, on lui trouve un charme certain bien qu'austère, cette sorte de charme un peu âpre qui se dégage de Groix, par exemple, au large des côtes morbihannaises.

A cause de la mer toujours houleuse qui la sépare sur six milles de la Grande Terre, elle n'attire pas les visiteurs oisifs. Ceux qui s'y rendent, sans enthousiasme, sont les fonctionnaires en service.

Plusieurs petits vapeurs et voiliers la desservent. Une mauvaise chance me fit faire la traversée sur la vedette de la douane! Je l'appellerais volontiers le bateau-toupie. Sa façon de rouler est à défier toutes les lois de l'équi-



Cl. Marthe Ouité
RÉCOLTE DE BANANES A SAINT-CLAUDE
(GUADELOUPE)



Cl. Marthe Ouité
IDYLLE A MARIE-GALANTE

libre maritime ! Ces mouvements désordonnés, cette habitude de donner de la bande à chaque vague n'est pas pour troubler les douaniers, qui ont le cœur solide et qui transforment la vedette en yacht de pêche. Dès que la route est établie, ils jettent leurs lignes à la mer, cette mer magiquement poissonneuse, et au bout de quelques minutes, une belle pièce gigote à l'hameçon.

Quand on parle aux Antilles d'une belle pièce, il faut entendre trente à cinquante livres communément. Souvent c'est une dorade, dorade-caméléon. Pour échapper à son bourreau, elle se métamorphose de son mieux. Rutilante d'or au sortir de l'eau, la voici qui en quelques secondes, dans ses secousses frénétiques, passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est une féerie : bleue, verte, rose. Le couteau la dompte. Et alors inanimée au fond du canot, elle revêt instantanément une triste couleur brunâtre, la robe de la mort.

Cette admirable scène, la lutte de la bête capturée, le jeu coloré de sa défense, est si familier aux douaniers, qu'ils y sont insensibles et rien de ma surprise.

Le moteur s'est tu, mais le bateau ne cesse pas de rouler. On est devant Grand-Bourg, la capitale de l'île. Pas de port, simplement un débarcadère de bois. Les navires mouillent simplement à l'abri de la côte sous le vent. Il faut bien connaître les passes. Marie-Galante est dangereusement ceinturée de récifs, de madrépores, de « cayes » comme on dit là-bas. On voit briser furieusement la mer sur ces bancs hérissés dont la plupart ne découvrent pas. Le terme d'émeraude est bien usé : et pourtant c'est celui qui monte aux lèvres devant ces nappes d'eau d'un vert clair, transparent, particulier à la mer des Antilles.

Face à elle, la terre, blanchâtre, toute calcaire qui sous le soleil de midi semble ébaucher un sourire gauche. Elle

est en parfaite harmonie avec les visages trop pâles, exsangues des quelques blancs qui y résident.

Tout, à Grand-Bourg, parle d'une certaine prospérité passée. Tout parle de décadence. Les avenues droites, les places ombragées d'arbres, disent qu'autrefois il y eut là une bourgeoisie aisée, du temps où marchaient les usines. Et les récits de quelques vieilles gens le confirment.

Ce sont deux très vieilles sœurs, doyennes du bourg et qui sont les dernières à porter un nom d'une des familles les plus estimées : Brisacier. Brisacier ! cela ne fleure-t-il pas le roman d'aventures de cape et d'épée, le truculent filibustier, fils de famille, peut-être, parti jadis aux îles pour échapper à la justice du Roi ?

Mais les Brisacier d'aujourd'hui, derrière leurs persiennes, avec le chat sur la fenêtre et la plante verte sur la table, évoquent plutôt nos habituées de sacristie que des descendantes de corsaires. Pauvres chères vieilles femmes ! frappées dès leur enfance par un décès brutal, catastrophe des tropiques, elles ont vécu toute leur vie dans l'effroi de cette vision d'épouvante.

« J'avais neuf ans et demi en 1865, dit l'une. Ma mère a été écrasée par la maison qui s'est écroulée sur nous par suite du cyclone. Je ne sais comment je m'en suis tirée. Mais je me rappelle encore — oui — je me rappelle ma mère que je gardais morte dans mes bras sous les décombres.

Et puis on a reconstruit. Chez nous, vous savez, toutes les maisons sont de bois. Grand-Bourg dans ma jeunesse était vraiment une ville. Il y avait un tribunal, une compagnie d'infanterie coloniale, de la gendarmerie. Il y avait aux alentours de belles propriétés habitées par de grandes familles dont elles portaient le nom : de Retz, du Cos, Murat. On donnait des bals qui attiraient des gens de la Pointe. Le gouverneur y assistait.

Et puis, en 1901, il y a eu un grand incendie qui a détruit le Bourg.

— Et si souvent des cyclones, reprend une jeune femme, leur nièce, une Brisacier aussi. Le baromètre descend à 703! C'est une furie qui dure vingt-quatre heures durant. Il y a de quoi devenir fou.

Quand un cyclone est annoncé, on tâche de consolider les maisons comme on peut. On barricade par-ci, on cloue par-là. Puis on attend dans l'angoisse. Les animaux se couchent et se cachent la tête dans leurs pattes, ou bien ils hurlent à la mort. Un silence plus angoissant que tout règne sur la nature. Pas un chant d'oiseau. Pas un souffle. Tout à coup la tempête éclate. Cela commence par des ténèbres comme lors d'une éclipse. De sa masse gigantesque, le cyclone balaie la terre; il enlève les toits; les autos de deux tonnes arrêtées sur la route sont emportées à toute vitesse droit devant elles pour aller s'écraser dans un trou. Les maisons s'ouvrent en deux sous le déluge, les meubles volent. Les lits se crévent. Les planchers disparaissent sous trente centimètres d'eau.

Sous ces averses torrentielles, errant dans les ténèbres, on distingue à peine de pauvres formes humaines à la recherche d'un abri.

« Vous rappelez-vous, dit l'une, cette pauvre femme avec son enfant dans les bras. Elle chercha refuge successivement dans sept maisons : Ouvrez-moi, ouvrez-moi, criait-elle sur le seuil. Mais sa pauvre voix était couverte par l'ouragan. D'ailleurs à peine s'approchait-elle d'une maison que les parois vacillaient et s'écroulaient. Elle courait à une autre sous l'orage, et recommençait à supplier, serrant toujours son enfant contre elle et sans s'apercevoir qu'il était mort!

J'avais des cousins qui s'étaient mariés le matin. Le

soir le cyclone a éclaté. Belle nuit de noces. Ils couraient tous deux en chemise dans les rues, se tenant par le bras à la recherche d'un abri.

Des femmes ont, de frayeur, accouché dans les décombres ou sur la route à la belle étoile!

Vous ne pouvez imaginer cette panique!

Et quand le vent s'apaise, que la pluie s'arrête, que le soleil recommence à luire, on mesure l'étendue du désastre. Les arbres fauchés, le matériel des usines avarié, les maisons saccagées, les récoltes détruites. Tout est à refaire. Ceux qui avaient la veille une fortune, n'ont souvent plus rien! »

Aussi les propriétaires se sont découragés. Un à un, ils se sont débarrassés de leurs terres et ils sont partis pour la France. Un seul demeure encore dans l'île : un nommé Rameau, diminutif qui cache un nom illustre : celui de Ramolino. Les cheminées des usines ne laissent plus échapper ce panache de fumée qui révélait le travail. La vie s'est retirée d'elles comme elle s'est retirée quelques années plus tôt des moulins à vent qui jadis tenaient lieu de moteur et dont on voit un peu partout, à travers l'île, les tours massives privées d'ailes...

Les jeunes n'ont pas de goût pour ce pays austère où ils s'ennuient. Les communications ne sont pas assez faciles avec la Grande Terre. Il n'y a presque plus de blancs dans l'île. Marie-Galante est maintenant aux noirs. Elle a même un dictateur noir : Furcie Tirolien, conseiller général et maire de Grand-Bourg. Il veut la résurrection de l'île. Déjà il a fait pourvoir la petite capitale d'une mairie qu'envieraient bien des sous-préfectures françaises, avec un mobilier ultra-moderne. Il a élargi les rues, veille à leur tenue et tâche d'améliorer les routes. Il souhaiterait le rétablissement du tribunal, car actuellement quand un procès se plaide à Basse-Terre, il faut faire

voyager les témoins. De même pour aller dédouaner les colis, il faut se rendre à la Pointe.

Un hôpital est en construction, dont s'occuperont les Sœurs qui n'ont jamais quitté l'île.

Intelligent, ambitieux, Furcie Tirolien est un de ces instituteurs que notre démocratie voue facilement à la politique. Il était avant la guerre directeur de l'école de la petite commune de Morne-Lolo. Son histoire est liée à celle du mouvement syndicaliste qu'il s'est efforcé de créer.

« Avant la guerre, dit-il, c'était l'usine qui dictait aux travailleurs des conditions de travail draconiennes : obligation de travailler six jours sur sept comme journalier avec un salaire de trois francs cinquante par jour. Obligation de ne cultiver que de la canne à sucre. Défense de nourrir des animaux sur le terrain loué. Ni caisses de secours, ni caisses de retraite. Les petits planteurs ne pouvaient contrôler le poids des cannes qu'ils apportaient à l'usine.

« J'ai créé quatre syndicats agricoles affiliés à la Bourse de Travail de Pointe-à-Pitre : la « Force Prolétarienne » à Capesterre, « l'Union des Petits Planteurs » à Grand-Bourg, la « Route Solidaire » et le « Réveil ». Ils ont groupé 99 % des travailleurs.

« L'usine naturellement a protesté, l'usine, c'est-à-dire les grands usiniers : Bocage, Boulogne, de Retz, et le « Gérant » de la Morue Française. Ils voulaient refuser le droit de contrôle aux petits planteurs. La grève générale a été déclenchée en 1916. Le gouverneur les a mis d'accord. Mais l'un des usiniers a arrêté l'usine et laissé en plan les cannes coupées. Il gagna son procès au tribunal de Grand-Bourg, mais j'ai envoyé le dossier à la C. G. T. et, en 1919, profitant d'un congé, j'ai eu recours au Conseil d'Etat à Paris. La Cour de cassation s'est pro-

noncée en faveur des travailleurs et a déclaré l'obligation pour l'usine de manipuler les cannes coupées.

« Un détail vous donnera idée de l'abus : Autrefois on évaluait la charretée de cannes coupées à 700 kilogs. Aujourd'hui la *même* charretée pèse 1.200...

« Notre Fédération Syndicale de Marie-Galante, c'est notre force. Seule une usine a abandonné la partie à la suite de ces événements : l'usine Pirogue. Soit dit en passant, c'est au bord de l'étang de l'habitation Pirogue qu'en 1848 les esclaves fêtèrent leur liberté. Ils y jetèrent tout le rhum de l'habitation : le nom de Mare au Punch est resté attaché à l'étang.

« Voyez-vous, ici ce n'est pas comme à la Martinique. Les industriels entassent leurs bénéfices et ne dépensent pas dans le pays. Ils ne s'intéressent pas aux habitants. Il y a toujours eu un antagonisme entre eux. Le travailleur encore maintenant ne gagne que cinq francs, la femme trois francs.

« La formule d'avenir est à mon sens la coopérative. Monsieur Barthe, Président de la Commission des Boissons, a organisé le contingentement des rhums en faisant une place à la coopérative. 120.000 litres d'alcool pur, soit 30.000 litres par distillerie (*à construire*) à Port-Louis, Saint-François, Moule et Marie-Galante.

« Avec l'aide des banques les planteurs doivent arriver à trouver des capitaux. Tout ceci est en voie de réorganisation. On pourrait créer aussi des sucreries. Nous n'avons que 22.000 habitants dans l'île; la terre, travaillée, pourrait en nourrir davantage. Elle est spécialement fertile dans le nord. Mais voilà, les fonctionnaires eux-mêmes considèrent leur séjour ici comme un exil! »

Je pense à tous les chômeurs de France qui se sont suicidés de misère, de désespoir, tandis qu'il est ici des terres inexploitées!

Dans le petit presbytère en planches de Capesterre, le jeune curé, le P. Robin, en parle avec enthousiasme. Il aime ce pays dur

« Cette année les gens sont gênés. Pas de cannes. On n'en récolte qu'un an sur deux.

« Capesterre est la ville où sont les blancs. En 1686, trente ans après l'occupation française, il y avait déjà 1.277 habitants. » Ce disant il me verse une excellente liqueur dorée, au parfum d'orange : « Goûtez mon shrob ». Et comme je réclame la recette : « Un litre de rhum, de la pelure d'orange sèche, deux livres de sucre, de la vanille, de la canelle, du clou de girofle, une demi-tasse d'essence de café ».

Les murs sont nus. D'un côté, la selle pour aller à cheval dans les sentiers perdus, une photo de la vieille maison familiale en Vendée. Un grand crucifix noir et au-dessous comme le symbole de la volonté divine, le baromètre, annonciateur des cataclysmes qu'on ne quitte pas de l'œil à partir de juillet.

« Je suis un curé sans église, dit le Père. Seulement cette cabane de planches en attendant qu'on reconstruise l'ancienne dont il ne reste, comme vous le voyez, que le squelette de pierre : un enfant, en poussant du pied des cierges allumés, y a mis le feu ! « Les gens sont pauvres ici ; la pêche est dure avec ces récifs ». En effet, les cayes sont si rapprochées, que l'eau blanchie d'écume semble en constante ébullition.

« Ils sont bien superstitieux. Un homme l'autre jour vient me trouver : Mon Père, faites une messe au Saint-Esprit pour moi. Mon bœuf est mort. J'ai peur de ceux qui me veulent du mal et qui l'ont tué. Pensez ! mon pauvre bœuf avait *dans le cœur* un homard, un congre, un crapaud et une « chatouille » (une pieuvre). — Tu veux

dire dans l'estomac? — Non mon Père, dans le cœur! » Et il n'y avait pas à lui tirer autre chose!

« Ils sont encore, malgré nos efforts, sous la domination des sorciers, qui prennent d'autant plus de puissance que personne n'ose les dénoncer. Les gens dépendent beaucoup pour se les concilier. Et parfois, ils se servent même de leurs poisons : racines de citron, de manioc doux, de barbadine, de mancenillier. L'instruction changera tout cela peu à peu. Mais il y a encore beaucoup à faire!... »

Un des paysages les plus typiques de Marie-Galante est celui qu'on rencontre en allant sur Saint-Louis, par la belle avenue de poiriers centenaires, à la sortie de Grand-Bourg.

Bientôt, entre les champs de canne, la route est bordée de grand jones odorants : le vétiver, dont on fait des sachets pour le linge comme chez nous de la lavande. Un pont enjambe la très haute rivière Salée qu'on prendrait, à travers le feuillage de ses palétuviers, pour un étang où s'épanouissent de splendides nénuphars.

A grands coups de machette, les travailleurs au torse nu, au large chapeau, abattent les cannes. Parfois, sur ce fond vert, tableau d'idylle champêtre, se profile la femme, poings sur les hanches, un grand panier sur la tête, et l'homme contant fleurette, à bonne distance, son arme terrible au repos sur le bras.

Au-dessus de la mer houleuse des cannes, apparaissent les toits gris de Saint-Louis, et sa Mairie Tur, plus haute, jaune et bleue.

Des femmes lavent à la mer leurs cochons noirs. Sur la place, entre les flamboyants géants, une croix de 1848. Une vieille négresse balaie l'église, sous un vieux voilier, la « Léa », pendu en ex-voto. Toute la naïve iconographie qui sait parler au cœur des simples, Sainte Anne gui-

dant la Vierge, Saint Louis avec sa grande épée, Saint Michel avec son dragon bien en chair. C'est à se croire en Bretagne! Par cette tradition populaire, fidèlement maintenue, l'Océan ne sépare pas...

Il y avait autrefois de belles maisons au bord de la mer; le cyclone les a détruites; maintenant ce ne sont plus que des cases de pêcheurs auréolées de la dentelle blonde de leurs filets tendus à sécher. C'est midi, qui fait de la plage une fournaise. Une odeur de « chiquetaille » tisse un réseau serré autour du village : toutes les marmites pour l'heure recèlent de la morue salée et pilée, qui fera l'unique plat, à moins qu'on y ajoute encore quelques-unes de ces innombrables variétés de bananes à cuire : serpent, poteau, corne, bonhomme, bonne-femme, ou bien de ces tendres christophines, sortes d'aubergines blanches, dont les femmes mettent de côté les tiges desséchées pour en faire des rubans de paille.

LA DÉSIRADE, L'ILE DES LÉPREUX

C'est la première terre des Antilles qu'on aperçoit en arrivant d'Europe. Son phare de Baie-Mahaut, qui porte à vingt-deux milles, est la première lumière que brandit l'Amérique aux yeux des navires.

Nom paradoxal pour cette île de rebut destinée à ceux que rejeta la Société! Déjà avant la Révolution, les familles y faisaient expédier les vicieux qu'elles avaient engendrés. Ils y étaient gardés aux frais du Roi.

De pénitencier, la triste Désirade devint, sur l'ordre de Louis XIV, léproserie. Les ordres étaient sévères en comparaison de l'excessive tolérance d'aujourd'hui. Même

les suspects devaient être transportés. Ceux qui s'y refusaient pouvaient être fusillés par les habitants. Quarante-sept hectares étaient consacrés à leur installation. Le premier contingent comprit vingt-deux blancs, six mulâtres, vingt-sept nègres.

Affectés par son histoire, des voyageurs impressionnables lui ont trouvé une forme de cercueil. Ce serait plutôt une dalle de tombeau qui se soulève... car la haute falaise cabrée à pic du côté de l'Océan s'apaise en pente douce, face à la Guadeloupe.

Mais la réalité n'est pas si lugubre.

On meurt à la Désirade, mais souvent aussi on guérit — les lépreux ne sont pas les seuls habitants de l'île. Il y a aussi un village de pêcheurs — en tout plus de mille habitants — les lépreux comptant pour quatre-vingt-six. Quelques puits saumâtres abreuvent des troupeaux de moutons. Avec la pêche et la fabrication des cordes en carata, c'est la seule ressource.

Longtemps traités en parias, les lépreux furent négligés sinon maltraités. A la merci du commandant de l'île, ils étaient traités en esclaves et parfois vendus lorsqu'ils ne pouvaient encore rendre quelque service.

Il y a peu de temps encore, en novembre 32, la Désirade est restée sans secours médical, car on ne trouvait pas de volontaire parmi les médecins civils.

Actuellement, la Providence leur est apparue sous deux formes : le Père Wintz et le Dr Grizaud, médecin militaire.

Celui-ci vient de Saint-Claude deux fois par mois sur une petite vedette. Du port, il faut encore parcourir à cheval neuf kilomètres pour arriver à la léproserie.

« Le ravitaillement est difficile. Il n'y a pas de culture. Des potagers? mais il n'y a pas d'eau. On ne peut songer à l'heure actuelle à créer un village de lépreux. On vient

de leur bâtir (toujours Ali Tur) de nouveaux pavillons. Quand j'y vais, je leur fais des piqûres et on les soigne aussi par le savon de chaulmoogra. Mais, dites-le bien, ce qu'il leur faudrait, ce sont des Franciscaines à demeure. On a construit à leur intention un logement, une chapelle, mais ils restent vides...

« Leur traitement exige des crudités. C'est une complication. J'ai obtenu trente mille francs par an de plus pour leur nourriture.

« Il serait inhumain d'enlever à ces malheureux la possibilité de se reproduire. Tristes amours que celles-là! Dès que l'enfant naît, on le leur enlève et on le confie à des gens du village.

« Naturellement les cas avancés ne sont pas susceptibles de guérison. Par exemple cette lèpre nerveuse qui leur fait serrer les mains au point qu'ils ne peuvent plus les ouvrir et que leurs ongles font une plaie... Ah! il faut dompter, au premier abord, une véritable répulsion pour ces pauvres monstres boursoufflés, sans lèvres, sans nez, sans yeux et qui n'agitent plus que de courts moignons! Quel cauchemar, pour les moins atteints, que cette perspective hideuse! Pourtant, ce n'est pas la question de difformité qui les effraie le plus, mais la souffrance! Ne plus souffrir, c'est tout ce qu'ils demandent. Certains qui ont dix-sept ans, en paraissent cinquante. Mais ils ne savent pas leur âge.

« Pourtant, dans l'ensemble, vous seriez étonnés de leur sérénité. Ils ont confiance dans les soins qu'on leur prodigue. On est parvenu à leur donner quelques petites occupations : des jardinets, un élevage de dindes, de cochons, qu'ils vendent à l'Administration. Celle-ci les emploie pour 3,50 par jour. On va les organiser en commune.

« Aux presque guéris, on donne des permissions. Ils

font de la propagande auprès des malades en liberté dans les îles, qui sont malheureusement plus nombreux qu'on le croie. Certains qu'on a autorisés à retourner dans leur village, étant mal soignés par les médecins de l'Assistance, reviennent d'eux-mêmes ici.

« Leur reconnaissance est si touchante! Pour me souhaiter la bonne année, n'avaient-ils pas imaginé de m'attendre en grande pompe à l'entrée du village avec tout un orchestre : banjo, chacha (une boîte pleine de clous qu'on agite) et un accordéon. L'un d'eux, un aveugle, a prononcé un petit discours.

« Songez quel réconfort la religion peut apporter à ces malheureux! — les femmes aveugles passent des journées entières à dire leur chapelet, comme des nonnes contemplatives. Leur curé leur a communiqué un espoir merveilleux. C'est un saint, le Père Wintz. »

Un saint et un héros. Ne l'a-t-on pas nommé le « héros obstiné » pour son dévouement à la plus belle des causes!

Alsacien, il se fit Père du Saint-Esprit, et partit à vingt-quatre ans pour le Sénégal, où il se dévoua pendant une épidémie de variole. Il séjourna, en volontaire, dix années en Casamance, le coin le plus malsain du monde. Il ne rentra à Dakar que pour lutter pendant trois mois contre une autre épidémie de fièvre jaune. Puis il retourna en Casamance au service des lépreux. Il contracte lui-même la lèpre. Epuisé par la maladie, il se laisse ramener en France, soigner, mais un an à peine, car il apprend que le Père qui s'occupait des lépreux à la Désirade vient de mourir.

Il sollicite « la faveur » de le remplacer. Voilà trois ans qu'il est aumônier de l'île. Il a soixante-trois ans, trente-six années d'Afrique.

Parfois un missionnaire vient prêcher une retraite.

La petite église en planches du village est toute penchée vers l'ouest, telle que l'a poussée le dernier cyclone. Devant sa façade il y a deux petits feux : un rouge, un vert, pour diriger les canots attardés sur la mer...

SAINT-BARTHÉLÉMY, LA PLUS MISÉRABLE DES ILES FRANÇAISES

Il est de règle chez les hauts fonctionnaires coloniaux de dire que les Dépendances sont de fâcheux boulets rivés à la Guadeloupe. C'est sans doute vrai de Saint-Barthélémy, où la misère est extrême.

Mais l'attachement à la France d'une population de deux mille habitants, d'origine normande, malgré une assez longue occupation suédoise, est un luxe sentimental dont la métropole peut s'enorgueillir.

C'est au cœur d'un petit archipel, une île à peine plus grande que les autres. Tous les noms sont français depuis l'Anse du Petit Jean et l'Anse de Chauvette au quartier du Gouverneur. Le Gouverneur, c'était celui de Saint-Christophe, le Commandant de Poincy, qui en 1648 fit occuper l'île par quarante-huit hommes. Mais la France la vendit deux fois, d'abord à l'ordre de Malte, puis aux Suédois, car Louis XVI trouvait plus appréciable d'avoir à Göteborg un entrepôt de marchandises françaises que de posséder ces quelques rochers lointains. Les Suédois furent de bons maîtres. Ils fondèrent Gustavia et la flanquèrent de trois forts. Pendant la révolution américaine, c'était un repaire de pirates et de contrebandiers. Quand les Anglais de Rodney pillèrent les magasins, ils évaluèrent les marchandises accumulées à deux millions de dollars.

Mais au bout d'un siècle les Normands obstinés n'avaient pas oublié la France, et quand on parla en 1877 de rétrocession, et qu'il y eut plébiscite, à l'unanimité ils se prononcèrent en sa faveur. Gustavia devint port franc et l'entrepôt des îles voisines.

Depuis, Saint-Barthélémy n'a cessé de s'étioler progressivement. La rade s'est envasée. La culture des ananas a été abandonnée. La petite ville de Lorient n'est plus qu'un misérable village. Personne n'exploite la mine de plomb argentifère. Seul le produit des salines est exporté par voiliers à la Martinique et à la Guadeloupe. Sa splendeur passée n'est plus qu'un souvenir. Des dix mille habitants qu'il y avait au début du XIX^e siècle, il n'en reste que 2.500

Si misérables, déjà dégénérés, anémiés par le climat et la consanguinité, ils sont achevés par la sous-alimentation. Le même marc de café sert un nombre incalculable de fois ! On partage une pomme de terre entre plusieurs enfants. Blêmes, les yeux rouges, les cheveux pâles, les petits vont nu-pieds, s'écorchant aux cailloux car ils ont la peau trop tendre. Ils pleurnichent dans les jupes des femmes qui sont toujours fidèles à la coiffe beauceronne « la calèche », et à la grosse jupe à plis telles que les portent les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Elles n'ont jamais, dans la grande plaine aux petits murs de pierre sèche qui s'étend entre les mornes, pu prendre leur parti de travailler au soleil, ces filles de Normands, et elles entortillent autour de leurs bras et de leurs mains des mitaines de chiffons. Quand l'homme périt en mer, il n'y a plus la moindre ressource pour la veuve et les orphelins.

On entend, dans la campagne « les ceusses qui ont fait ça », une « toque de bois » pour une souche, une « panne » pour un plat à rôtir... « Comment qu'a dit qu'a va? —



Cl. Ali Tur

SAINT-BARTHÉLEMY (GUADELOUPE)



Cl. Ali Tur

PROCESSION A SAINT-LOUIS (MARIE-GALANTE)

Moué je cré qu'al est foutue, et j'ai jusque donné du pain d'épice! »

On élève quelques bœufs, mais il n'y a pas assez d'eau. Vienne la sécheresse et tout périt. On envoyait les jeunes filles en Amérique comme servantes. Mais les Américains, avec la crise, n'en veulent plus. On fait quelques chapeaux, grossièrement tressés.

Les Guadeloupéens prétendent qu'ils les livrent entassés l'un dans l'autre pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'ils n'ont pas de fond... « Qui veut tuer son chien... »

Un pirate sans scrupule est venu achever de les réduire à la misère sous la forme d'un médecin. Il ne craignait pas, loin de tout contrôle, de vendre les échantillons médicaux gratuits qu'il recevait et de faire payer cent francs à ces pauvres gens pour deux consultations. Par quel prodige était-il parvenu à se faire nommer maire? On s'en est repenti et des pétitions étaient adressées dernièrement au Gouvernement pour le faire déplacer.

Par contre, un curé s'est dévoué à eux pendant dix-huit ans. D'une grande famille hollandaise, le P. de Bruyn, dominicain, évoque par son ardeur et sa figure joviale le Père Labat dont il porte l'habit. Mais un Père Labat qui ne ferait battre personne et ne tirerait pas le canon, comme son illustre prédécesseur.

En dix-huit ans il n'a quitté l'île pour la Hollande qu'une fois : il s'agissait de recueillir par des sermons l'argent nécessaire à la construction d'un hôpital. Et c'est grâce à ces dons étrangers qu'il pût mener à bien son œuvre, sans aide locale car l'Administration prétendait que « l'hôpital de Saint-Martin était suffisant pour les deux îles ».

Aucun pays sous la tutelle de la France ne donne une impression d'abandon autant que cette île charmante et désolée.

SAINT-MARTIN, CHEZ LE ROI DE LA CONTREBANDE

Si les Antilles ont depuis longtemps perdu le souvenir des pirates et des flibustiers, elles ont malgré tout leur contrebandier célèbre que la fin de la prohibition a ramené prosaïquement au rôle d'honnête commerçant.

C'est un robuste homme du Nord, qui répond au nom de Flemming, trapu, avec des yeux bleus pleins de malice, marin intrépide et fécond en subterfuges. Son père jadis l'envoya faire des études de médecine à Paris. Pendant son absence il lui chipa sa fiancée. Alors Flemming roula sa bosse comme il put. De cette période de sa vie il appert qu'avant toutes choses, il fit son apprentissage de contrebandier. Un jour il fit passer d'Angleterre en France, un lion dans une cage. Mais ce que les douaniers ne surent pas, car ils n'avaient cure de tâter des griffes du pensionnaire, c'est que la cage était à double fond, et dans ce tiroir secret, contenait de l'opium. Le lion seul était capable de mettre un frein à la curiosité des douaniers.

« C'est si facile d'arriver à ce qu'on veut, dit Flemming bon garçon, car il n'a rien de romantique, ce héros célèbre dans toutes les Antilles. Un jour à Porto-Rico, il y avait une grève de taxis. J'étais loin du port, de mon bateau. Je téléphone pour demander une ambulance prétextant une crise d'appendicite. En un clin d'œil elle arrive, je me tiens le ventre à deux mains, mais je refuse le médecin, l'hôpital. Je veux aller me soigner chez moi, à Saint-Martin. On me dépose dans mon canot, sur une civière. Et le tour est joué!

— Savez-vous qu'on vous appelle le roi de Saint-Martin.

— Oh! j'en suis maire tout au plus. Roi si vous voulez de « Tintamarre », riant toujours, d'un rire qui découvre des dents de jeune fille, « car l'île de Tintamarre m'appartient. Je m'empresse d'ajouter qu'elle est minuscule! »

La goélette favorite de Flemming, la *Mary*, se balance dans la baie. Un petit yacht blanc, confortable, inoffensif, mais pourvu d'un moteur de 120 CV. qui occupe tout le poste. Ce n'est pas pour des bananes qu'on a un pareil moteur sur un yacht de treize mètres.

Il possède toute une flotille. A Fort-de-France, à Pointe-à-Pitre, on voit une goélette décharger du sel. On dit : « C'est une goélette de Flemming. » Lui-même fait une apparition de temps à autre.

Mais c'est surtout de rhum et de champagne qu'il a approvisionné les Américains pendant la prohibition. Un jour où il livra du Clicquot au lieu de Veuve Clicquot, ils protestèrent. Flemming câbla aussitôt : « Veuve Clicquot décédée. Fils a pris la succession. »

Son père est mort et il vit avec son ex-fiancée devenue sa belle-mère, une corpulente personne qui ne parle qu'anglais, car la population est anglaise, pour les trois quarts. Il y a là de jeunes enfants. Ses frères? ses fils?

Mais ces personnages de roman ont l'allure la plus bourgeoise, la plus paisible qui soit. Leur maison, bâtie spécialement pour résister aux cyclones, a des murs épais, pas de vitres. « On est prévenu quarante-huit heures d'avance. Alors il faut que les bateaux prennent le large, coûte que coûte, pour ne pas être fracassés dans le port. Le cyclone a un mouvement de rotation, un mouvement de translation. Il s'agit de tâcher de l'éviter ».

La plupart des Français cultivés ignorent l'existence de Saint-Martin. Bien mieux, à l'occasion du passage

d'un navire de guerre à Saint-Martin un service du ministère de la Marine envoya ce message : « Département étant sans précisions sur nationalité île Saint-Martin, câblez précision. » Mais des pêcheurs de Douarnenez viennent ici chaque année, depuis que la langouste se fait rare sur les côtes de Mauritanie. Avec leurs robustes dundees de cent vingt tonnes, ils font la traversée en vingt-six jours. Ils ont été tout de suite séduits par les belles langoustes sans pinces, tachetées de jaune qu'on prend là-bas à pleins casiers. Et ils repartent avec une quarantaine de tonnes, une fortune.

Nos Bretons ne se sentent pas du tout dépaysés dans ce pays où l'on parle comme eux d' « amarrer », « larguer », où l'on emploie tout ce vocabulaire apporté par les hardis colons de jadis et qui s'est perpétué, ainsi que les procédés de pêche.

La légende veut que l'île au xvii^e siècle ait été partagée entre la France et la Hollande à l'amiable. On donna le départ à un homme de chaque pays : « Aussi loin que marchera chacun d'eux, la terre sera à son Roi ». Le Français marchait plus vite : il eut la plus grande partie de Saint-Martin. Le Hollandais eut la plus fertile !

Mais Hollandais et Français vécurent toujours en bonne intelligence. Ils ont décidé que si jamais un conflit éclatait entre leurs pays, là-bas en Europe, ceux de Saint-Martin demeureraient en bons termes.

La frontière coupe en deux le grand étang de Simpson. Philipsbourg, la petite capitale hollandaise est bâtie, comme elle devait l'être par ces fils de l'eau, à cheval sur un isthme étroit, entre une baie et un étang. La capitale française s'appelle le Marigot. Une belle balustrade à l'italienne qui sent son grand siècle borde le port, et trois « quartiers » partagent la colonie autour du Pic du Paradis : quartier du Colombier, quartier de Grand-Case,

quartier d'Orléans. Beaucoup de noms sont français, même dans la partie hollandaise : Anse aux Mulets, Anse des Mahaux, Anse des Bourgaux.

Il y a peu de différence d'aspect entre les deux parties de l'île : beau bétail, propreté des maisons. La liberté de commerce lui a donné la prospérité.

Mais la sécheresse est le grand danger. On parle toujours de la sécheresse si intense en 1751 que la saline du quartier d'Orléans formait une masse solide sur laquelle circulaient des charrettes.

Flemming s'est révélé un administrateur de premier ordre et les guides américains, qui généralement ne font pas de compliments superflus aux îles françaises, notent que « dans aucune autre Antille il n'y a d'aussi confortables maisons pour les travailleurs ».

Un seul agent de police pour toute l'île. Les habitants (3.000 du côté français, 2.500 du côté hollandais) sont protestants ou catholiques. La tradition voulait que l'enfant fut baptisé en accord avec l'un des deux rites, selon que le curé ou le pasteur s'était présenté le premier chez les parents. Et souvent, dans leur zèle professionnel, les deux ministres de Dieu s'asseyaient côte à côte sur le seuil de la maison, tâchant d'être le premier à entrer quand la porte s'ouvrirait!

VILLAGE FRANÇAIS A SAINT-THOMAS

J'imagine que l'existence d'une petite colonie française à Saint-Thomas, île américaine, est complètement ignorée de nos compatriotes. Elle est signalée aux touristes sous le nom de Cha-cha Town et les étrangers s'y

rendent avec le même genre de curiosité que peuvent éveiller les Pygmées d'Afrique.

Ces pauvres gens sont, en effet, de misérables pêcheurs venus de Saint-Barthélémy il y a une cinquantaine d'années dans l'espoir d'échapper au dénuement où ils végétaient, et qui n'ont fait qu'échanger le cheval borgne pour l'aveugle.

Fidèles à leur langue, à leur accent normand, à leur religion, ils vivent du produit de leur pêche, qui n'est pas toujours fameuse.

« Quand il y a du thon, du thon de 150 kilogs, on y va avec nos cano-*ts*, mais c'est loin, à seize milles *d'icitte*. Et c'est pas souvent! Les Américains nous mettent des impôts : 3,50 pour le cano-*t* tous les six mois et 3 dollars et demi pour la maison par an... » La *maison* est une petite cabane de planches bien proprement tenue. « Et les femmes, vous voyez, elles font des paniers, des sacs ». En effet deux gamines blondes, aux longues nattes, coiffées de grands chapeaux de paille grossière qu'elles tressent elle-mêmes, lèvent vers moi leurs yeux clairs. Pas une main qui mendie, parmi ces pauvres. On ne s'approche que si on a quelque chose à vendre : « trois francs un petit sac de paille ». Oh! cet accent de Dieppe, d'Étretat!

« On n'a seulement pas d'ieau. On boit l'ieau du canal qu'est mauvaise. On a bien une chapelle, mais pas d'écoles. Ces enfants-là vont à l'école américaine, mais *icitte*, on parle toujours français entre nous.

« Oh! ces belles fleurs! » me suis-je écriée en passant une des petites maisons. Aussitôt la femme a posé son enfant par terre et la voilà qui cueille tout son jardin! Et quand je lui offre quelques pièces. « Non, par exemple. Ça fait trop plaisir de voir des Français! »

Je me suis arrêtée chez leur curé américain, un curé



LES NORMANDS DE SAINT-THOMAS



Cl. Marthe Oulité

LE CURÉ DE SAINTE-ANNE ET SA PAROISSIENNE
CENTENAIRE (GUADELOUPE)

catholique qui s'occupe d'eux du mieux qu'il peut. « Ils tiennent tant à leur langue. Il leur faudrait une petite école privée. Un dispensaire avec une sœur aussi. Ils sont dévorés par les moustiques là-haut. Leur chapelle, ils l'ont construite avec les matériaux qu'ils allaient ramasser et transporter eux-mêmes dans la montagne et ils sont groupés en une Association Sainte-Anne. Moi je leur fais une citerne qui va coûter trois mille dollars. C'est moi qui leur dis la messe le dimanche. Ce sont de bonnes gens, très pieux, très honnêtes et courageux : en 1914 ils ont demandé à aller se battre en France. Vous pouvez le dire sans crainte chez vous : en présence de l'immoralité qui règne dans les îles, ils représentent, ces Français si pauvres, si isolés, un noyau de moralité. Ils sont un honneur pour la France. »

En apprenant le prochain passage de Mrs Franklin Roosevelt, je lui ai laissé une lettre pour lui recommander chaleureusement les pauvres gens de Cha-cha Town. Avec sa générosité coutumière elle a bien voulu me répondre qu'elle veillerait sur eux. Je ne doute pas que leur sort, à l'avenir, n'en soit adouci.

III

EN HAÏTI

ou

LÀ OÙ FUT SAINT-DOMINGUE

A M. Constantin Mayard
et à J.-P. Alaux.

*Moin ta pi passé bola, moin mandé ça
qui gagné, yo ban moin yon ti cou de
pié qui voyé moin jou qu'ici et moin vini
raconté ou ça.*

(Je suis passé par là. J'ai demandé ce
qu'il y avait, j'ai reçu un petit coup de
pié qui m'a envoyé jusqu'ici et je viens
vous raconter...)

Formule des conteurs créoles.

Qu'il est pimpant et joli, le poste-frontière de Ouana-minthe, et que son nom fleure la vieille France! qu'il est joyeux, après les rauques syllabes espagnoles, d'entendre parler français, un pur français, très doux, très velouté, et qu'il fait bon, après les sourcils froncés et les mâchoires serrées des soldats dominicains, poser son regard sur les bons visages noirs et souriants des gendarmes si courtois! On est en Haïti. On se sent presque en France. Bien des gens de Bordeaux m'ont dit y avoir encore de petits cousins.

Sur cette terre, alors qu'elle portait le nom de Saint-Domingue, des gens de chez nous ont vécu! Il est vrai qu'ils ont péri dans la tourmente des Révolutions, comme ils eussent péri d'ailleurs tout aussi bien de la main de leurs compatriotes de France. Mais leurs successeurs, leurs esclaves et leurs affranchis de même que les Petits-Blancs révolutionnaires formés à leur école, ont

gardé l'amour de notre langue, de nos traditions, de notre culture. Ils ont gardé, pour les en instruire, des maîtres français. Ils en ont fait leur patrimoine, tout en se donnant un nouveau drapeau, et ce patrimoine, ils le défendent jalousement contre la pression étrangère, contre l'influence américaine.

Au cours d'un voyage en Haïti, on en trouve à chaque pas la preuve, et c'est pourquoi un Français y éprouve si fortement l'émotion de se retrouver chez lui! Sous la domination de ceux qui voulaient changer le nom d'Haïti en celui d'Hispaniola, ils ont maintenu, eux, les chers noms de villages hérités des Angevins et des Normands. Il y a encore des « Castel-Fleuri », des « Croix de Bouquets », des « Bois de Chêne », un « Mirebalais haïtien », comme il y a un Mirabelais poitevin, un « Trou des Gens de Nantes », une « Brande », et une Marmelade nommée ainsi à cause de la douceur de l'air qui y fait fleurir les plus belles roses du pays. « Les roses de la Marmelade, ce ne sont pas des plantes, c'est de la chair », me disait un distingué Haïtien. Et il ajoutait : « L'énumération des localités dans nos manuels de géographie fait parfois penser à des pages du Nobiliaire de France, par les noms de vos cadets d'anciennes familles attachés aux habitations et aux lieux-dits ». Ces noms d'ailleurs, sont les noms de familles actuelles, précédés de prénoms empruntés à la littérature française ou à la Révolution : Molière, Voltaire, Télémaque, Tancrède.

Et l'habitant haïtien (le propriétaire campagnard), se plaît à évoquer le souvenir historique qui se rattache au lieu qu'il habite. M. le Ministre Constantin Mayard racontait l'an dernier comment un homme de Saint-Louis lui demanda en créole : « Avant de quitter Saint-Louis n'irez-vous pas voir l'habitation d'Elvire? » — « Elvire? » — « Oui, l'amie de ce grand homme de France qui faisait

des livres! » Eh oui! la belle Madame Charles avait hérité de son père Sébastien Raymond Bouchaud, sieur des Hérettes, au Cap Rouge de Saint-Louis du Nord, une cafétéria. Et cet homme le savait...

AU CAP HAÏTIEN, L'ANCIEN CAP FRANÇAIS

« Les indigènes, dit un ancien voyageur, ont sur nous l'avantage d'être amphibies de la pluie, de la boue et de l'air, comme certains animaux le sont de l'air et de l'eau! »

Nous n'allons pas tarder à nous en apercevoir : l'auto risquera maintes fois de s'embourber, tandis que nous serons proprement aspergés de terre mouillée. Et en passant la rivière du Trou au nom plein de promesses, nous voici cloués dans l'eau.

On est heureusement au milieu du village. Les laveuses sans quitter leur linge, et les badauds commencent par regarder passivement, mais bientôt ils viennent à notre secours. Les valises sont déménagées, les passagers pieds nus gagnent à gué la rive et l'auto poussée par trente bras vigoureux les y rejoint avant qu'il ne soit nuit.

Une belle campagne tropicale, verdoyante et riante, précède Limonade dont il faut, entre les arbres, deviner la présence, un peu en retrait sur la gauche. On se croirait dans quelque Trianon : sous les bananiers géants, de ravissantes maisons sans étages, peintes en couleurs de bergeries enfantines entourent l'église, la plus ancienne de celles qui subsistent du Saint-Domingue français.

C'est là que Christophe, le second des souverains de

la jeune Haïti, fut frappé d'apoplexie! Rien n'évoque ce drame, ni cette époque tourmentée!

Sur la grand'place où les gros manguiers rappellent la masse ronde des châtaigniers de chez nous, un prêtre s'avance et nous accueille de son accent breton et de ses mains rougeaudes. C'est le curé Bel-Ami. « Je suis ici, depuis 1903, et je souhaite d'y rester longtemps encore, dans ma forêt de bananiers. C'est le paradis. Les gens sont de bonnes gens, bien dévôts et très doux. Savez-vous que ce fut ici le premier établissement français! Car dans les premiers temps les colons ne s'écartaient guère du voisinage de la mer.

Venez voir mon église : elle date de 1760. Le « tremblement » en 42 l'a un peu endommagée, mais on l'a remise d'aplomb. C'est un Fournier qui l'avait construite : il y a seulement cinq ans qu'est mort le dernier des Fournier. Et l'autel? qu'en dites-vous. C'est un autel neuf, mais de bel acajou naturel et sculpté à la main! « C'est moi qui l'ai sculpté, dit le curé Bel-Ami. Venez voir mon atelier ».

Quel invraisemblable presbytère! Une construction à un étage entourée d'un grand balcon, dont il est l'architecte, bien entendu, et où il lui faut sans cesse défendre la charpente contre l'envahissement des plantes et des arbres. Un coin de balcon entouré d'un treillage métallique lui sert de chambre, et une énorme branche de bananier forme gracieusement ciel de lit! « Je ne pouvais pas couper cette branche de manguiier, non plus, dit le curé. Elle porte un nid! »

Tout le reste du balcon, ce sont les ateliers : un au Nord, l'autre au Sud pour déjouer le soleil. Et deux panneaux sont en chantier! « Voici le petit morceau que j'ai fait aujourd'hui, après ma messe. Et encore j'ai dû aller assez loin pour communier une malade! Oui, j'ai du

courrier de Bretagne, des journaux; il arrive par avion depuis New-York. En tout, il met dix-huit jours pour me parvenir... »

Il est un fruit délicieux entre tous que, durant mon voyage aux Antilles, je n'ai mangé qu'en Haïti. C'est le caïmit. Les Haïtiens prétendent que le fruit offert au Paradis par Eve à Adam, le fruit défendu, c'était le « chadek » (la pamplemousse)... Mais je suis convaincue que c'était le caïmit. Rien de plus succulent, de plus suave, de plus fondant que cette crème blanche au goût de fraise abritée dans toute sa fraîcheur par l'épaisse écorce verte.

Et tout en roulant sur les routes haïtiennes, tout en écoutant les émouvantes paroles qui m'y accueillaien, ce sont des caïmits que je suçais voluptueusement. Si parfois je les abandonnais pour la saveur plus âcre des brunes sapotilles, ce n'était que pour renouveler la joie de découvrir le caïmit.

Le dernier bourg avant le Cap, est le quartier-Morin, aussi coquet que Limonade. Mais l'église a disparu, que M. de Cussy, Gouverneur pour le Roy, décrivait en 1688 : « Couverte de cannes, avec un seul autel et un vieux petit tabernacle sans dorure, huit petites images de papier, deux vieilles statues qui représentent deux anges et quatre chandeliers de bois demi-rompus ».

Une émotion imprévue m'étreint au moment d'aborder le Cap Haïtien, jadis Cap Français, et qui le serait encore si Napoléon avait pris au sérieux Toussaint Louverture et n'avait pas si méchamment pris parti pour l'esclavage.

Là s'installèrent en 1670 douze Français venus de la Tortue avec Pierre Le Long. Ce n'étaient pas de nobles

seigneurs, c'étaient de modestes boucaniers. Sans armée, sans prestige, ils firent la conquête de Saint-Domingue qui longtemps passa pour la plus riche de nos colonies. Que subsiste-t-il du grand port où il n'était pas rare de voir, rassemblés, huit cents navires dont plus de cent étaient de taille à traverser l'océan, et qui promenaient en leurs cales les barriques de vin de Bordeaux qu'on rapporterait en France et qui vaudraient leur pesant d'or sous le nom de vins des Iles?

Que subsiste-t-il des rues si animées où s'entendaient le provençal et le dunkerquois? Des arbres du Cours le Brasseur? De la rue du marché des Blancs, où se vendait la pacotille de France? De cette cathédrale où se disait, fort tôt, une messe basse spéciale, pour les nègres, ce qui les humiliait si fort qu'en écoutant la cloche fêlée, ils prétendaient lui entendre chanter: « Bon Blanc mouri, mauvais resté. »

Le riche habitant, lui, se rendait à la messe, en plein soleil, dans son carosse « avec dix grands nègres montés derrière », et Madame, dans un autre carosse, « avec dix grandes négresses, jupon volant, cornettes flottantes, et jambes nues »...

Existe-t-elle toujours la boutique du Perruquier à la mode? Un Blanc suivi de quatre nègres : un pour démêler les cheveux, un autre pour les garnir, un troisième pour mettre les papillottes, un quatrième pour terminer la coiffure.

Qu'est devenue la Société Royale des Sciences et des Arts? Et le cercle des Philadelphes qui introduisit au Cap toutes les modes parisiennes, y compris le mesmérisme.

Qu'est devenu le théâtre, qui portait à son frontispice les Armes de France, entre deux satyres gigantesques? On y joua le Misanthrope et le Devin de village. Quand

une pièce faisait bâiller on criait à l'acteur : « Finissez ! » Les gens de couleur usaient d'un escalier séparé, et au fond du troisième rang, sept loges étaient réservées aux mulâtresses, trois seulement aux négresses. Mais, dans ces temps plus indulgents qu'on n'aurait lieu de le croire, « le sexe charmant n'est distingué qu'en deux classes : celles qui sont jolies, et celles qui ne le sont pas ! »

Aux temps barbares de l'esclavage, sait-on que Saint Domingue comptait quarante mille hommes libres ? car les orgueilleux planteurs et tous les Blancs ne pouvaient qu'affranchir les fils qu'ils tenaient de belles femmes de couleur. Le préjugé de race était artificiellement né du règlement de Louis XIV prononçant la déchéance des nobles qui auraient épousé des femmes noires. Il n'existait pas au début de la colonisation. Il n'existait pas aux yeux de l'amour. Les lois et constitutions des colons français de l'Amérique sous le vent avaient beau défendre de « débaucher les négresses sous peine de châtement corporel et de fer rouge sur la joue à la troisième récidive ». Elles avaient beau prescrire que « les hommes libres qui auront un ou plusieurs enfants de leur concubinage avec leurs esclaves, ensemble les maîtres qui l'auront souffert, seront chacun condamnés à deux mille livres d'amende ». Les désirs des hommes élevaient sur un pavois ces mulâtresses si amoureuses dont on disait avec cette décence des termes que nous avons oubliée : « Il n'est rien que l'imagination la plus enflammée puisse concevoir qu'une mulâtresse n'ait pressenti, deviné, accompli ».

A ces « prêtresses de la Vénus américaine » on passait tous les caprices, tous les emportements, ensorcelé par leurs toilettes tapageuses et leurs attitudes provocantes.

« Les filles de couleur ont pour véritable enseigne leurs

petits parasols, à crépines d'or ou d'argent, garnis de cordelières, de cordes à puits, de graines d'épinard. Partout elles se signalent par cette démarche lente accompagnée de mouvements de hanches, de branlements de têtes, à la manière des chevaux enharnachés, et panachés, par le mouchoir tenu à la main qu'elles agitent le long du corps ».

Ecoutez-les chanter, en confidence, à une amie, tandis que leur « cocote » (leur servante) leur chatouille voluptueusement les pieds :

*N'a rien qui doucé tant que la ville,
Vint logé cote moie
Gna point dans morne, ma chère,
Gna point des métiers qui si doux,
Femme qui sottte ne sait com yo sa fair
Ça fait à nous grande piquié.
Comment toi vlé gagné cote
Si toi pas gangné argent
Yo vos dit : femme est bien sottte
Si pas connaît faire payer Blanc.*

On dansait alors, accompagné par un ou deux violons, des danses lascives entre toutes, le gragement, la chica, la calenda (cette calenda, entremêlée de baisers, que les Espagnols avaient adoptée et que les religieuses dansaient aux processions et dans les églises. « Il est vrai, remarque le P. Labat, qu'elles n'admettent point d'hommes avec elles pour danser une danse si dévote!) Regardez les beautés du Cap : elles entrent si bien dans le sens de la chose que la partie du corps qui est assise (*sic*) frétille dans un accord parfait avec le pied qui bat la mesure et le bras qui conduit l'archet ».

Ah! qu'elles se vengeaient bien, les jolies mulâtresses,

des vexations, du costume bariolé imposé à leur caste par les Blancs, qu'elles se vengeaient bien... dans l'intimité, et qu'il devait leur être doux de voir pleurer ensuite de dépit, au spectacle, leurs blanches rivales éclipsées!

Beaucoup n'avaient pas tant de raisons de faire les glorieuses, car on savait bien d'où elles venaient ces filles de France, mandées au Roi par le Gouverneur pour être vendues aux enchères, et épousées par le plus offrant... et que procurait la peu recommandable mademoiselle de Fayolle...

À la puissance matérielle, à la lucidité cérébrale des Blancs, le Noir opposait sa ruse, sa vitalité, sa patience. Les oppresseurs en deux cent quarante ans avaient transporté, par la traite, dix millions de nègres, dont un *cinquième* avait péri en route, c'est-à-dire en mer. Ne pouvant triompher par la force, ceux-ci volaient la nuit la nourriture qu'on leur mesurait. A confesse, ils s'ingéniaient à tromper le curé, sans encourir les peines de l'enfer. « Pendant trois cent soixante jours ils sont masqués, disait-on, c'est seulement pendant le Carnaval qu'ils se démasquent, pour trois jours. »

Leur bon sens naturel ne s'en laissait pas imposer. A un Jésuite qui lui énumérait les légumes « qu'il devait à Dieu » : « Non, Père Boutin, dit l'un d'eux, si je ne les plantais pas, ils ne pousseraient pas ».

Et un autre à un prêtre qui voulait empêcher les petits nègres et les petites négresses, au catéchisme, d'échanger des caresses trop tendres : « Quand ils seront grands, Père, tu les marieras, et tu voudras qu'ils te fassent des « hiches » (des petits) tout aussitôt! Et comment veux-tu qu'ils les fassent s'ils n'ont pas appris tout doucement quand ils étaient jeunes! »

Ils n'en étaient pas moins dévôts et ceux qui avaient pu s'enrichir faisaient des dons à des couvents! L'Histo-

rien Moreau de Saint-Méry remarquait malicieusement que « lorsque les gens de couleur font quelques legs pieux, les Providences des Blancs, où on ne les admet pas, ne dédaignent pas de les recueillir ».

Voici la ville qu'on appela le Paris de Saint-Domingue ! Elle s'arrondit entre la mer et la montagne toute proche.

Mais quoi ? Une dizaine de mâts seulement dans le port, et deux cargos mouillés en rade ! L'auto cahote sur de gros pavés, les mêmes qui furent posés en 1776, avec des blocs de granit qu'apportaient les voiliers de Bretagne. Et voici la rue d'Anjou, la rue de Penthhièvre. Les Américains ont bien essayé de gratter ces noms vieillots et de dessiner une énorme lettre : rue K, rue Z... Mais les Haïtiens doucement obstinés continuent de donner leurs noms aux rues.

Il n'y a plus que deux maisons datant de jadis, telles qu'on les bâtit encore en Touraine avec un toit incliné, pas d'étage et des pilastres. Les autres ont été anéanties en 1842, pendant le tremblement de terre qui les fit osciller, puis se coucher comme château de cartes. Pourtant la plupart des maisons ont été rebâties selon la vieille mode coloniale française avec des balcons arrondis aux angles. Et il reste sur les places de bien jolies fontaines qui ont vu se promener les perruques poudrées et les robes à paniers : La Fontaine Montarcher avec ses colonnettes et la fontaine de la place d'armes, devant la cathédrale. Tout au plus y a-t-on remplacé l'urne par un bonnet phrygien, de même qu'on a, plus récemment, barbouillé d'ocre et de rouge celle de la place Boyer, car les Américains ont supprimé les conseils communaux qui auraient protesté. Ils ont démoli la jolie fontaine d'Estaing qui existait encore, près des quais, il y a six ou sept ans.

Autour de la place d'armes, le couvent des dames et le théâtre ont disparu et il n'y a plus que les ruines du

Palais du gouverneur. Un hospice s'élève sur l'emplacement des célèbres casernes, œuvre de l'architecte bordelais Jean-Baptiste Gué. Mais le transept de la cathédrale et son presbytère ont résisté au temps et à la colonisation américaine. Quel poétique spectacle que ces murailles sans autre toit que le ciel bleu, ces chapelles transformées en jardins sauvages, où des troncs opulents de bananiers semblent scellés dans les soubassements des anciens autels. Ici subsistent les cintres des travées, là des pilastres à chapiteau ionique, des sacristies sous les petites arcades. La cathédrale était de style jésuite.

On songe à restaurer. Le Gouvernement a voté quatre-vingt mille gourdes! Mais où trouver l'argent? Haïti est pauvre. Il n'y a peut-être pas quinze gourdes d'argent liquide ou de papier dans les cases de la campagne.

Elle a été saignée aux quatre veines par les fonctionnaires américains à qui on versait des indemnités énormes et des traitements exorbitants : trois cents dollars au collecteur de la douane, huit cents dollars pour le directeur de l'Agriculture. Ils ont été remplacés peu à peu par des indigènes à qui on donnait en attendant un salaire bien moindre : cent vingt-cinq dollars pour le même poste. En principe les Américains abandonnent Haïti, mais en garantissant l'intérêt des douze millions de dollars prêtés au Gouvernement Haïtien!

Cette servitude reste purement économique, car pour la langue ils ont bien essayé de contrôler l'instruction publique et d'imposer l'anglais, mais leur tentative n'a fait que renforcer l'usage du français, devenant la langue de la résistance nationale. Haïti, avec ses dix sections d'Alliance Française, est le seul pays étranger où le français soit la seule langue officielle, même en tenant compte du patois populaire créole qui contient beaucoup plus de mots français qu'espagnols ou anglais.

Tout au plus dit-on « Cob » pour un « sou », de l'espagnol « cobre » (cuivre).

Ce sont plus souvent les Américains qui ont dû se plier à employer le français. Cela frise souvent le galimatias : ne lit-on pas sur le garage de l'Institut d'hygiène : Garage Sanitaire. D'ailleurs à deux pas de cet institut pompeux un véritable cloaque s'étale.

Malgré tout l'emprise américaine est restée assez discrète au Cap. Pas de bars rutilants, pas de boutiques woolworth. On paie toujours en gourdes, cette vieille monnaie française empruntée à l'Espagne qui, du temps de Saint-Domingue, valait vingt livres dix sols, mais qui, aujourd'hui, ne vaut plus que trois francs, et le quart de la gourde se dit toujours « un gourdin ».

Un français peut y errer tout à son aise de la cathédrale à la batterie royale, dont les dalles et les remparts sont intacts au bord de la mer. La guérite du factionnaire se voit encore tout au bout et le canal du Roi honnêtement construit de briques, et la jolie fontaine en pierres de taille dont le toit en pyramide porte encore le cadran solaire. A son ombre car il se fait tard, les comères font jaillir l'eau sur leurs bras nus avec des piailllements joyeux, tandis que d'autres assises sur le parapet semblent attendre l'entrée au port de quelque belle frégate rusant de justesse avec la passe si difficile.

Alors avant qu'il ne fasse nuit, on peut se diriger vers Vaux Hall par le quartier du carénage. Les pavillons roses clignent encore derrière la verdure extravagante où s'abritaient les folies des riches bourgeois et seigneurs du Cap.

On longe les murs d'une propriété en ruines dont les Américains ont subtilisé les statues et les marbres : C'est celle de Pauline Bonaparte, cette femme frivole entre toutes les femmes qui épousa un Borghèse pour l'amour de sa collection de bijoux et aima le général Leclerc dont

l'attitude si maladroite acheva de nous perdre Saint-Domingue.

Le chemin serpente à pic sur la mer, dans les buissons piquants, jusqu'à la tombe du général Obas. On appelle encore cet endroit Fort-Bailli en souvenir de Suffren. D'ici on aperçoit comme un îlot, la presqu'île de Monte-Christi et les deux « mamelles » de Fort-Liberté, et la petite Anse où Colomb perdit un navire, la Santa-Maria.

Tout à gauche, c'est Fort-Picolet. En redescendant je m'arrête au creux de la baie devant la propriété des Ricourt. Il n'y a plus de Ricourt depuis un siècle. Mais la demeure garde le nom des anciens maîtres. L'entrée en est encore marquée par deux piliers de briques avec un chapiteau semblable à ceux de la vallée de la Garonne. C'est là ce qui confère à la campagne autour du Cap une note si poétique, un petit cachet du bon faiseur, un air de noblesse ancienne, ces piliers, ces balustres, ces pans de murs à pilastres, si raisonnables, égarés dans la végétation sans mesure à deux pas des cases de bambous aux toits de chaume.

Ici les manguiers font figure de châtaigniers et les papayers de figuiers. Des poules sont nichées dans les branches.

Une petite fille surgie d'un buisson d'hibiscus vient faire la « tita », la révérence dont les couvents gardent le secret.

L'air est lourd, tourbillonnant de moustiques. On s'évente avec les larges feuilles rigides et rondes des raisins de mer dont la plage est envahie. Il fait presque nuit. Voici la lune qui se lève sur la mer très lisse. Un homme si noir que je ne l'ai pas vu s'approcher m'offre une pomme d'amour, une sorte de petite orange, qui guérit, dit-il, les piqûres.

Tout en haut de la ville, au pied des « mornes » s'élève le palais de l'Archevêché. J'y vais rendre visite à Mgr Kersuzan, le doyen des prêtres d'Haïti qui a consacré toute sa fortune à la construction du collège. L'an dernier on a fêté ses cinquante ans d'épiscopat. Son regard bleu perdu au large, il sait qu'il ne reverra jamais sa Bretagne, mais depuis longtemps il a accepté ce sacrifice de bâtir pour la France, bien loin d'elle, et sans plus y retourner.

J'ai des amis, au Cap : une famille haïtienne extrêmement distinguée, groupée autour du grand-père qui a été Ministre de la Justice, M. Adhémar Auguste. C'est un des traits caractéristiques d'Haïti, l'importance du chef de famille. On raconte qu'un jour sur une route, dans la paroisse de Sainte Rose, un homme d'âge mûr, pleurait à chaudes larmes : son père lui avait donné une raclée parce qu'il n'avait pas salué son grand-père!

Il a les traits fins, le regard droit et ces cheveux blancs qui font au noir comme une perruque poudrée et lui donnent tant de noblesse. Sa femme, son fils, un jeune contrôleur de l'enregistrement en « plus four », ont des visages rayonnants d'intelligence. Et toute une pléiade de jeunes filles et de jeunes femmes, autour d'eux, vêtues de claires mousselines sur leur peau satinée et brune.

La maison est ancienne, avec un large escalier tournant à rampe patinée par plusieurs générations de menottes. La petite cour ombreuse est toute sonore de chants d'oiseaux, de roucoulements de tourterelles, de jets d'eau, et de palmes bruissantes. Il en émane une odeur de fruitier.

Chacun au salon est assis bien droit sur sa chaise, sauf le grand-père qui se balance dans une berceuse.

La pendule dort sous son globe de verre entre des roses de papier, les portraits dans leurs cadres dorés, les tabourets sous les sièges. Tout est distingué et austère comme

un parloir de couvent. Et parmi ces gens sages et recueillis la fantaisie bondit, soubresaute et jappe sous l'aspect d'un bichon, vif comme le diable, blanc et frisé comme un agneau et qui semble décroché du portrait de l'aïeule. Il règne dans ce milieu une fine courtoisie qui s'augmente de la douceur naturelle aux Haïtiens cultivés.

Beaucoup d'entre eux envoient leurs fils étudier à Paris quelque soit le sacrifice lourd que ce voyage représente et les trois semaines de route ! Comme il leur serait plus aisé de se rendre à Harvard, ou Princeton, si des raisons sentimentales n'étaient pas en cause, sentimentales autant que politiques.

N'est-ce pas touchant cet attachement intellectuel à la France qui a survécu au détachement gouvernemental ?

M. Adhémar Auguste est bibliophile. Il sort avec amour de sa bibliothèque, pour me la tendre, une édition originale : « Recueils de vues des lieux principaux de la Colonie française de Saint-Domingue », tandis que la plus jeune des filles me chuchote à l'oreille une question angoissante : « Est-ce vrai qu'on portera beaucoup de volants cet été ? et des étoffes à fleurs imprimées ? »

« Il y avait autrefois dans le nord-est du pays une ville que les Français avaient créée et nommée Bombardopolis. Les indigoteries se sont éteintes, mais vous y verriez encore les bassins. Ah ! c'est Napoléon qui a perdu Saint-Domingue pour la France ! Mais savez-vous que notre Roi Christophe s'est inspiré de son code ? Tenez, voici un exemplaire unique du code haïtien qu'il a rédigé et vous pourrez le dire à vos féministes : Il faisait une part plus libérale à la femme que Napoléon. Voyez l'article 979 : « Le mari ne peut vendre ni aliéner ou donner entre vifs les immeubles dépendant de la communauté sans le consentement de la femme, encore moins ceux qui lui sont propres ».

« Savez-vous que dans les écoles, chez nous, on apprend aux enfants l'Histoire de France et que notre Gouvernement a pour professeurs trois cents prêtres français qu'il a engagés dans ce but? »

Je prends machinalement sur la table un petit journal. C'est le *Moniteur* dirigé par Cadelon Rigaud. L'en-tête (canons, étendards et tambours, bonnets phrygiens), les caractères sont tout à fait premier empire.

Mon aimable hôte triomphe devant ma surprise et mon enchantement. « Vous ne vous attendiez pas à trouver un pays civilisé. Que vous avaient dit les mauvais plaisants? Que les Haïtiens adoraient des couleuvres et faisaient des sacrifices humains? Certes les paysans dans les mornes sont encore bien primitifs et ignorants, mais dans les villes vous trouverez beaucoup de familles comme la nôtre, éprise de lettres, de musique, soucieuse et fière de sa culture française, et rebelle absolument à la dé-civilisation américaine. Voyez-vous, nous avons eu un rude effort à fournir. En un siècle nous sommes passés de l'esclavage aux plus hautes charges politiques. Sans transition, dès le début, il a fallu gouverner, il a fallu se mesurer avec vos généraux. Le pays tout entier ne peut pas avoir évolué aussi vite que quelques privilégiés. Mais il faut nous faire confiance. Très tôt, nous avons eu un Pétion, auprès de qui Bolivar vint chercher aide et conseils, Pétion dont la constitution a servi de modèle à toute l'Amérique du Sud. Par nous Haïtiens, l'idée française a créé vingt nations en Amérique latine.

Nous suivons de près ce qui se passe en Europe, et surtout à Paris. Par sa culture française, Haïti deviendra le centre de la civilisation des Antilles. Et nous n'avons garde d'oublier que nous devons tout à la Révolution Française, et à ses principes! »

Pareils mots quand on les entend dans un banquet offi-

ciel semblent froids et figés. Mais prononcés, de cœur à cœur, dans la pénombre d'un vieux salon à l'autre bout du monde, par une vieille voix toute tremblante de sincérité et d'émotion, voilà qui prend toute sa saveur.

Sans doute l'élan d'Haïti eût tourné vers elle toutes les Antilles françaises si le prévoyant gouvernement de Charles X n'eût devancé l'orage en faisant signer, en 1826, à la nouvelle république, l'engagement d'interdire toute propagande révolutionnaire et même toute communication avec la Martinique et la Guadeloupe.

Je suis descendue dans un vieil hôtel à balcons. La patronne parle avec attendrissement de Paris où elle a été élevée « au Couvent des Oiseaux ». Tout le jour, à l'ombre de ses persiennes, elle ébranle passionnément le piano qu'elle en a rapporté jadis. Quelques servantes noires, avec de charmants sourires font, à cinq ou six, la moitié du travail que ferait une bonne de chez nous.

J'ai donné ce matin mes sandales à blanchir. Une heure plus tard, un homme portant une boîte et des brosses comme les loustri d'Athènes me balbutie quelque chose dans l'escalier : « C'est trop tard, lui dis-je », et je passe. Quand je reviens l'homme est toujours là. Je le prends pour un mendiant et lui donne une piécette.

Au déjeuner, j'apprends qu'il avait lui-même fait mes chaussures, et que la servante était allée le chercher fort loin, près de la Batterie, car une servante haïtienne préposée au ménage ne cire pas les souliers. Pas de cumul des fonctions ! Elle préfère marcher vingt minutes au soleil. Elle préférerait même donner à quelqu'un qui accomplirait son travail à elle la moitié de son salaire.

L'empailleur de chaises a un aide pour porter les chaises...

Un commerçant ne me racontait-il pas l'histoire d'un Noir qu'il avait employé par pitié. « C'était un de ces bons à rien et à tout. Je l'ai pris pour balayer le magasin. Il allait pieds nus, vêtu de haillons. La première semaine, lorsqu'il touche sa paie, il achète des souliers vernis, la deuxième semaine un faux col, car le faux col c'est le symbole de la bourgeoisie. La troisième semaine, avec la moitié de sa solde il engage un plus gueux que lui, pour balayer à sa place, et s'assoit, lui, sur le trottoir en le regardant faire... »

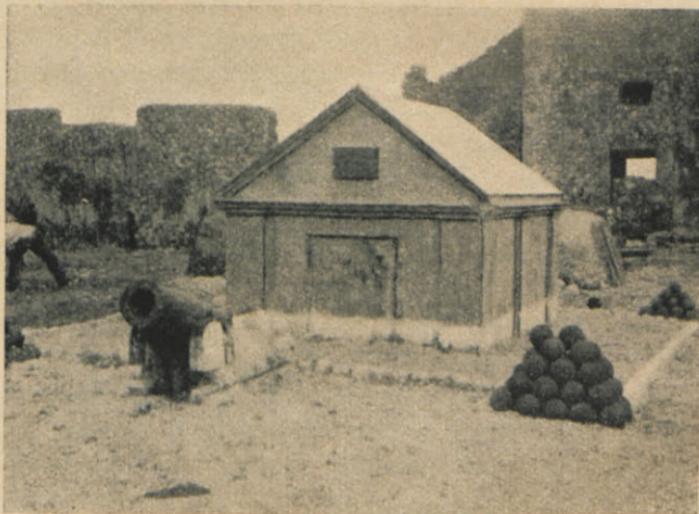
A travail inférieur ils réclament des salaires d'Europe. Le Syndicat des Bateliers a voulu faire une grève. Le ministre de l'Intérieur est venu en personne appuyer au Cap leurs revendications. Ils demandaient cinq dollars et sept pence pour les contremaitres. L'agent d'une Compagnie de Navigation signe... mais au lieu de recourir à eux, il laisse passer les vapeurs sans décharger, ou bien il emploie son personnel. Finalement, en cachette, les bateliers viennent le trouver individuellement pour s'offrir à meilleur compte.

Tout est une question de savoir les prendre. Fût-ce le plus déguenillé, si vous appelez l'homme du peuple : Monsieur, il s'empressera... Les chroniqueurs ont répété à satiété la charge de Spencer Saint John qui, pour n'être pas authentique, n'en trahit pas moins l'état de susceptibilité des premiers citoyens libres. « Dans l'armée, quand un officier criait : « Roulez, tambours », rien ne bougeait. « Roulez, Messieurs tambours ! » fallait-il dire. Ce fait est à rapprocher de la remarque du Prince de Ligne du XVIII^e siècle : « A Paris, on appelle tout le monde Monsieur ! »



Cl. Marthe Oulié

LE CHÂTEAU DE SANS-SOUCI



Cl. Marthe Oulié

LE TOMBEAU DU ROI CHRISTOPHE DANS LA
CITADELLE DE LA FERRIÈRE A HAÏTI

SANS-SOUCI ET LA FERRIÈRE

C'est la fierté d'Haïti de ne pas tenir tous ses monuments anciens du temps des Français. Elle a son Versailles et son Pierrefonds : Sans-Souci et La Ferrière. Ils sont l'œuvre du Roi Christophe, ou mieux Henry I^{er}, qui bâtit en outre six châteaux, fonda une académie et un théâtre, et créa une armée, une noblesse et des écoles.

Le roi « le premier roi couronné du Nouveau-Monde » avait débuté dans la vie comme esclave importé de l'île de Grenade. Une carrière aventureuse l'avait fait tour à tour garçon de café au Cap, puis volontaire dans le corps de huit cents hommes de couleur, qui sous les ordres de d'Estaing et de Lafayette secourut les insurgés américains et prit Savannah en 1779. Dans ces temps troublés l'avancement était rapide : Christophe devint général des armées françaises de Saint-Domingue, puis, après l'assassinat de Dessalines, Président de la partie Nord d'Haïti. Les révolutionnaires heureux ne dédaignent pas les couronnes : Christophe se fit roi, couronné au Cap, et dès lors institua un régime féodal plus dur que ne l'avait jamais été l'esclavage sous les Blancs, car le système ne comportait pas d'évasion possible du travail forcé par le moyen de l'affranchissement. C'était, pour les artisans noirs, le travail de l'atelier, et pour ceux qui ne possédaient pas de capacité sociale, le travail des champs par « engagement » à bail de trois, six, neuf ans. Celui qui tentait de s'y dérober, sauf à titre de soldat, était battu ou pendu. Le maître noir détestait le mulâtre à l'égal du Blanc, et dans les massacres, le mulâtre était sacrifié également à la fureur populaire. Seuls les prêtres

et les médecins furent épargnés, et tous ceux des Blancs, dits Petits-Blancs, qui n'étaient pas possesseurs d'esclaves et exerçaient un métier utile.

On dit que, sous le règne de Christophe, le commerce prospéra jusqu'à égaler les plus beaux jours du régime français. Par cette discipline nécessaire, il donna l'armature qui permit l'évolution du pays. Mais on dit aussi que la construction de sa citadelle de la Ferrière coûta vingt mille vies, et que, dans un mouvement de haine, il fit égorguer toute la population de couleur de Saint-Marc, de même que les envoyés du gouvernement français, car il est souvent plus facile de gagner des batailles que des victoires diplomatiques.

Dessalines, Christophe et Soulouque, le « Bonhomme Coachi », tous trois anciens esclaves devenus souverains, rivalisèrent de cruauté aussi bien envers les Noirs qu'envers les Blancs. « Couper têtes, brûler cayes », telle était la devise de Dessalines ! Il est vrai que les Blancs, du temps où il étaient encore assez forts pour exécuter une répression, avaient donné l'exemple de la cruauté. Au Cap, Ogé et Chavannes n'avaient-ils pas été torturés odieusement sur la roue ? Leclerc, Rochambeau poursuivirent cette horrible politique.

Les riches planteurs ne pouvaient prendre leur parti de la Révolution française ; on les vit préférer leurs prérogatives à leur patrie, et plutôt que d'accepter les principes de la nouvelle République, appeler à leur secours les ennemis anglais.

Et puis, de cette période ténébreuse et sanglante, où l'horrible se mêle au cocasse, surgit quelque cerveau plus lucide, quelque volonté plus éclairée, et à la tête d'Haïti, au milieu de complots et d'insurrections sans nombre, nous voyons bientôt un Pétion, dont la constitution sert de modèle aux constitutions de l'Amérique du Sud, et

auprès de qui Bolivar vient chercher conseil. Pétion l'approvisionne en argent, en armes, en munitions, en hommes, en matériel d'imprimerie, ne réclamant en échange que l'affranchissement des esclaves sur les territoires qui allaient être libérés.

Puis c'est un Boyer dont l'œuvre législative est considérable. C'est lui que Louis-Philippe, le recevant à Paris, appela « Prince » et comme il protestait modestement : « Sire, je ne suis pas prince, j'ai seulement été le chef d'une petite république » ; le Roi insista : « Quand on a gouverné un million d'hommes pendant vingt-cinq ans, on s'est élevé au rang des princes ». Tout de suite après la Révolution, le Haïtien a dit au Français : « Je ne veux pas que vous soyez mon maître, mais vous êtes mon père ».

Cette rapide évolution, en un siècle, ne permet-elle pas de fonder les plus grands espoirs sur l'avenir et développement de la jeune République d'Haïti, fille de la république de France ?

Dès la sortie du Cap, au sud-est, on distingue quelques hautes montagnes, dont la plus élevée a nom Bonnet-à-l'Evêque. Elle sert de socle à la citadelle de La Ferrière. Et au pied de cette montagne, près de la Grande-Rivière-du-Nord, dans une sorte de conque de verdure se trouve Milot et le château de Sans-Souci, conçu dans le goût français du XVIII^e siècle. Car ce n'était pas tout d'avoir une noblesse..., grand maréchal... maréchal du Palais, grand maître de cérémonie, grand veneur, grand panetier, grand échanson, roi d'armes, chambellans; ordre militaire et royal de Saint-Henri, gardes du corps, chevau-légers et compagnie de Royal bonbon.

Il fallait un palais pour loger cette cour et donner des

fêtes. Les quatre piliers à métopes et colonnettes qui précèdent les ruines de briques roses de ce palais éphémère ne manquent pas de grâce, attaquées sans répit par la violence de la végétation. Près d'un rideau de bananiers le joli buste de marbre d'une statue mutilée par les Américains semble exprimer sa surprise et son isolement. Mais les lignes générales de l'architecture, les escaliers immenses ornés de balustrades, permettent de juger des proportions. Sur la terrasse de l'ouest un arbre centenaire : l'arbre sous lequel Christophe rendait la justice, c'est-à-dire invariablement des arrêts de mort. Les arbres poussent librement dans les salles sans toiture et jusque dans la chambre où Christophe apprenant la trahison de Joachim se tua d'une balle d'or au cœur, le 8 octobre 1920, ainsi qu'on le lit sur le mur. Derrière le château les jardins sont à pic sur le précipice, car le Roi vivait dans la terreur d'être surpris.

C'est sa perpétuelle inquiétude qui le poussa à réaliser cette folie, sa citadelle inexpugnable, son repaire en haut d'un pic. On a peine à croire qu'une route carrossable y conduisit en son temps et que par là furent hissés plus de cent canons, qui pesaient jusqu'à cinq tonnes chacun, sans compter tous les blocs de pierres, de bois et les briques et tous les matériaux nécessaires à la construction.

Aujourd'hui un sentier envahi par la jungle y grimpe péniblement de lacet en lacet dans les éboulis de pieraille, au grand effort d'un pauvre mulet bâté qui doit reprendre son souffle à chaque tournant. La descente est un véritable supplice de trois longues heures aussi bien pour la monture qui s'y rompt les jarrets que pour le cavalier qui préfère souvent mettre pied à terre.

C'est la jungle avec toutes les fantaisies exubérantes de formes et de couleurs qu'une sève puissante puise aux torrents cascadeurs. La terre moite, humide, tapissée de

mousse, offre les plus délicats héliotropes orangés, les plus beaux bégonias, les plus suaves orchidées, les larges feuilles violettes de chou-blax, tout cela noyé de fraîcheur sous la voûte si verte des bananiers, que surplombent à des hauteurs incroyables les hautes frondaisons des acajous, des manguiers et des fromagers.

A mesure qu'on monte on découvre la mer et les fines découpures lointaines de la côte, mille mètres plus bas, par delà le moutonnement des mornes arrondis. Le sentier se fait plus abrupt encore; les arbres disparaissent et alors, en levant les yeux, ce ne sont plus des branches qu'on aperçoit mais des murailles qu'on jurerait léchées par la flamme d'un rouge de sang, plus rougeoyante encore sous la brûlure du soleil. C'est la citadelle, le refuge que Christophe dans son orgueil et son exaltation s'était préparé pour y résister à des ennemis imaginaires et qui n'abrita que son tombeau.

Tout le sommet de la montagne est occupé par les quatre donjons carrés et les remparts qui les réunissent, le pont-levis franchi, puis une cour triangulaire, des rampes montent aux magasins où les canons sont encore en place, de beaux canons de bronze, faits au Pérou qui n'ont jamais servi, puisque le château n'a jamais été attaqué, pas plus que n'ont servi les réserves de clous destinés à être répandus sur le chemin afin de percer les pieds des assaillants et de leurs montures.

Chacun des canons porte son nom : Scipio, Romulo. Ceux de la cour, reposant à même la terre, sont des reliques de l'ancien régime français. L'un porte la date 1742 et *Nec pluribus impar*.

Un autre nommé Mercure, la devise gravée *Ultima ratio* et le dernier mot *regis*, seulement ébauché.

Les grandes salles sont vides. On dit que le château a été pillé par les chercheurs de trésors. Plus rien de cette

salle du conseil où l'acoustique avait été combiné de façon à amplifier la voix du Roi siégeant sur son trône pour frapper de terreur ceux qui l'écoutaient.

C'est au milieu de la cour centrale, la place d'armes, que Christophe a été enterré. Quand j'y parviens, un étrange brouillard s'est formé et accuse encore l'austérité et la grandeur de cette sépulture toute militaire : une simple construction rectangulaire à toit pointu. Aux quatre angles, des boulets entassés, et au centre de chaque face, un obusier. Une simple inscription : « Ci-gît le Roi Henri Christophe, né le 8 octobre 1767, mort le 20 octobre 1820, dont la devise est : « Je renais de mes cendres ».

Par cette menace posthume de résurrection, voulait-il continuer encore de terroriser ses anciens sujets, après qu'on eût apporté de nuit, en grande hâte, son cadavre à peine refroidi jusqu'à son terrier royal?

Luttant contre le vent, je fais le tour du chemin de ronde! Des aigles planent. D'épais nuages, juste au-dessous du rempart, masquent le précipice du Grand Boucan, et le fantastique château envahi par la brume semble voguer comme un navire incendié sur cette houle grise.

Le chemin de ronde, sans parapet, est si large que quatre hommes y pourraient passer de front : on dit que pour montrer à un amiral anglais de quelle obéissance les soldats haïtiens étaient capables, Christophe ordonna un jour au corps de garde de se précipiter dans le vide. L'ordre fut aussitôt exécuté. Les pauvres diables n'avaient évidemment que le choix entre ce suicide, ou la fusillade s'ils avaient refusé!

Une brèche, due sans doute au tremblement de terre, a sa légende. On dit que le plus gros canon de La Ferrière, appelé « Maman Pembar », est tombé par là, et qu'on n'en a jamais rien retrouvé : Dieu l'a fait disparaître

pour le punir. On dit aussi que l'architecte, Ferrier, une fois la citadelle terminée, fut précipité par le même chemin, afin de perdre à jamais les secrets de la construction. Monstruosité inutile, perdue dans les nuées, réduite au rôle de sépulcre! Ceci est une légende. En réalité l'architecte fut un officier haïtien Henry Besse.

L'ILE DE LA TORTUE

Des deux îles, au large des côtes haïtiennes, la plus grande est la moins connue. C'est la Gonave, qui barre une partie de l'horizon, devant Port-au-Prince.

L'autre a été célébrée par les historiens comme l'un des bastions de l'esprit colonial français. Son nom est familier à tous les enfants : c'est la Tortue.

Entre la côte et l'île, la mer forme un corridor, large à peine de trois milles, mais il est infesté de requins, et les courants y sont si violents que l'accès en est malaisé.

C'est là que vinrent, en 1627, quatre-vingts Angevins et Normands établis jusqu'alors dans l'île de Saint-Christophe, sous la conduite de Belin d'Esnambuc. C'étaient de rudes hommes, qui vivaient de leur chasse au bœuf ou au cochon sauvage, aidés de leurs chiens. Un peu partout on voit sur la côte Nord de Saint-Domingue les clairières où ils faisaient leur « boucan », où ils fumaient la viande en brûlant la peau des animaux tués, sous des claies où étaient posés les quartiers. Ils n'avaient que des cases rudimentaires, « ajoupas », semblables à ceux d'aujourd'hui. Ils vivaient en communauté, faisant large part sur leurs prises aux blessés et aux infirmes, mais menant durement leurs esclaves indiens ou les « engagés » venus

de France, et loués à bail. De la Tortue, ils créèrent plusieurs établissements sur la terre de Saint-Domingue que Christophe Colomb dans un enthousiasme un peu hâtif avait baptisé Valparaiso : lieu de délices ! En réalité, je ne pense pas que Port-Margot, leur première fondation, leur parut un lieu si plein de délices ! non plus que Petit Goave ou Port-de-Paix, car en fait les Espagnols avaient méprisé cette partie de l'île, où des mornes hérissés alternaient avec les marécages des plaines, si bien qu'on ne pouvait circuler qu'un par un le long des berges des rivières.

La Tortue fut toujours la base des boucaniers et des fibustiers leurs compères. Le Vasseur, dès 1648, faisant figure de roitelet, la fortifia et le Port de Basse-Terre dessiné par Blondel, un ingénieur de Louis XIV, devint la capitale des trois ou quatre mille habitants de cette île escarpée et couverte de forêts.

Ils avaient des compagnes à leur taille. Anne-Dieu-le-Veut chassait, comme eux, le bœuf sauvage. Un jour elle arrive le pistolet à la main chez un Hollandais avec qui elle a maille à partir. Celui-ci, d'admiration, l'épouse ! La fille qui naît de cette union provoque plus tard en duel un jeune homme qui lui déplaisait, et le tue !

Au hasard de la guerre, prise et reprise, la Tortue fut quatre fois française. Une fois, elle fut héroïquement reconquise par cinq ou six cents boucaniers, commissionnés par Louis XIV, qui grimpèrent on ne sait comment, de nuit, par le côté le plus à pic, et tombèrent sur les Espagnols. Mais généralement, la Cour de Versailles ne soutenait pas les efforts des Gouverneurs.

Plus tard, la Tortue devint le lieu de retraite de Pauline Bonaparte du temps de ses amours avec le général Hardy ; elle y abrita ses folies.

A l'heure actuelle la Tortue qui s'allonge comme une

haute jetée au Nord d'Haïti est revenue à l'état sauvage. Elle n'intéresse plus personne. Des établissements boucaniers, le seul qui ait vraiment survécu, c'est Port-de-Paix, avec ses rues étroites. On y voit encore les remparts du vieux port français, mais la vieille église a été détruite par un tremblement de terre. La nouvelle, tout en fer sous un revêtement de ciment, est venue de Paris en pièces détachées. Les Saints sont peints à l'aluminium, de même que le cocotier qui s'érige en colonne au milieu de l'Autel de la Patrie sur la Grand'Place. Cet ensemble date de 1848.

Un bruit de voix enfantines psalmodiant s'envole par-dessus des murs fleuris : c'est l'école des Sœurs de la Sagesse, où les élèves payantes permettent d'entretenir les classes gratuites des plus pauvres. On tâche de les garder le plus longtemps possible, jusqu'à vingt ans quelquefois, car livrées à leur famille elles tomberaient aussitôt entre les mains de mâles sans scrupules. « On serait tenté de se décourager parfois » dit la Mère, avec le sourire énergique qui dément sa phrase. Elle est là depuis vingt-cinq ans, et elle n'est retournée en congé en France qu'une seule fois. Année après année, elle a subi les pluies torrentielles, les chaleurs exténuantes, le paludisme et l'inertie des petites têtes crépues. Jamais de visites de Français si ce n'est des ecclésiastiques en tournée. Et quand, en la quittant, j'embrasse ses vieilles joues émaciées, une petite larme brille dans ses yeux, petite larme qu'elle se reprochera sans doute, comme une faiblesse.

AU LONG DE LA ROUTE HAÏTIENNE

Toute la route sinueuse qui du Cap au Port-au-Prince évite les montagnes noires et la chaîne des Matheux, pour s'engager dans la plaine de l'Artibonite, évoque pour les Haïtiens des souvenirs historiques liés à la conquête de leur indépendance.

A peine sorti de la ville, voici les mornes du Limbé, couverts jadis de forts, Bréda, Bel-Air et Champlain, d'où Dessalines attaqua Rochambeau suivi de ses sans-culottes noirs, au havresac de peau de cabri, et coiffés de chapeaux de paille. C'est ici que se livra la bataille de Vertières, qui marqua la fin de la guerre de l'Indépendance. Les Haïtiens chantent encore dans les campagnes le chant d'attaque de Vertières :

*Grenadiers à l'assaut
ça qui mouri z'affaire à yo
Nan point manman, nan point papa,
Grenadiers à l'assaut
ça qui mouri, z'affaire à yo.*

Rochambeau lui-même y commandait dans les retranchements. Et sa garde d'honneur fut si fort frappée d'admiration par le courage des Haïtiens et de Capois, leur chef, qu'elle applaudit et cessa le feu. Un hussard sort du fort de Vertières et se dirige vers le front indigène. « Le Capitaine Général Rochambeau, clame-t-il, envoie son admiration à l'officier général qui vient de se couvrir de tant de gloire. »

Il se retire et le combat se poursuit.

Qu'elle est gaie, la route haïtienne!

Une foule y circule, à pied, vêtue de blanc ou de couleurs vives. Les femmes ont une cuvette d'émail bleu sur la tête et sur cette cuvette, en équilibre savant, toutes les richesses imaginables : des *douros*, quelquefois un meuble, ou bien un pot de chambre, des habits roulés qui reviennent de la rivière, avec un chapeau de paille au sommet, ou bien de ces fruits merveilleux qui transforment la porteuse en une plantureuse Cérés.

Sa charge ne l'empêche pas de glisser de côté une ceillade au passant, ni de garder entre ses lèvres la petite pipe courbée chère aux haïtiennes, ou bien de jacasser sans arrêt avec ses compagnes de route.

Parfois un éclat de rire, sonore, interminable, frais comme une cascade, emplit de gaieté la vallée. Et bientôt l'auto rattrape la rieuse, qui, à grand effort des reins cambrés, des mollets hardis, des épaules solides, grimpe la pente. Elle tend le bras vers la voiture, crie quelque chose, une plaisanterie quelconque sans acrimonie.

Puis la route redescend et, les mains battant l'air pour assurer l'équilibre, elle allonge ses souples enjambées qui montrent à chaque pas la plante rose des pieds.

Comment s'appelle-t-elle? Mayotte, Caro, Cillotte (un de ces jolis diminutifs créoles pour Marie, Caroline ou Cécile) ou bien, tard venue dans le ménage, et précédée d'une dizaine de petites sœurs, l'a-t-on, de dépit, baptisée « Assez fille »?

J'ai échangé avec elle un sourire, quelques mots, mais je n'ai retenu que la douceur de son accent, car je ne comprends pas son créole. Elle, arrêtée, de tous ses yeux brillants, elle me dévisageait tranquillement, souriant, et grattant ses dents si blanches avec un bâtonnet d'oranger qu'elle mâchonne en cours de route pour les blanchir encore plus.

Parfois on croise un de ces autobus bariolés qui rappellent les anciennes baladeuses du Jardin d'Acclimatation. Ils ont un nom : Libéral, Saint-Michel. Des visages noirs émergent de sacs empilés. Des bananiers géants abritent des cases de terre, couvertes de feuilles de cannes sur un clayonnage de bambous. Elles sont généralement doubles, ces cases : l'habitation et la cuisine. Pour capter l'eau de la rivière, on fait un tuyau de bambou.

La route escalade la chaîne de Plaisance, et la chaîne de Marmelade que les Français, jadis, fortifièrent sous le nom de Cordon de l'Ouest.

Sur la hauteur il souffle ce bon petit vent frais que les Haïtiens appellent « le vent du docteur ». Mais dans les creux, il fait une chaleur cuisante. Le chauffeur boude, parce qu'on a refusé de prendre en surnombre « sa femme » dont l'existence s'est brusquement révélée au Cap et qui n'était sans doute qu'un passagère payante quelconque.

Pour le forcer à accomplir le voyage auquel il s'est engagé, jusqu'à Port-au-Prince, il faut lui refuser les avances d'argent qu'il réclame depuis le départ. Je sais bien qu'une fois arrivé à concurrence de la somme promise, il plaquerait tout et rebrousserait chemin vers sa Dominique natale. Sa bouderie semble se transmettre au carburateur, ce qui est plus grave.

On rejoint la mer, c'est-à-dire le golfe de la Gonave, à Gonaïves, petite ville, sans fantaisie, sans animation, ou fût célébrée l'Indépendance en 1804. En cette occasion, Boisrond-Tonnerre s'était écrié : « Pour dresser l'Acte de l'Indépendance, il nous faut la peau d'un Blanc pour parchemin, son crâne pour écritoire, son sang pour encre et une baïonnette pour plume. »

Quelques constructions rouges à piliers de briques et toit pointu qui rappellent la Hollande. Pas d'arbres. On

longe les murs dans l'espoir d'échapper au soleil et à la poussière qui déferle. On sait trouver un refuge au presbytère, car les curés sont tous bretons en Haïti.

Le Père Grimard, vicaire apostolique, est de Brest; il a des yeux bleus, pleins de foi et de courage, dans un visage ravagé. Un autre Père entre, étranger à la paroisse: ils se saluent en s'appuyant front contre front. Le jardin est un vrai jardin botanique; il y a là des corossols dont on fait de la tisane, des pistachiers des Indes, des paresseux ainsi nommés parce qu'ils ne produisent rien; des malangas dont on mange les racines et des papayers, le mâle et la femelle, si maladroits qu'il faut les unir artificiellement.

Dans ce paisible jardin, les troubles de ce bas-monde entrent soudain, avec la figure grêlée et comme rabotée d'un idiot. Il rage et écume, mais on l'éconduit avec douceur.

Puis de l'église de planches, sort un fou qu'on y tenait enfermé depuis le matin. C'est un jeune noir déchaîné; il avance, solennel, les bras en croix. Il déclame, d'une belle voix tragique: « Vous m'avez mis à la porte de l'Eglise romaine, Prêtres, vous n'avez pas le droit. Je suis docteur en médecine, je suis écrivain. » Ses yeux sont fixes, impressionnants.

La diction est étonnante, les gestes justes. Il me rappelle de Max. Mais les Pères ne rient pas. Ils n'aiment pas cette folie philosophique. Ils rentrent et laissent le fou divaguer dans la poussière...

A l'origine de la colonisation cette région a été choisie par des Creusois parce que l'Artibonite, profondément encaissée, leur rappelait la Creuse. Ainsi partout à Saint-Domingue les nouveaux venus s'installaient de préférence dans les coins qui ressemblaient le plus à leur pays natal.

Jérémie, la ville du général Dumas, fut adoptée par

des gens de Biarritz parce que la côte rocheuse, battue par les vents, semblait la réplique de la côte basque.

A la sortie des Gonaïves, adieu, bananiers. Le paysage devient marécageux, car on tombe dans l'estuaire de l'Estère, qui, faute de pente, n'arrive pas à rejoindre la mer, et hésite, en multiples cloaques, où pataugent des cochons noirs. La lumière irise joliment ces mares d'où s'élève une fine végétation d'arbres de Campêche alternés avec d'obscènes cactus. La route menace de se perdre sous l'eau; elle lutte avec elle pour finalement longer triomphalement la mer, à partir de Saint-Marc, en jouant parfois à côtoyer les vagues. On ne saurait imaginer mer plus paisible que ces golfes occidentaux des Antilles, qu'ils baignent Saint-Pierre-de-la-Martinique, ou Port-au-Prince, il y fait beaucoup plus chaud, car dans le nord de l'île, l'hiver est la saison pluvieuse, tandis que dans l'ouest c'est la saison sèche.

A petite Rivière de l'Artibonite, on passe tout près du prétentieux château de Christophe, qu'il appelait lui-même : « le château aux trois cent soixante cinq ouvertures. » Tout près aussi de la Crête-à-Pierrot où Dessalines opposa une si fière résistance à Leclerc et à Rochambeau, mâchant des balles de plomb pour tromper la soif.

Une femme excitait les défenseurs du fort : Marie-Jeanne, la compagne de Lamartinière, sabre au côté, carabine à la main. Elle n'est pas la seule héroïne de l'Indépendance haïtienne. Louise Nicolas fut l'âme du mouvement boyériste qui voulait mettre un Noir à la Présidence.

Saint-Marc n'offre rien d'intéressant, que ses pompes à essence. C'est ici que siégea la première assemblée législative coloniale.

Son théâtre fut célèbre. Une femme le dirigea : Made-



Cl. Marthe Oulié

LE MARCHÉ A PORT-AU-PRINCE



Cl. Ali Tur

UNE RUE DE LA CAPITALE

moiselle Marthe. Un tremblement de terre le détruisit. Il eut sa vogue, du temps d'une Joséphine Baker de quatorze ans. Mais le directeur partit en emportant l'étoile, ses fanfreluches et la caisse, au moment de la représentation. Le doyen n'eut d'autre ressource que de se présenter et d'avertir le public à l'improviste :

*« Messieurs, vous voyez le malheur
De la pauvre Thalie.
Sans habit et sans directeur
Elle est à l'agonie.
Recevez-nous donc sans façon.
Nous allons tous jouer ici,
A la façon de Barbarie. »*

PORT-AU-PRINCE

Au bord de la baie merveilleuse et si calme, Port-au-Prince a vraiment figure de capitale. Je l'imagine mal sans l'immense place dont la statue de Dessalines est le pivot, et le Palais Présidentiel à coupoles. Tout cela date d'avant l'intervention des Américains. Ceux-ci n'ont construit que le Palais de Justice, l'Ecole de Médecine, et l'Ecole Professionnelle ainsi que le bureau de gendarmerie. Peu de chose en somme.

De monuments anciens, point, ou presque point. Les demeures bourgeoises d'autrefois, sur la hauteur du quartier de Bel-Air ont disparu, saccagées par Toussaint Louverture, et de même la jolie fontaine de la place de l'Intendance qu'on voit sur les estampes de jadis.

L'ancienne cathédrale, désaffectée et fermée, fait

piteuse figure avec ses briques pâles et ses poutres apparentes, à côté de la nouvelle, éblouissante sous sa couche de crème à la vanille. Quelques noms français sur des tombes dans le cimetière des Martyrs, les bains de Madame Leclerc à Boyos, c'est tout comme témoignages matériels de l'époque française.

Au bord de la mer, le marché nègre qui ressemble à tous les marchés nègres : vieilles femmes à la peau rugueuse, à croupetons devant des régimes de bananes qui se tordent comme de beaux serpents jaunes. Des tourbillons de poussière noire, empuantée, et des envols de mouches bleues. Des braiements d'ânes, mêlés aux rires suraigus. Des boutiques de chiromanciens où se pressent, lippes pendantes, des badauds inlassables. Des flaques de boue, irisées de pétrole et des fils barbelés pour maintenir le bétail.

Mais l'intérieur de la ville, comme les quais, est méticuleusement propre. Les rues s'alignent, droites, larges, bordées d'arcades comme au Caire ou rue de Rivoli.

Et là où les arcades cessent devant une rue transversale, on appréhende le bond en plein soleil qu'il faudra faire, aveuglé par la blancheur.

On ne s'est pas mis en frais d'imagination pour baptiser les rues. La plus grande voie s'appelle tout simplement : Grande rue. A-t-on quelque menu achat à faire ? On est frappé de l'extrême courtoisie des petits commerçants dans leur boutique. Les vendeurs du Bon Marché pourraient les prendre pour modèles ! Une vieille mendicante m'a arrêtée : « Aie un petit battement de cœur », m'a-t-elle dit en tendant la main. Aux carrefours, des agents noirs en uniformes kakis, assurent le trafic, bien à l'ombre sous un vaste parasol. Les paysans marchent l'un derrière l'autre, habitués qu'ils sont aux étroits sentiers de montagne.

Port-au-Prince! port où vint mouiller le navire *le Prince*, dit-on. Pour l'instant, dans l'admirable baie, si calme, si profondément encaissée entre les collines mauves, à part les cargos à quais et les chaloupes indigènes chargées de café, il n'y a qu'un très beau yacht américain, un trois-mâts, et trois dundees de Douarnenez, tout étonnés d'être là, à l'autre bout du monde. Ils ont poursuivi la langouste qui se faisait rare en Mauritanie, jusqu'aux Antilles. Et, de bord en bord, les voici en Haïti, bien épatés devant les nègres tels qu'ils n'en avaient plus vu depuis la guerre. En bons Bretons, ils sont allés trouver le curé, et justement, c'était un « pays ». Quelle joie! D'ailleurs, ils ont tout de suite remarqué que dans le patois créole des naturels de l'endroit, il y a des mots de chez eux, des mots marins. Ne disent-ils pas larguer, amarrer, espérer, pour attendre, et bailler, pour donner? Mots de nos côtes apportés jadis par les boucaniers et qui se sont perpétués chez les paysans noirs d'Haïti!

Ils sont contents; ils ne regrettent pas leurs quatre mille milles. Ils ont de la langouste à couler, plein leur vivier, une fortune, et vont tranquillement rentrer « chez nous », pour la vendre, sans se rendre compte de l'exploit nautique que cette traversée représente, sur leurs voiliers de cinquante tonnes.

Que de scènes pittoresques se sont déroulées à Port-au-Prince!

C'est ici, sur l'esplanade de l'ancien Champ-de-Mars, qu'eut lieu, en 1852, la cérémonie du couronnement de Soulouque, l'Empereur Faustin I^{er}, assisté de l'Impératrice Adelina, et de S.A.I. la Princesse Olive.

Faustin I^{er}, avant de se faire nommer empereur avait demandé comment Napoléon s'y était pris : « Il y a eu Marengo » lui répondit-on. Et il se lança dans une

expédition contre Santo-Domingo. Les cérémonies ruinèrent Haïti. Sa liste civile fut plus élevée que celle de Louis-Philippe. Il créa vingt-neuf mille nobles, la plupart de chétive condition.

Mais n'était-ce pas encore un touchant témoignage de l'admiration qu'on gardait pour tout ce qui était français que de prendre pour modèle, de cette façon puéride, celui de ses régimes le plus grandiose ?

Ici, avaient lieu, il y a vingt ans encore, les parades militaires menées par des généraux à plumes. Il suffisait, pour être général, de pouvoir s'acheter un uniforme, un harnachement et un cheval. Tous les vieux stocks napoléoniens y passèrent. Quant aux hommes, ils revêtaient, dit-on, n'importe quoi, par exemple les vieux costumes du temps d'Elizabeth et de Marie Tudor, que les marins anglais achetaient aux fripiers de Londres pour les revendre avec bénéfice aux Haïtiens. Les instructions militaires enjoignaient à ceux qui possédaient un costume complet de marcher devant. Puis venaient ceux qui étaient pour le moins chaussés. Et derrière, les va-nu-pieds, les « pied-a-té », frères de nos sans-culottes.

Les généraux sont aussi nombreux, en Haïti, que les « présidents » en France.

L'un d'eux offrit ses services en 1914 à Paris, à condition, spécifiait-il, de garder son grade ! On donnait ce titre aux enfants en bas âge. Il n'avait d'autre signification qu'un ordre de chevalerie.

J'ai rencontré un hôtelier fort avisé, qui m'entretint de ces généraux-farce. L'un d'eux, pour avoir plus de prestige sur ses hommes disait : « Les balles n'ont pas prise sur moi. » On ne le croyait qu'à moitié. Alors, il s'entend avec un de ses collègues. Celui-ci chargera à blanc et fera mine, dans sa colère, de tirer sur lui. Ce sera une preuve du meilleur effet sur la troupe. Mais

notre homme n'avait pas prévu que son collègue le jalou-sait et qu'au lieu de cartouche à blanc, on allait charger avec de petits plombs... qu'il reçut dans la fesse, en grimaçant de douleur, et il dut s'enfuir, culotte percée, sous les quolibets.

L'hôtelier multiplia les anecdotes comiques, puis il ajouta négligemment, et non sans humour, comme je prenais congé : « D'ailleurs, moi aussi je suis général. »

On peut affirmer sans crainte que Haïti ne s'éleva vers l'Indépendance que grâce à un patriotisme qui souvent s'exprima héroïquement, et grâce à sa ténacité ! Héroïsme fou, qui parfois atteint les traits les plus cornéliens : un général, ayant reçu l'ordre de tuer les mulâtres, sacrifia sa femme et son fils.

Boisrond voyait s'ouvrir devant lui des ponts faits de madriers portés à bras ; et quand un chef Hyacinthe brandissait en guise de signal une queue de taureau, ses hommes mordaient les baïonnettes, plongeaient leurs bras dans la gueule des canons en criant : « Moi trapé li. » On leur promettait qu'ils ressusciteraient en Afrique sur la terre des ancêtres.

Les étrangers furent tentés à plusieurs reprises par ce pays fertile et tâchèrent de l'accaparer à leur profit. Les Français avaient un droit de priorité, mais eux-mêmes faillirent mettre le pied à l'étrier à leurs ennemis, en proclamant dès 1790 qu'ils préféreraient se donner aux Anglais plutôt que de faire la moindre concession aux hommes de couleur. Leurs démarches à Londres commencèrent un an plus tard. Mais les Anglais mirent deux ans à occuper Jérémie, Môle Saint-Nicolas, Saint-Marc et l'Arcahaie, puis Port-au-Prince. Ils essayèrent d'acheter les chefs du mouvement révolutionnaire qui refusèrent.

A la même époque les Espagnols toujours jaloux de leurs positions dans les Antilles vinrent planter leur drapeau sur plusieurs points dans le nord et l'ouest : Fort-Dauphin, Ouanaminthe, Plaisance et Gonaïves.

Ce furent Toussaint Louverture et Rigaud qui débarquèrent le pays des étrangers.

Dessalines, lui, profita de l'aide anglaise contre les Français mais il se méfia d'une proposition plus nette de « protection » et n'accepta que des relations commerciales.

Plus tard Pétion et Boyer, en échange d'avantages commerciaux jouèrent de l'Angleterre pour obtenir la reconnaissance de leur Indépendance à Paris.

Les Allemands, eux aussi, tentèrent d'intervenir, et le firent le plus maladroitement du monde, de manière à s'aliéner à jamais les sympathies haïtiennes.

Des commerçants allemands d'Haïti réclamaient des dommages et intérêts au gouvernement. Deux frégates allemandes, Vineta et Gazella, vinrent appuyer leurs revendications et exiger le paiement immédiat, en s'emparant, par surprise, de deux navires à l'ancre dans la baie.

On s'inclina devant la force. Les navires allemands s'éloignèrent, mais sur le pont des bâtiments haïtiens qui avaient servi d'otages on trouva, couvert d'ordure, un drapeau haïtien...

L'histoire se renouvelle en 1896. Deux gendarmes ont été frappés par le Consul d'Allemagne. On l'incarcère, et les ministres refusent de le libérer. Le ministre d'Allemagne demande des instructions à l'Empereur, et va, en uniforme de hussards, pour mieux impressionner, à l'audience du président. « Chita » (assieds-toi), lui dit celui-ci. Mais il ne veut rien entendre.

Alors — c'était le 6 décembre — deux navires de

guerre allemands, la *Charlotte* et le *Stein*, arrivent, sabords levés! La population parle de se retrancher sur les mornes et de mettre le feu à la ville.

A onze heures un coup de canon formidable se répercute dans la baie. Le président lance une proclamation. A midi les Allemands annoncent qu'ils vont tirer sur le Palais. Le président gagne les combles, et cédant aux exhortations de sa femme, Victoire, fait étaler à la fenêtre un drap de lit en guise de pavillon parlementaire. On traite de la reddition : relâchement du consul, indemnité, mais le commandant des navires exige qu'on hisse le pavillon allemand sur le palais présidentiel et qu'il soit salué de vingt et un coups de canon. Le ministre d'Allemagne doit intervenir pour faire supprimer cette clause humiliante.

En 1902, la guerre civile de nouveau battait son plein.

Le gouvernement provisoire se servit du steamer allemand *Marconania* pour expédier des armes. La cargaison fut confisquée par l'avis national *La Crête à Pierrot* du parti adverse. On charge la canonnière allemande *Panther*, la fameuse *Panther* d'Agadir, de le capturer. Sur le point d'être pris, l'amiral haïtien Killik reste seul à bord et se fait sauter héroïquement.

Charles X avait failli compromettre à jamais nos rapports avec Haïti, en affectant de reconnaître l'Indépendance de la nouvelle république par une simple ordonnance royale. Louis-Philippe plus débonnaire rétablit le courant de sympathie qui se manifesta en notre faveur de la part des Haïtiens en 1870, comme en 1914, où ils vinrent s'engager en masse dans les rangs français. Le navire de la Compagnie Transatlantique qui devait emmener les volontaires fut littéralement pris d'assaut, à Port-au-Prince. La sympathie témoignée à la France fut telle que les ressortissants allemands protestaient.

La France a perdu, en 1915, une belle occasion de consacrer son influence en Haïti.

Le président de la République, Vilbrun Guillaume Sam, avait sommé son préfet militaire d'assurer l'ordre. Trois cents personnes sont arrêtées et exécutées le lendemain dans la prison près du Palais. C'est ce qu'on appelle en Haïti « fusiller provisoirement », c'est-à-dire au ralenti ! Les moribonds demandent un prêtre, qui s'évanouit d'horreur devant ce spectacle de carnage. Les victimes appartenaient aux meilleures familles. La foule se tourne contre le président assassin. Il se réfugie en désespoir de cause à la Légation de France, une modeste villa à balcons de bois au milieu d'un jardin, dans la ville basse. Les poursuivants forcent les grilles en hurlant, le traînent au dehors et le tuent. Le préfet militaire qui avait pris refuge à la Légation Dominicaine est pris et écartelé.

C'était le moment pour la France de réclamer contre la violation de sa légation et de prendre pied en Haïti. Mais on était en guerre. Les Français avaient perdu le souvenir de Saint-Domingue. Les Américains fort habilement proposèrent de régler l'affaire et d'assurer la protection des étrangers à Port-au-Prince. On les laissa faire. Et ils ne perdirent pas, eux, l'occasion de poursuivre leur rêve d'un lac américain des Antilles dont la baie de Samana serait la plus belle base navale.

Et la France se contente de recevoir, à titre d'excuse, la visite de l'aide de camp du Président le jour de l'An.

« La France ici a un double monopole, me disait un de nos compatriotes humoristes : le clergé et les prostituées ! »

Pauvres filles, apportées par la traite, les unes par surprise dans toute la naïveté de leurs quinze ans cam-

pagnards, les autres avec leur consentement, épaves des music-halls des grandes villes, allemandes, russes, hongroises, toutes affichées comme « françaises » pour mieux garantir leur qualité!

Ce sont généralement des libérés du bagne, devant qui toutes les portes se ferment, qui ouvrent des « maisons » à Port-au-Prince. Ils font fortune à ce métier, et y gagnent la considération des honnêtes gens. La plupart du temps ils ont d'ailleurs un second métier, un commerce de quincaillerie par exemple ou d'épicerie. Et comme ils en ont les moyens, ils sont parfois les plus charitables des citoyens, et remplissent les troncs de la cathédrale.

Haïti est probablement le seul pays du monde où des prêtres français soient employés comme fonctionnaires, payés par le gouvernement, au nombre de cinq ou six cents. Cela dure depuis le Concordat, et l'occupation américaine n'a pas atteint leur situation.

Le curé dans le village est demeuré le plus important personnage. On le rencontre sur les chemins, à cheval, soutane relevée, une pauvre soutane bien usée, car son traitement n'est que de dix à quarante gourdes par an. « Pour faire un missionnaire, disent-ils en riant, il faut un prêtre et un cheval ». Leur dévouement a frappé les Américains eux-mêmes. Chacun a environ quinze mille âmes à sa charge et aussi quinze mille corps, car il doit se doubler souvent d'un médecin et lutter aussi contre le sorcier. Le Père Richard, curé de la cathédrale, d'allure si Napoléon III avec sa barbiche et sa pipe, me racontait comment il devait, sous la menace d'une épidémie de petite vérole, se faire faire le simulacre de vaccin à chaque case pour encourager les gens à se faire vacciner. Il menaçait de ne donner le baptême aux nouveau-nés que si toute la famille, y compris parrain et marraine, se

laissait vacciner. « On en vaccinait jusqu'à deux cents en une matinée. »

On est encore bien ignorant dans les mornes, aussi bien du côté de la République Dominicaine où se trouvent les grands lacs grouillant de crocodiles que sur l'arête montagneuse qui forme le département du Sud. Il y a bien dans ce département des villes importantes, comme les Cayes qui a rang d'évêché, et de charmantes agglomérations comme Jérémie, le berceau des Dumas. Mais pour traverser la montagne, par exemple de Port-au-Prince à Jacmel, il faut franchir cent fois des rivières à gué, et, si on est surpris par un orage, on risque de ne pas arriver au terme de la route.

Beaucoup appartiennent à la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et comme la maison-mère est à Rennes, ils sont presque tous Bretons, quelques-uns étrangers. Le Père Bettembourg qui dirige l'Observatoire de Port-au-Prince est Lorrain, né Allemand. Le but particulier de cet ordre est d'éduquer les Noirs. Il a été créé par le fils d'un rabbin juif converti, Libermann. Celui-ci venait d'être guéri de l'épilepsie de façon qu'il jugeait miraculeuse lorsqu'il rencontra deux jeunes séminaristes haïtiens qui lui dirent la misère des esclaves. Il résolut de se consacrer à eux.

Les Pères du Saint-Esprit, qu'on reconnaît au ruban bleu dépassant leur col et à la quadruple cordelière noire à la taille, sont répandus en pays noir, Afrique et Antilles. Ils ont multiplié les hôpitaux, les écoles. A Port-au-Prince, leur séminaire-collège Saint-Martial est un véritable institut scientifique en même temps qu'un établissement d'enseignement d'où est sortie l'élite haïtienne. Je l'ai visité sous la conduite d'un jeune Père, rieur et plein d'entrain. « Non, je ne suis pas pressé, avait-il dit, je n'ai qu'une bonne sœur à confesser! »

Et tout en me montrant le théâtre des élèves, l'Observatoire, il me dit le projet de créer une sorte de Faculté des Lettres, avec des professeurs de Paris. Ce serait l'équivalent des Instituts français à l'étranger et coûterait moins cher à la France.

Il me parle avec affection des jeunes Haïtiens, si vifs d'esprit. Ils ont une mémoire si prodigieuse, qu'il faut dans les petites classes, changer constamment les livres de lecture car, à peine l'ont-ils lue, ils savent une page par cœur. Ce qui manque peut-être le plus au Haïtien, plus tard, c'est le sens pédagogique.

L'évêque Le Gouaze avait tenté de former des prêtres noirs. Il les a envoyés dans les villages. On les a reçus à coups de pierre. « Va-t-en, leur disaient les paysans. Comment veux-tu que Dieu t'écoute, tu n'es pas un blanc. Tu ne sais rien ! » Et il a fallu les envoyer en Afrique.

Il y a aussi des Frères des écoles chrétiennes à Port-au-Prince qui ont créé une bibliothèque consacrée à tous les ouvrages relatifs à Haïti. Des étudiants des universités américaines y sont déjà venus consulter des livres rarissimes. J'y ai découvert le Chant national, la Dessalinienne de Lhérisson, une « Haïtiade » épopée en huit chants, de Gragnon-Lacoste (1878) et les ravissantes fables de La Fontaine en créole, connues sous le titre de « Cric-Crac ».

Les sœurs françaises, en Haïti, sont aussi populaires. Elles ont été de toutes les épidémies, ces terribles épidémies de variole ou de fièvre jaune qui soufflent des côtes du golfe de Mexique. L'une d'elles est restée légendaire, Sœur Marie-de-Saint-Philibert. De taille moyenne, presque carrée, aussi carrée dans sa parole que dans sa structure, elle allait, un petit panier à la main, pour y mettre les gourdes qu'elle recueillait. On la voyait déambuler à travers la ville, quelquefois en buss, un de

ces vieux buss traîné par des chevaux, lorsqu'un conducteur charitable la transportait gratis, mais plus souvent à pied, cherchant du pain pour ses pauvres. Elle sonnait à toutes les portes, magasins, banques, villas, ministères, voire Palais National.

Souvent on la laissait poser pour toucher l'allocation des pauvres. « Messieurs, disait-elle, vous serez toujours assez polis pour m'offrir une chaise. » Et les « Messieurs », amusés, lui apportaient un siège. Elle s'y installait tranquillement et récitait son gros chapelet, sans doute pour que le ministre des Finances ne fût pas impitoyable. Il est à croire que les chapelets étaient dits avec beaucoup de distractions, car ses stations se prolongeaient souvent sans succès. « Je suis vieille, disait-elle en riant, les messieurs ne font plus attention à moi ». Et elle quêtait, sans se lasser.

Vingt-deux ans durant, elle traîna sa misère volontaire et celle de ses protégés, quarante pauvres à sa charge, toujours à bout de ressources, son hospice deux fois incendié, transplanté d'un bout à l'autre de la ville. Elle y mourut le 8 septembre 1906 pleurée par tous les humbles Noirs dont elle s'était faite la servante.

« A Port-au-Prince, me disait un jeune Haïtien, les Syriens vendent de la toile, les Italiens sont cordonniers, les Haïtiens avocats... et ne font rien. »

Peut-être ont-ils hérité des Français la manie de se dénigrer tout en étant, au fond, comme eux, fort orgueilleux. Le climat ne permet pas une très grande activité. La politique absorbe une grande part des énergies. Mais on lit beaucoup. Non seulement dans les librairies de la ville, on trouve les illustrés, les revues, les livres venus de France, mais on publie, à Port-au-Prince, en français naturellement de nombreux ouvrages de poésie, d'ethnographie et surtout de sociologie, car pour cette nation

encore mal assurée, la sociologie est une hantise. Les jeunes romanciers haïtiens, comme Annie Desroy, auteur du « Joug », soumettent leurs manuscrits à l'appréciation des écrivains français et leur demandent conseil.

La jeunesse est sportive. Haïti s'est classée, glorieusement, aux olympiques. Son équipe nationale de tir a eu un second prix en 1928. Et une des figures les plus connues de Port-au-Prince est celle du champion olympique de saut en longueur, Sylvio Cator.

C'est à Kenscoff que je l'ai rencontré, sur ce plateau où, à une heure de la capitale, on vient chercher l'air de la montagne et un panorama splendide.

Le bel athlète de bronze est une gloire nationale. Et on sent que c'est surtout pour son pays qu'il a été fier de triompher. Déjà à Paris, en 1924, il avait sauté 7 m. 93. Il parle de ses camarades haïtiens, champions aussi. « Les Américains ont proposé à André Théard, le vainqueur du cent mètres, de changer de nationalité! Il a refusé. »

« Et connaissez-vous Astérel-Roland, le second prix de tir aux olympiques? — Oui, on a hissé trois fois, au-dessus du stade, le drapeau bleu et rouge d'Haïti! »

Les jeunes filles haïtiennes de la ville se mettent au sport. Leur société sportive « Académia » a deux équipes de volley-ball.

Elles sont généralement longues et fines, avec des traits délicats, les cheveux soigneusement aplatis, et des doigts de saintes de vitrail. Mais pourquoi se fardent-elles parfois si malencontreusement de carmin et de poudre blanche?

Très évoluées, les femmes haïtiennes de la société sont groupées en une Ligue d'Action Féminine qu'elles vont rattacher au Conseil International des Femmes. L'école normale de jeunes filles a précédé à Port-au-Prince l'école

normale de garçons. Le président Sténio Vincent, très féministe, va leur accorder le vote.

La charmante femme du ministre d'Haïti à Paris, Madame Constantin Mayard, qui a été professeur, organise actuellement l'enseignement ménager dans son pays, sur des données françaises. Elle a visité toutes nos écoles, approfondi toutes nos méthodes.

Malgré les droits exorbitants que les Américains leur avaient imposés, les Haïtiens sont restés fidèles consommateurs de produits français et en particulier du vin, qui était frappé d'une taxe de dix-huit dollars par barrique.

Mais, en matière de commerce, il est à noter une survivance d'un fâcheux état d'esprit propre à la France. Les Haïtiens sont les premiers à le regretter. Déjà au XVIII^e siècle, un gouverneur de Saint-Domingue, du Paty, signalait au roi les inconvénients de l'exploitation outrancière des denrées coloniales par les hommes d'affaires métropolitains.

Malgré la séparation de 1804, cette mentalité se perpétue, et les rapports entre exportateurs haïtiens et commissionnaires français en souffrent. C'est pourquoi 60 % du café haïtien, vendu en France, voyage sur des bateaux étrangers, dans des sacs hollandais!

Il n'y a qu'à voir la population descendre au marché, le matin pour se sentir pris de sympathie pour elle. On dit les paysans du Sud plus doux, ceux du Nord plus fermés, plus hautains, tous capables de grandes colères comme les moutons devenant enragés. « J'ai vu des filles s'empoisonner avec de l'essence de noyau pour avoir été contrariées », m'a dit un prêtre. Chaque fois que je me suis approchée d'une case, où une femme sur le seuil allaitait un nouveau-né, j'ai été accueillie par des sourires.

Toute la famille était accroupie autour de la marmite, dehors. « Qu'y a-t-il dans le canari? » demandai-je. — « Du mangé pou mangé. » — C'était quelque racine mise à bouillir.

Mais généralement ils sont enjoués, ces paysans, et les soirées se passent en d'interminables contes, les soirées, car les dire de jour porterait malheur. Les animaux en font les frais et permettent les allusions aux gens de l'entourage. C'est surtout celui de l'oncle Bouqui Lourdaud et de Ti Malice (le lapin malin comme à la Martinique) qui revient le plus souvent.

— Cric, dit le conteur.

— Crac, répondent les assistants.

— Time, Time?

— Bois sèche.

— Combien li donné?

— Deux.

Et il lui faut dire deux contes, qu'il achèvera par la formule : cé ça m'talé oué moin tombé jusqu'icite (c'est ce dont j'ai été me rendre compte, et qui me vaut d'être en votre compagnie).

Les paysans n'ont pas pris l'habitude de se marier devant les autorités, pas plus civiles que chrétiennes. Mais ils consacrent à leur manière les unions par une demande en règle du père du jeune homme au père de la jeune fille et par des réjouissances. Cela se rédige à grand renfort de littérature, parfois avec l'aide du scribe de village, sur un beau papier bordé de dentelle et orné de fleurs en mousseline comme les anciennes lettres de jour de l'An de chez nous. Et elle sera solennellement apportée, cette lettre, dans un mouchoir de soie rouge au chef de famille. Elle est signée de toute la famille et des parrains et marraines. On y lit des phrases comme celle-ci : « Nous, comme ses gouvernants, nous lui témoi-

gnons avec courage, et nous vous assurons que nous serons responsables de tout ce qui arrive, etc... »

Jadis, dans le Nord, les fêtes du mariage comportaient une belle cavalcade. Puis le marié s'enfermait dans sa maison, et la jeune fille venait frapper à la porte en disant : mon mari, ouvrez-moi. Alors il sortait et lui remettait les clés, un mouchoir bleu et du pain...

On danse encore le menuet, le quadrille, et la contredanse agrémentée de trompeuses, pastourelles, et carabinier. Les violonistes s'appellent encore « ménétriers ». Et on entend les vieux commandements : « En avant deux ! Traversez ! chassez ! Déchassez ! Traversez à vos places. »

Selon une antique et affectueuse coutume, si la voyageuse est seule, (ou bien la maîtresse de maison), une servante vient le soir dans sa chambre, sa natte, qui lui sert de couche, roulée sous le bras, afin de s'étendre au pied du lit, comme un bon chien de garde. Actuellement ce n'est plus qu'un simulacre, mais la tradition du geste demeure.

Dans les grosses habitations, l'hospitalité traditionnelle offre au voyageur le meilleur lit de la maison, des draps de Rouen, fleurant bon le jasmin et le vétiver, et quelque vieille bouteille de Bordeaux. On joue encore, à la veillée, aux charades. Puis on chante des « ariettes ». Ensuite tout le monde s'agenouille pour la prière en commun. Les dizaines de chapelet se succèdent. Et parfois une très vieille aïeule ajoute : « Et maintenant, nous allons prier pour Sa Majesté la Reine, pour Monseigneur le Dauphin!... »

LE VAUDOU

Si vous demandez à un prêtre de là-bas : « Les Haïtiens sont-ils bons catholiques ? » Il vous répondra avec quelque embarras : « Oui, sans doute. Ils sont tous baptisés. La majorité pratique. Elle est très attachée aux cérémonies du culte. » Mais si vous le sondez à fond, vous comprendrez que le cas est beaucoup plus compliqué et que ce cas est particulier à Haïti.

Jadis, on baptisait de rigueur tous les Noirs, mais on ne les mariait pas. Ils n'étaient pas dignes du mariage chrétien. Ils allaient à la messe. Ils ne songeaient pas à reprocher à ce même clergé qui prêchait au nom du Christ la loi de la fraternité et de l'égalité des hommes, de soutenir le despotisme des planteurs. Ils lui étaient naïvement reconnaissants quand ils le voyait intervenir en leur faveur.

Mais, secrètement, dans le mystère des bois et des grottes, ils ne cessaient de pratiquer leur vraie religion, le culte ancestral des dieux africains, auquel les conviait l'appel irrésistible du tambour. Sous prétexte de jeux et de danses, ils se réunissaient au nom de cette franc-maçonnerie secrète qu'on a classée sous le nom de vaudou, et qui n'est autre que la religion de la tribu guerrière des Fons, au Dahomey. Sans doute les plus intelligents des Blancs étaient-ils conscients de toute cette vie cachée dans le cerveau du Noir, mais ils n'osaient pas se heurter de front à l'inconnu, tant qu'ils n'avaient pas de révolution à mater. Tous ceux qui parmi les esclaves tentèrent, précisément, de soulever leurs congénères, Boukman, Macandal, étaient des chefs du vaudou. On n'ignorait pas, au siècle dernier, les détails de la cérémonie pour

laquelle les noirs se réunissaient, lorsque le tambour faisait résonner les échos dans les mornes. On savait, du temps de Moreau de Saint-Méry, et même du temps du Père Labat, que ces réunions nocturnes rendaient hommage à la couleuvre qui trônait sur une sorte d'autel. (Encore, aujourd'hui, le paysan haïtien se refuserait à tuer une couleuvre de peur de s'attirer la malchance). On savait que les initiés, chaussés de sandales, offraient des cadeaux au serpent dans un chapeau et que le rouge était la couleur sacrée, que le roi vaudou (entendez le prêtre) avait un cordon bleu autour du front, et que la reine, en délire, devenait pythonisse. Alors la danse de plus en plus frénétique, exaltait les assistants et cela s'appelait « monter vaudou ». Alors, la terrible chanson africaine retentissait, qui galvanisait ces paroxysmes érotiques :

*Eh eh bomba, heu heu,
canga bafio té
canga moune dé lé
canga do ki la
canga li.*

Quand les noirs devinrent libres, le vaudou se révéla plus ouvertement, mais jamais il ne détrôna le catholicisme. Les gens cultivés, ou du moins évolués, avaient un peu honte de ces attaches primitives avec la Guinée originelle. L'empereur Soulouque, lui, sacrifiait aux deux autels, et donnait de l'argent aux sorciers, cependant qu'il demandait à Rome le concordat. D'ailleurs, il prenait le concordat pour un homme!

Le Houngan, ou sorcier de village, s'est perpétué, maintenant sa réputation et la fidélité de sa clientèle, par un mélange de pratiques, de prestidigitation, de sorcellerie,

de chants macabres, de connaissance des simples, et de notions chrétiennes. Il est le guérisseur, le voyant, tout à la fois. Il lui arrive de venir chez l'apothicaire de la ville acheter quelques ingrédients auxquels il donne les noms créoles pleins de pittoresque : le « cacadiable » (assa fœtida), « dlo répugnance pou rangé jadin » (sulfite de potasse), « poude coulève », encens, soufre, la poudre d'yeux d'écrevisse.

Lui et son attirail font partie du folklore haïtien. Les poètes haïtiens y font gaiement allusion. Dans ce savoureux recueil de poésie, où Charles Pressoir a apporté la verve un peu truculente d'un Richepin, « Au rythme des coumbites ¹ », des poèmes nombreux sont consacrés aux danses, et aux croyances populaires. Et Charles Pressoir n'a pas craint d'écrire :

*« Le vaudou perpétue en nos mœurs de campagne
La religion des vieux qui dorment en Afrique,
Le culte primitif et noir qui s'accompagne
De Magie entourant le rite liturgique. »*

et :

*« Votre Ile se révèle...
Un morceau détaché du Vieux Continent noir. »*

Que ces thèmes servent d'inspiration à un jeune poète appartenant à l'élite haïtienne, de formation protestante, voici qui témoigne d'une attitude nouvelle de la part de cette élite. Jusqu'à présent, le haïtien avait honte de son passé qui lui rappelait cruellement les temps de la traite

1. Les coumbites sont les groupements de paysans qui se viennent en aide pour les récoltes.

et de l'esclavage. Le terme de « Congo » n'est-il pas resté la pire injure et même de « nègre » ?

Il ne se réclamait, pour son évolution, que de l'héritage européen.

Mais voici que, plus sûr de lui, il commence à ne plus rougir de son ascendance, de ce qui représenta la foi de ses ancêtres, et que des ethnographes, des médecins, consacrent au Vaudou des études scientifiques, et cherchent à en montrer aussi bien les petitesesses que la grandeur. Les uns révèlent l'existence d'une sorte de morale vaudou, puisqu'il est entendu que les bonnes âmes iront au Kutume en compagnie des Vaudou bienfaisants.

Pour atteindre à cette félicité suprême, il faut s'être plié aux règles toute sa vie. A la naissance, a lieu une sorte de baptême : l'enfant est trempé dans une eau lustrale préparée par le « houngan ». Il reçoit alors un nom qu'il sera défendu de prononcer le soir. Il devra, par la suite, respecter les vieillards, et les sources, où résident les Esprits. Le vol, le meurtre, l'inceste sont interdits, ainsi que les habits de deuil. Les morts devront être lavés selon les rites, et munis des talismans utiles. Quand le nouveau marié paie le bonheur de la jeune fille, c'est-à-dire une dot, le père unit les mains des jeunes gens devant l'autel des ancêtres orné des attributs des esprits chers à la famille, coquillages, plats, tambours ; il allume une bougie blanche, fait une libation d'eau mêlée de liqueur et d'une poignée de farine et une invocation aux dieux « Ogon, Dambala, Legba », pour la protection du jeune couple.

Les autres en analysent les manifestations psychophysiologiques. Tous mettent en évidence ces tendances mystiques, cette hypersensibilité, ce goût du merveilleux propres à la race noire, et ce déséquilibre nerveux.

Ils rapprochent certains faits de ce qui se passe chez

d'autres sectes, les Aïssaouas, par exemple en pays musulman, car de même que les Aïssaouas, les sectateurs du vaudou peuvent jongler avec une boule incandescente, lécher des fers rouges et se frotter les yeux de piments, ou bien se livrer à des acrobaties sans se blesser, pourvu qu'ils soient dans cet état surnaturel qu'ils attribuent à la possession de l'être humain par le loua, le dieu.

Les louas de la mythologie vaudou (répartis en groupe répondant aux tribus africaines représentées à Saint-Domingue) sont aussi nombreux que les dieux des anciens grecs : c'est Loco, le dieu des forêts, Ogon Badagris, celui du Tonnerre, Danghé celui du bien, et Legba de la fécondité. Dambala c'est la couleuvre. Quant à Azilée, elle est une variante de la Vierge Marie.

Car on assiste en somme à des confusions comme il s'en fit à l'époque hellénistique entre les dieux classiques d'Athènes et toutes les divinités des peuples conquis par elle en Asie et en Afrique. Les mythes se pénètrent, et les dieux s'empruntent les uns aux autres des attributs.

Le peuple en fait fort bien son affaire, et sans y réfléchir, rend hommage tour à tour aux génies de ses ancêtres et au Christ catholique, sans se soucier de la loi qui défend les cérémonies vaudou et qui d'ailleurs ne fut jamais appliquée.

D'après l'auteur américain Seabrook, les « Marines » américains auraient détruit et brûlé des « temples » vaudou.... Tout au plus ont-ils pu mettre le feu à la misérable case d'un houngan, à son pauvre autel qui porte pêle-mêle un crucifix, des cierges, et un serpent de bois. Cela n'empêche pas des pêcheurs qui font voile vers une petite église, un dimanche, et qui subitement sont pris par le calme, d'adresser du fond de leur canot des invocations à un loua « Papa Agoué » afin qu'il envoie du vent pour leur permettre d'arriver à temps pour la messe ! Le vaudou,

pour eux, c'est en somme le culte des ancêtres. Ils mélangent toute espèce de culte, de bonne foi, et le clergé a toutes les peines du monde à les maintenir dans l'orthodoxie, à ne pas les laisser sombrer dans l'hystérie et l'anarchie au cours des fêtes patronales, couvrir de baisers les statues et inventer sans cesse des saints et des prières.

Souvent, l'archevêché doit interdire des « oraisons » fantaisistes, dont la vente est une source de profits pour le rédacteur de ce galimatias. Telle est l'oraison à Saint-Bouleversé :

« Saint-Bouleversé! vous qui avez le pouvoir de bouleverser la terre, vous êtes un saint et moi, je suis un pécheur. Je vous invoque et vous prends pour mon patron dès aujourd'hui. Je vous envoie chercher un tel. Bouleversez sa tête, bouleversez sa mémoire, bouleversez sa pensée, bouleversez sa maison, bouleversez pour moi tous mes ennemis visibles et invisibles, faites éclater sur eux la foudre et la tempête. En l'honneur de Saint-Bouleversé, trois Pater». Ou bien, encore, plus cocasse, c'est l'oraison à Saint-Roi-Degonde (Sainte-Radegonde). Cela débute ainsi : « Recette. Le jour du brave est le lundi, et le samedi, vous irez au cimetière allumer des bougies et dire votre prière. Brave, je mets ma personne entre vos mains. Cher Brave, tout est dit ».

Le jour où je me trouvai auprès du Père Richard curé de la cathédrale, vingt fois des enfants entrèrent pour faire bénir qui une médaille, qui un crucifix, ou une image. Il confisqua deux de ces « oraisons » grossièrement imprimées, et qui portent simplement la mention : « Se vend à Port-au-Prince-Haïti ». L'une était adressée à Saint Michel Archange, l'autre à Sainte Rite. « Saint Michel, ange de la paix, pacifiez chacun en la discorde, si éloignez du mal, quelqu'un aime encore les troubles de

la terre qu'il court les chercher dans l'abîme éternel. » Celle de Sainte Rite vaut d'être citée pour les amateurs de littérature populaire pseudo-religieuse. « En vous levant de grand matin, invoquez la Rédemptrice des captifs avec un cierge allumé, et dites : Salut l'Eternel, Dieu le Père, en jetant trois gouttes d'eau : Dieu le Fils, Dieu le Saint Esprit. Jetez à droite et à gauche en disant : « Sainte Rite, avocate de l'impossible même, je vous demande telle action et *l'exige de vous*. Marchez par dos, et dites : « Dieu le Père, Grand Saint Michel Archange, je briserai au nom de l'Eternel et en votre nom tous les pièges qui me sont tendus. Je vous prie de foudroyer (*sic*) mes ennemis à l'ombre de vos ailes; je me livre aux transports de joie, mon âme se tient attachée à mon amie qui me soutient. En vain mes ennemis tentent à ma vie, ils seront précipités dans les abîmes, ils seront livrés au glaive, ils deviendront la proie des bêtes féroces et s'ils sont bien près de moi ils me seront tous éloignés car je suis chrétien et mange du sel, il faut que je sois sauvé entre les mains de mes ennemis qui attendent à ma vie. Un pater et un ave ».

A part cela, Dieu est continuellement présent dans leurs paroles. Demande-t-on à un paysan : « Comment non y é? » Il répondra : « Mam débat ac Bon Dié » (je me débats avec le bon Dieu), c'est-à-dire : assez bien; et s'il fait allusion à un projet, il ajoutera comme tous les peuples fatalistes : « Si bon Dié vlé (si Dieu le veut) ».

Mais il n'en est pas moins effrayé de toutes les forces surnaturelles qu'il soupçonne dans son ignorance, revenants et démons. Aussi paiera-t-il le sorcier pour les apaiser. En particulier, il ne peut croire que la maladie ne soit l'effet d'un mauvais sort, le résultat d'une volonté malveillante. C'est au sorcier de neutraliser ce « maldjoque » par son charme.

Le clergé n'a pu encore le délivrer de ces superstitions terrorisantes, et qui ne disparaîtront qu'avec l'instruction et le temps. Voilà pour le peuple.

Dans la bourgeoisie des villes, il se produit ce qui s'est passé au XVIII^e siècle avec Mesmer ou Cagliostro, en Russie, avec Raspoutine : un engouement chez des gens, et surtout des femmes, surexcités par le climat tropical et qui sont des hypersensuels, engouement, *névrose*, qui atteint même certains Blancs vivant dans le même milieu. Cependant le sang de Blanc passe pour empêcher la prise de possession par le loua. C'est un phénomène de névrose qui fait « parler langage » (en dialecte africain) à de jeunes personnes hystériques, qui produit chez elles un dédoublement de la personnalité, un changement de « masque », des altérations de la voix.

On voit alors des femmes pesant cent vingt kilos qui font des bonds à quatre mètres de hauteur, d'autres qui possédées par la couleuvre, se mettent à ramper parmi les branches d'un arbre avec une agilité dont elles ne seraient ordinairement jamais capables. Le plus étrange est leur façon de s'exprimer en dialectes africains qu'elles n'ont jamais appris... du moins à ce qu'on dit, car certains prétendent qu'au cours de l'initiation à la religion vaudou le houngan instructeur enseigne à « parler langage », langage qui pourrait n'être autre chose que le dialecte fongbé. Les trances sacrées leur donnent un pouvoir de double vue, ou plutôt, c'est le loua qui se livre, par la bouche de la femme, à des révélations.

« J'avais une amie, m'a dit un jeune Haïtien, qui était la femme d'un chauffeur de taxi. Elle détestait la fumée. Or, quand le loua la tenait, elle fumait ou plutôt il fumait par son intermédiaire de gros cigares... qu'elle me réclamait. Ou bien c'est Dambala qui exigeait de l'argent. Grâce à elle, aux gens de sa famille, j'ai assisté à une

cérémonie de Boulezins. Je n'oublierai jamais les chants montant des vallées dans la nuit, le cortège des femmes vêtues de blanc, leurs offrandes au clair de lune, car on sacrifie, comme dans tous les vieux rites, des poules, des coqs, des chèvres. Jadis peut-être a-t-on sacrifié des enfants sous le terme déguisé de « cabri sans cornes »...

Voici comment un témoin oculaire décrit la cérémonie :

« Ils étaient là, une trentaine d'individus des deux sexes, accroupis sur le sol en terre battue, enveloppés dans une âcre et étouffante atmosphère d'encens, d'assafoetida et de feuilles desséchées. Au milieu d'eux, un homme, qu'on devinait vite être le pontife de la cérémonie, allait et venait d'une pièce voisine, excitant par l'exemple, de la parole et du geste, le chœur des chanteurs.

« Soit que notre présence eût apporté plus d'animation à la réunion ou que la marche de la cérémonie eût réclamé plus d'entrain, le timbre discret, comme voilé, de l'açon, se mêla enfin aux sons de la clochette. Alors les membres s'agitent, les voix s'élèvent, un vent d'hystérisme passe sur l'assemblée!

« Sur l'invitation du maître de céans, nous pénétrons dans la seconde pièce de la chaumière qui, à la vérité, aiguillait fort notre curiosité... C'était le hounfor, mais un hounfor construit dans la primitive simplicité du culte africain. A l'un des angles de la pièce nue, était jeté un de ces grossiers carrés de pierres, de tuf et de chaux que le peuple des serviteurs appelle une pée.

« Au milieu de cet autel, un énorme plat de faïence, contenant une pierre d'un volume respectable, et tout autour d'autres pierres de dimensions moindres, aux formes plus ou moins bizarres, constituaient une couronne de satellites à la première. De chaque côté du plat

sacré, un sabre de fer était fiché dans la maçonnerie, et de-ci, de-là, d'autres morceaux du même métal indiquaient que l'autel était consacré à Hougou Ferrailles.

« Des couis contenant des macérations nauséabondes complétaient l'ameublement de ce hounfor. Aucun voile ne séparait ce sanctuaire des autres parties de la maison. Aucune image ne décorait les cloisons de la fragile demeure. Rien enfin de cet appareil pompeux, hétéroclite des autels des hougans ne figurait là.

« Pendant que nous faisons cette sommaire inspection, un autre spectacle nous attendait. L'officiant venait, en effet, d'être pris par un des nombreux saints de l'olympé vodouique, le Ouan-Guilé.

« On introduisit un de ces énormes mortiers de bois, que l'homme étendu de tout son long à terre, reçut sur son ventre. Quatre gaillards, aux muscles en saillie, armés de pilons faits de branches d'arbre à peine dégrossies, déposèrent dans le creux de l'informe instrument des brassées de feuilles vertes qu'ils se mirent en devoir de pulvériser. Vingt minutes après, tout cela était réduit en une masse molle, uniforme, sous les vigoureux coups de pilons de ces musculeux paysans. Durant cette curieuse opération, le possédé chantait parfois, parlait presque toujours, indiquait à ses sous-ordres la marche à suivre dans cette cérémonie! »

Les êtres qui se livrent à ces transports sont évidemment une minorité dans la population haïtienne, de même que ceux qui ont subi les rites de l'initiation : le lavage de la tête, la Kauro, la prise de l'açon, qui met en communication avec les morts, et la prise des yeux, qui permet de lire dans l'avenir.

Il est surtout intéressant de voir qu'en face de scientifiques comme le docteur Dorsainvil qui exhortent les

prêtres à délivrer Haïti de ces superstitions périmées, d'autres esprits cultivés comme Price-Mars voient dans le vaudou la religion ancestrale de l'instinct en voie de recrudescence. Peut-être, s'il y a recrudescence, y faut-il voir avant tout la manifestation de la conscience raciale. Le rituel d'ailleurs, s'est modifié; le culte de la couleuvre a disparu. Il ne subsiste plus que la danse et l'extase. Dans les Antilles françaises où l'origine de la population est la même, les survivances de coutumes africaines vont diminuant sous la pression du clergé catholique, et on ne demande qu'à y oublier absolument l'atavisme africain. L'idéal y est de s'y blanchir de plus en plus, de génération en génération.

Il n'y a pour ainsi dire pas de solidarité, d'une île à l'autre dans les Antilles, rien qui ressemble à la solide fraternité juive à travers le monde.

L'OCCUPATION AMÉRICAINE

En Haïti, il y avait deux catégories de gens qu'on n'aimait pas : le Juif et le Syrien. Il y a des Juifs à Jérémie, une petite ville du Sud. Une vieille coutume subsiste, parodie de ce qui se passait jadis à Toulouse. A certaines fêtes, le Juif vient à la porte de l'église, et on simule de le mettre dehors, ou bien on frappe sur les bancs. Cela s'appelle « battre Judas ».

Quant au Syrien, il s'est attiré l'antipathie de la population la plus éloignée dans les mornes, parce qu'il a été le premier commerçant à y pénétrer, et à y écouler une misérable camelote. On lui en veut, et le terme de « Syrien » est devenu un terme de mépris.

Mais en vingt ans d'occupation, l'Américain s'est fait détester bien davantage, du moins dans la mesure où le Haïtien, d'un naturel doux, est capable de haine ! Comment aurait-il de la considération pour ces Yankees, qui jonchaient les chaussées, la nuit, ivres-morts, et que leur propre police ramassait à pleins camions, à coups de matraque ?

Somme toute, ils n'avaient aucune raison légitime d'occuper Haïti. Aucun citoyen américain n'avait été molesté. L'état de guerre n'avait pas été déclaré. Rien n'autorisait une occupation militaire. Si Haïti était débitrice d'une puissance étrangère, c'était uniquement de la France. Et à une époque où les Etats-Unis réclament si énergiquement le paiement des dettes de guerre, il est assez amusant de constater que dès leur intervention les Américains suspendirent la dette extérieure haïtienne, alors que les Haïtiens avaient toujours jusque-là fait honneur à leur signature.

Un des Haïtiens les plus distingués, M. Dantès Bellegarde, a élevé contre eux un réquisitoire plein de grandeur. C'est la plainte émouvante d'un petit pays qui s'est rangé aux côtés des Alliés, en déclarant la guerre à l'Allemagne en 1914, qui est membre originaire signataire du pacte de la Société des Nations, et qui se voit plié sous une véritable dictature par une grande puissance. Ce petit pays n'a-t-il pas aidé jadis à l'indépendance des Etats-Unis en combattant pour eux à Savannah, et en détruisant l'armée que Napoléon destinait au maintien de la colonie française de Louisiane ?

« Pourquoi, disent les Haïtiens, les Etats-Unis laissent-ils le Mexique se débattre au milieu de ses révolutions, alors qu'ils sont intervenus dans celles de Haïti ? »

La véritable raison, M. Lansing, secrétaire d'Etat, l'a exprimée au Comité des Relations extérieures du Sénat

américain, c'était pour « prévenir l'occupation d'Haïti par une puissance européenne ».

Le prétendu « traité » entre les Etats-Unis et Haïti, devait expirer en 1926. On l'a prolongé de dix ans sans ratification régulière du Congrès des Etats-Unis ni des Chambres haïtiennes. D'ailleurs celles-ci ont été deux fois dissoutes. Le droit de vote a été supprimé. Le peuple, soumis à un protectorat, n'a plus le contrôle de ses affaires. Il n'a pas le droit de discuter ses impôts. C'est le conseiller-financier, receveur général des Douanes, qui les réglemente, fixe le tarif douanier, et les dépenses.

La liberté de presse a été supprimée! Une loi de 1922 permet la « prison préventive pour délits de presse ». On a vu des citoyens les plus estimés rester en prison sans être jugés jusqu'à ce qu'un arrêté d'amnistie leur rendit la liberté.

Tout comme dans les Etats-Unis du Sud, des hommes distingués, d'une fine culture, parce qu'ils sont noirs, sont tenus à l'écart de la vie sociale par les Américains qui les considèrent à peine mieux que les plus primitifs du Centre-Afrique, en affectant de les traiter comme des enfants.

Et c'est en cela qu'ils leur font le plus de mal. Ce peuple jeune, en pleine évolution, avait besoin d'apprendre à soutenir ses responsabilités, de s'exercer à la vie démocratique. On est venu entraver son développement, on l'a plongé dans la régression. Et cela, de l'aveu des Américains : le comité chargé, en 1926, d'enquêter sur Haïti par la Women's International League for Peace and Freedom a constaté : « Nous préparons les Haïtiens à être des subordonnés. Nous leur enseignons à accepter le contrôle militaire comme la loi suprême, et à acquiescer à l'usage arbitraire de l'autorité. »

Les « occupants » ont agi souvent avec une brutalité

inouïe et inutile. Eux-mêmes, et tout d'abord le colonel qui commandait les troupes au début de l'occupation, se sont vantés de leurs cruautés. Ils ont réprimé sauvagement les bandes de paysans, les « cacos » qui leur résistaient. Un de leurs chefs, Charlemagne Péralte, fut pris et crucifié par les Américains. Un vieux prêtre me racontait les excès auxquels ils se livrèrent dans les mornes, loin de tout contrôle. Quatre mille Haïtiens périrent.

Un des épisodes les plus horribles et les plus émouvants de l'occupation américaine est le massacre de Marche à terre en novembre 1928. Afin de pouvoir les remplacer par de grandes industries avec des capitaux américains, des taxes si lourdes avaient frappé l'alcool produit en Haïti que les petites usines agricoles de « guildives », toute l'industrie paysanne était ruinée. Dans la région du Cul-de-Sac, sur quatorze cents usines, trois seulement fonctionnaient.

Réduits à la misère, les paysans, hommes, femmes, enfants, firent une marche vers la grand'ville des Cayes, ne tenant à la main que des baguettes coupées en route. Ils s'arrêtèrent à la rivière de l'Ilet. « Vous nous avez condamnés à la misère, crièrent-ils aux soldats américains massés sur l'autre bord, achevez donc de nous tuer. » Et les mitrailleuses fauchèrent ces gens désarmés. En 1929, la misère sévissait partout, aux dires du capitaine Marshall employé à la Légation des Etats-Unis. Le peuple si gai était devenu un peuple triste. Les exportations de café étaient inférieures à celles de la période haïtienne, de plus de cinq millions de kilogs par an. Une pétition à ce sujet fut adressée le 27 septembre 1928 au Président de la République par des centaines d'agriculteurs, industriels et commerçants.

Sans doute, les Américains ont organisé l'assistance médicale. La sécurité règne dans Port-au-Prince au point

qu'on peut y errer en pleine nuit le long du port sans encombre. On a rouvert et modernisé les anciennes routes royales construites par les Français. Mais Haïti a perdu son ancienne prospérité. Jadis on exportait cent cinquante mille tonnes de sucre, aujourd'hui trente mille.

Ne pouvant lutter par la force, les Haïtiens protestèrent par le mépris et le refus de fusionner. Au Club Haïtien, on déclina les demandes d'admission des Américains. Les femmes haïtiennes se déroberent à toute relation avec les Américains, et lorsque la mission Forbes vint des Etats-Unis pour examiner les revendications du pays, elles se contentèrent de défilier en silence, par milliers, sous les fenêtres de l'hôtel où la mission siégeait.

« Savez-vous une petite revanche inattendue, me disait Mme Constantin Mayard, ce sont les Américains qui ont dû adopter nos modes, venues de France, au lieu de nous imposer les leurs. »

En principe, le régime allait être un peu amélioré à partir d'octobre 1934. L'accord signé entre les gouvernements américain et haïtien, le 7 août 1933, prévoyait la « haïtianisation de la garde, et le retrait de la brigade de marine et de la mission scientifique ». Mais... « le Président d'Haïti, s'il le juge utile, pourra demander au Président des Etats-Unis de désigner une mission militaire de sept membres ». Et les services financiers, contributions, douanes, allaient rester sous la haute direction d'un représentant fiscal américain. Le gouvernement haïtien ne disposerait de ses placements que d'accord avec le Représentant.

Le président Stenio Vincent est allé à Washington en mars dernier pour discuter la question avec le président Roosevelt après la conférence de Montevideo.

La récente visite à Haïti du président Roosevelt, qui a affirmé son désir de renoncer à une politique impéria-

liste vient de hâter la libération du territoire et du gouvernement haïtien. C'est le 10 août, au lieu d'octobre, que s'est effectué ce changement de régime, et le représentant fiscal, ainsi que le conseiller financier, prévus par l'accord de 1933, ont été supprimés.

Par un accord avec les banques américaines, le service de la Dette vis-à-vis des Etats-Unis, rentre dans le régime normal des emprunts d'Etat. Le service de l'emprunt sera assuré par la Banque d'Haïti que le gouvernement est en train de racheter.

Après dix-huit années de tyrannie, Haïti est libérée du joug. De cette expérience pénible, peut-être tirera-t-elle quelque enseignement. Mais elle n'oublie pas que si elle a fini par triompher, tel David, du géant Yankee, c'est grâce à sa forte armature française que cette occupation détestée n'a fait que renforcer. Il ne s'agit pas, en Haïti, d'un territoire que la France jadis aurait conquis militairement et que des autochtones auraient fini par récupérer. Elle y a créé de toutes pièces, avec des éléments importés, une sorte de « race seconde », française, et qui le demeure en dépit de toute tentative.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
I. — MARTINIQUE	15
Fort-de-France au travail.....	18
Le doux fantôme de Saint-Pierre.....	44
Splendeur du Nord.....	65
Charme du Sud.....	102
II. — GUADELOUPE	133
La Pointe-à-Pitre.....	135
Grande-Terre.....	142
Histoires de Curé.....	145
Sur la Corniche.....	156
La Côte-sous-le-vent	160
Basse-Terre la somnolente.....	162
La ville aux cent cascades.....	166
Initiation à la forêt.....	170
Le royaume du soufre.....	173
Tragédie de la banane.....	176
Un malaise plane.....	184
Aux saintes avec la <i>Jeanne-d'Arc</i>	190
Marie-Galante, l'île aux moulins à vent	208
La Désirade, l'île des lépreux.....	219

Saint-Barthélémy, la plus misérable des îles françaises.....	223
Saint-Martin chez le roi de la contrebande	228
Village français à Saint-Thomas.....	231
III. — EN HAÏTI OU LA OÙ FUT SAINT-DOMINGUE	237
Au Cap Haïtien, l'ancien Cap Français	241
Sans-Souci et La Ferrière.....	259
L'île de la Tortue.....	265
Au long de la route haïtienne	268
Port-au-Prince.....	275
Le Vaudou.....	291
L'occupation américaine.....	301

TABLE DES GRAVURES

Les Antilles, 1935	6
Portrait de l'auteur	9
La statue de l'impératrice Joséphine à Fort-de-France. — Gommiers martiniquais à Bellefontaine.....	25
Saint-Pierre au pied de la Montagne Pelée. — Coulée de lave du sommet de la montagne Pelée.....	49
L'ancienne et la nouvelle Saint-Pierre de la Martinique. — Au musée de Saint-Pierre : assiettes et verres irisés par la lave lors de l'éruption	57
Antillaises en costume ancien.....	81
La Côte-sous-le-vent à la Martinique. — Le rocher du Diamant.....	105
Case de pêcheur à Sainte-Anne (Martinique). — « La boutique à deux sous » aux Trois-Ilets	113
Place du xvii ^e siècle au Marin (Martinique). — Eglise moderne de Morne-à-l'Eau (Guadeloupe).....	129
Le mardi-gras à la Pointe-à-Pitre. — Dieux coolies (statues hindoues)	153
Village guadeloupéen. — Basse-Terre, vue de la mer....	177
La « Jeanne d'Arc » aux Saintes (Guadeloupe)	193
Idylle à Marie-Galante. — Récolte des bananes à Saint- Claude (Guadeloupe).....	209
Saint-Barthélemy (Guadeloupe). — Procession à Saint- Louis (Marie-Galante)	225
Les Normands de Saint-Thomas. — Le curé de Sainte- Anne (Guadeloupe) et sa paroissienne centenaire....	233
Le château de Sans-Souci. — Le tombeau du Roi Chris- tophe dans la citadelle de La Ferrière, à Haïti	257
Le marché à Port-au-Prince. — Une rue de la capitale..	273

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
DEUX SEPTEMBRE MIL NEUF CENT TRENTE-
CINQ.







